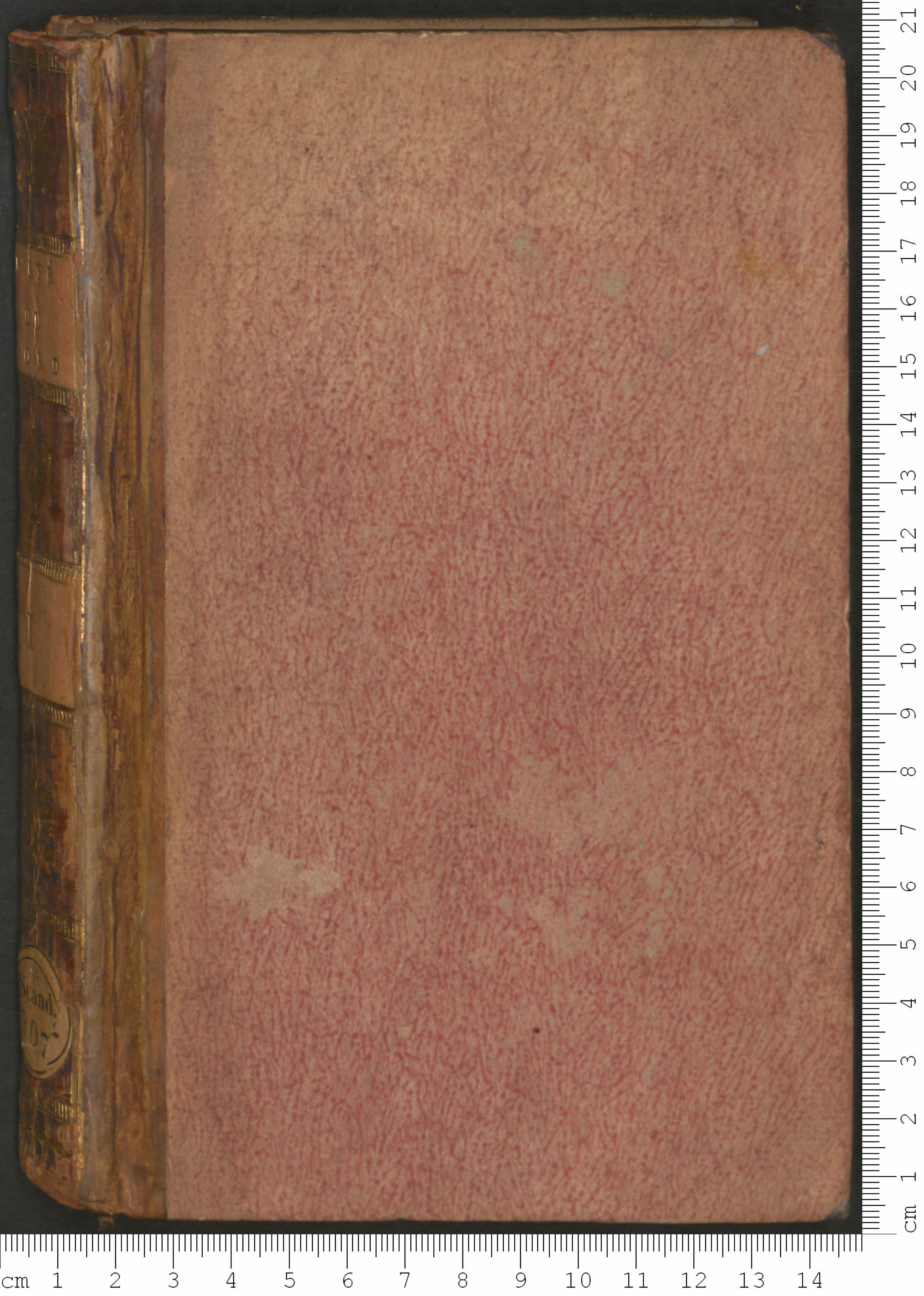
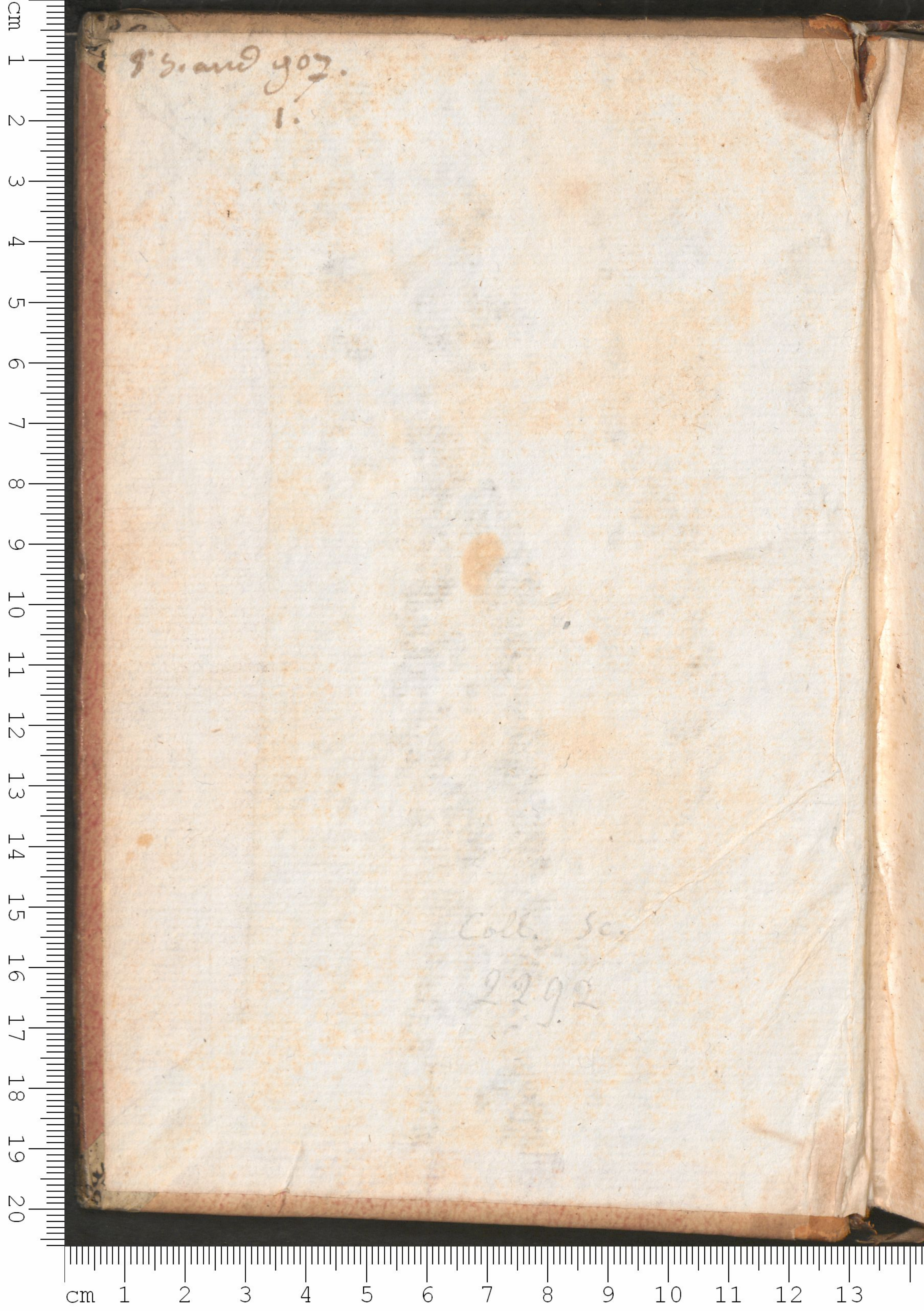
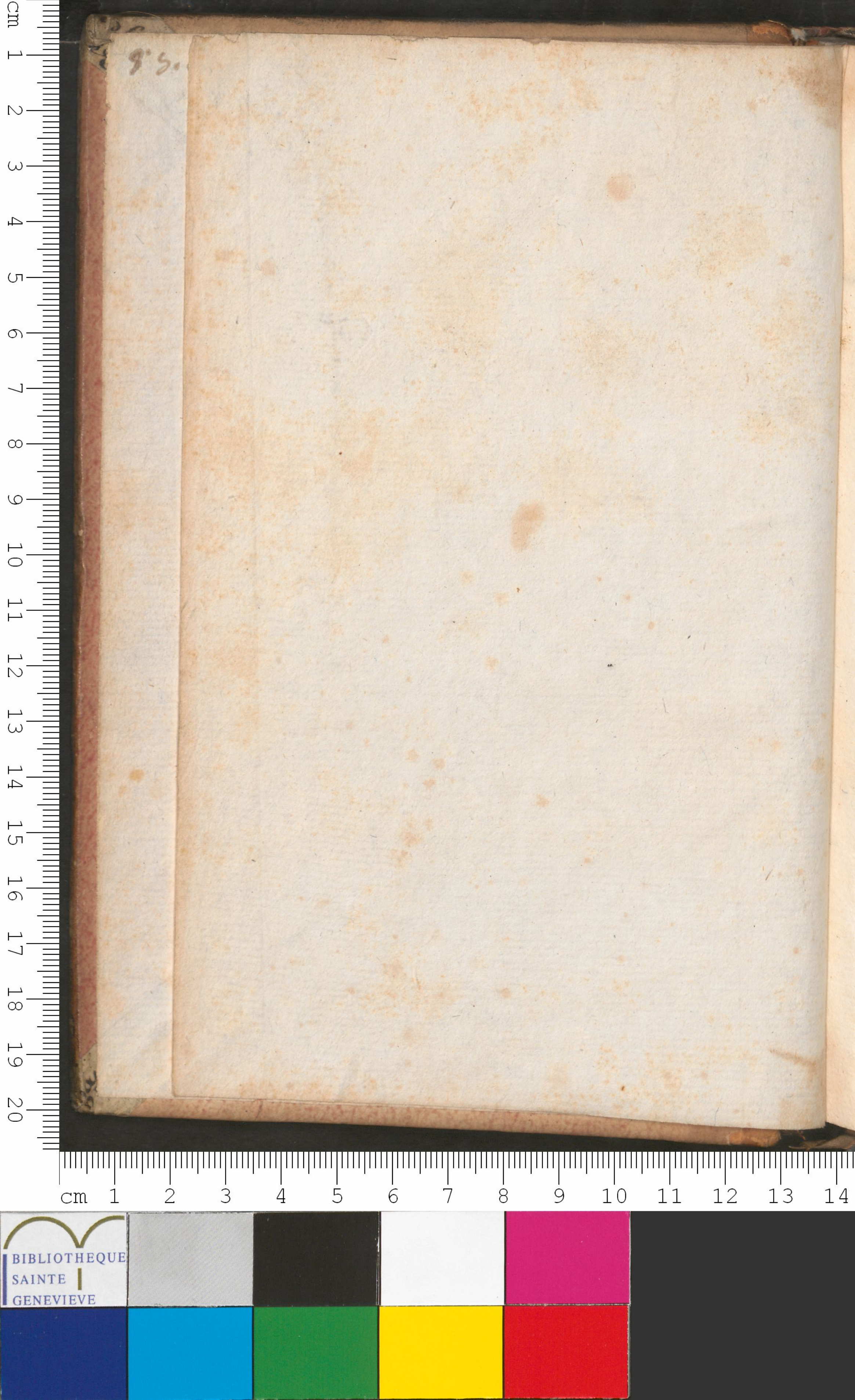
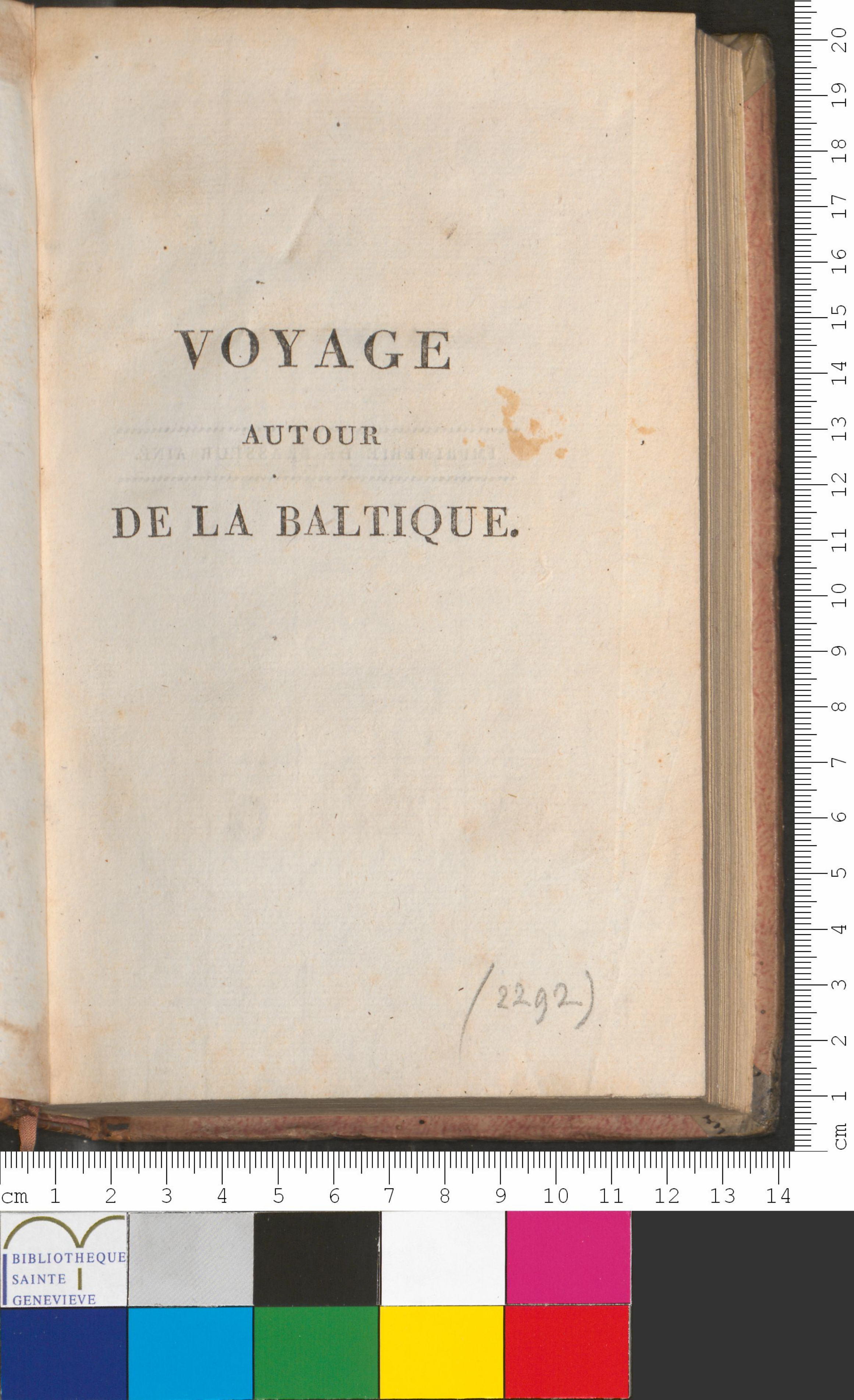

L'ÉTÉ
DU
NORD
I
Scand.
907



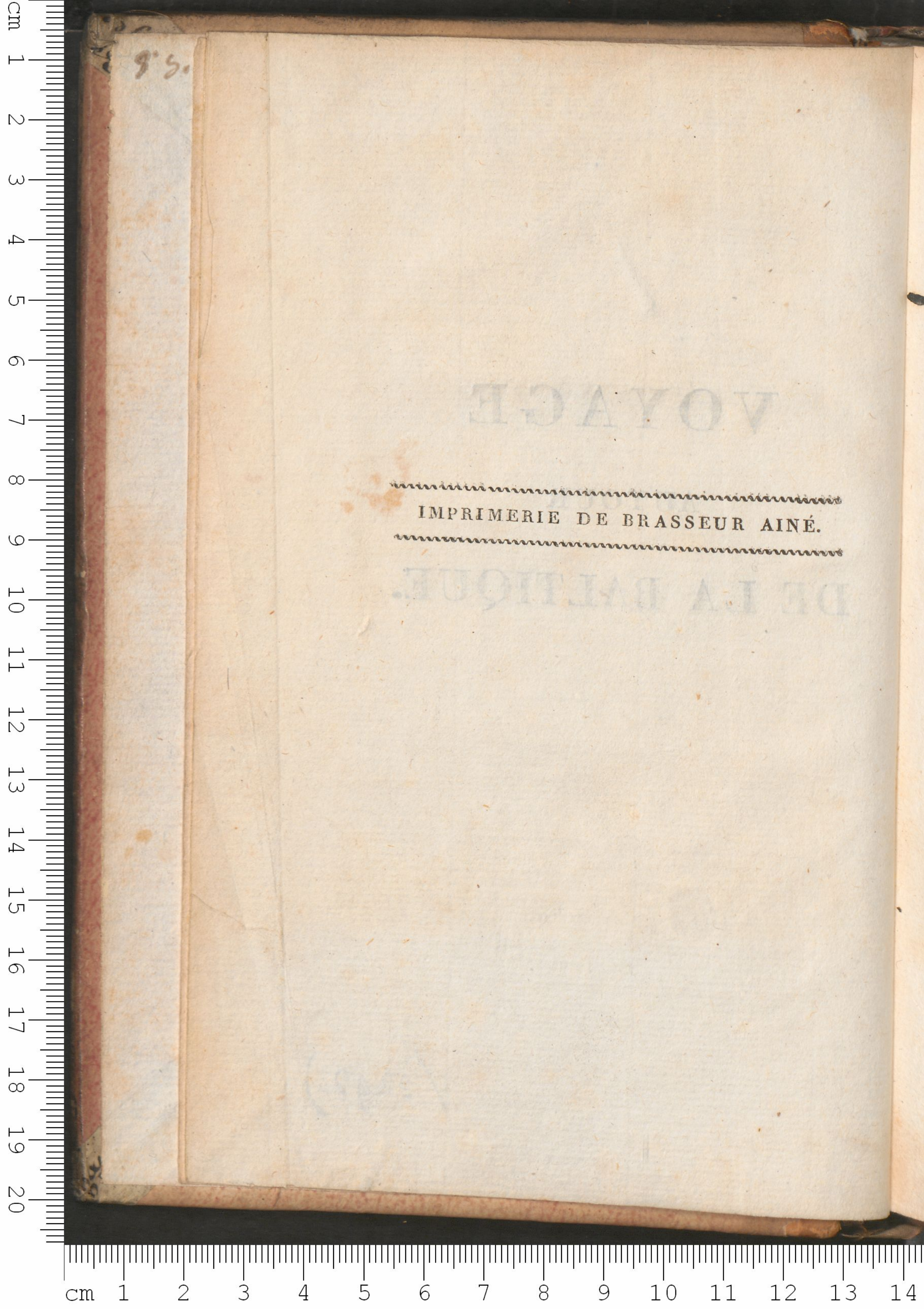

Scand.


8° Scand. 907.
1.
Coll. Sc.
2292





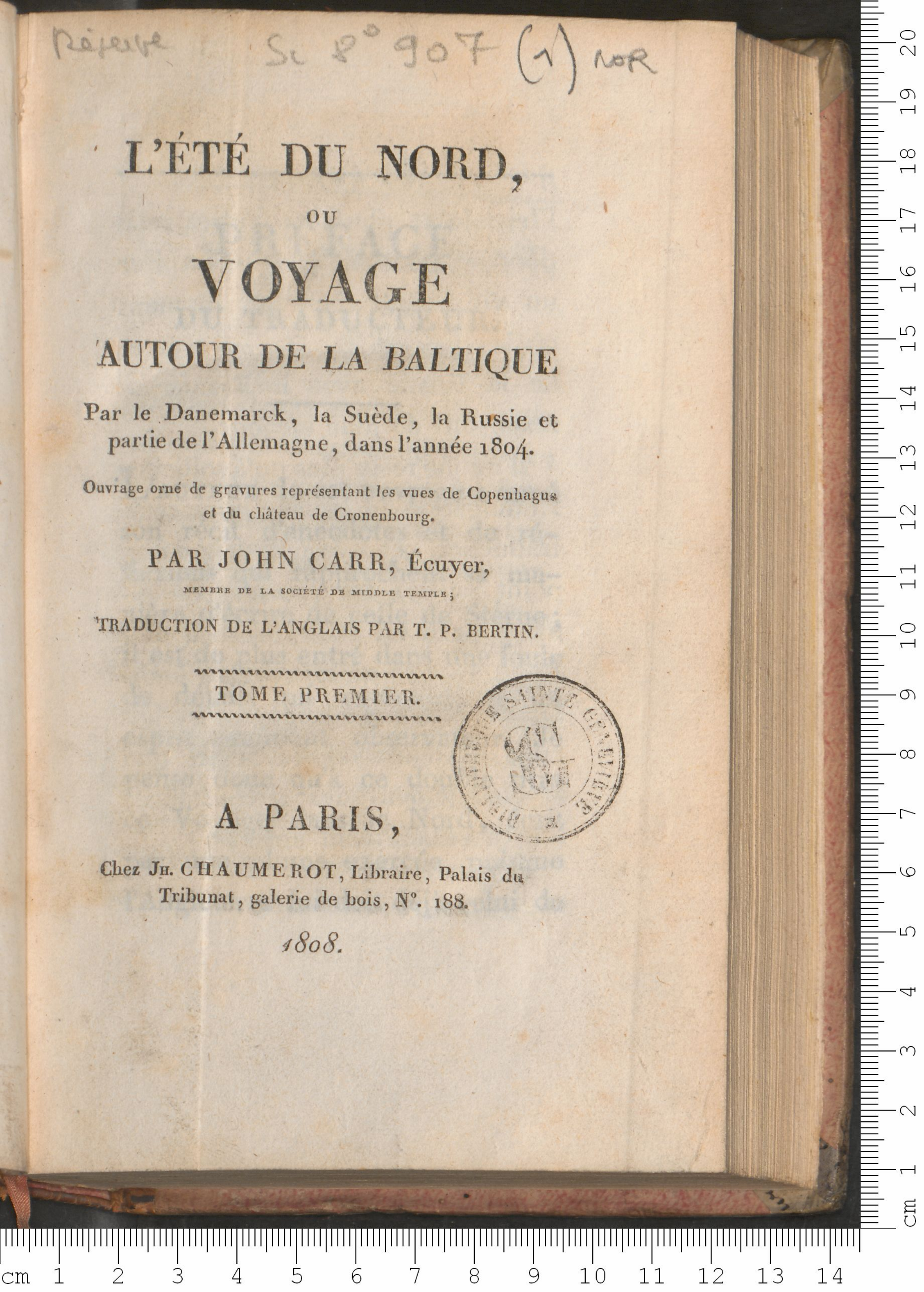
VOYAGE
AUTOUR
DE LA BALTIQUE.



IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.



Vue du Château de Cronenbourg, prise du Verger d'Hamelet.



L'ÉTÉ DU NORD,

OU

VOYAGE

AUTOUR DE LA BALTIQUE

Par le Danemarck, la Suède, la Russie et partie de l'Allemagne, dans l'année 1804.

Ouvrage orné de gravures représentant les vues de Copenhague et du château de Cronenbourg.

PAR JOHN CARR, Écuyer,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MIDDLE TEMPLE;

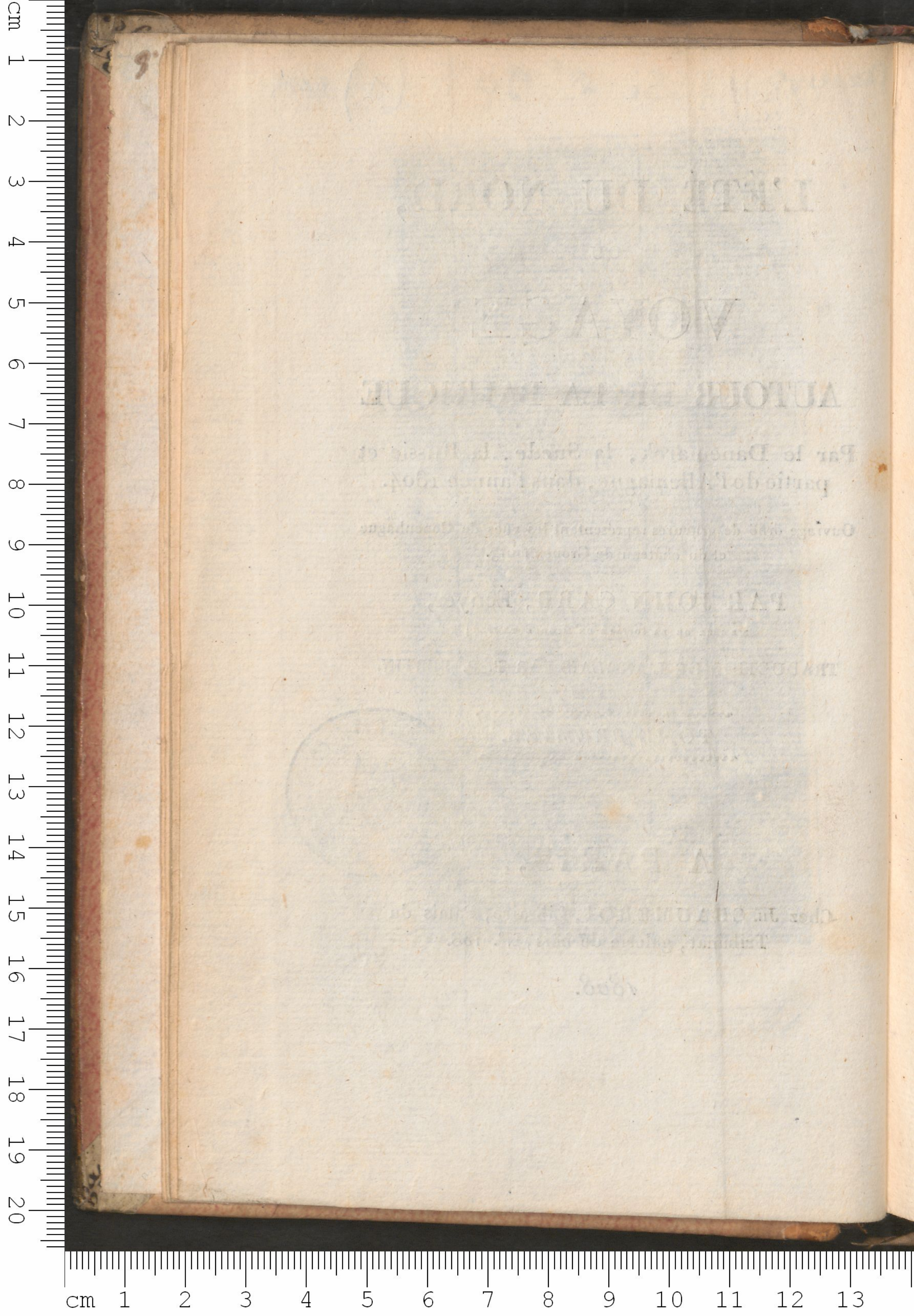
TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR T. P. BERTIN.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Jh. CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, galerie de bois, N°. 188.

1808.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'AUTEUR de cet ouvrage a semé son récit d'anecdotes et de réflexions qui rapprochent sa manière d'écrire de celle de Sterne; il est de plus entré dans une foule de détails qui caractérisent un esprit vraiment observateur. Je pense donc qu'à ce double titre ce Voyage dans le Nord, écrit par une plume exercée puisque l'Angleterre lui doit déjà celui de

l'Irlande et plusieurs autres relations estimées, ne peut qu'inspirer un vif intérêt dans un moment où les liaisons du Danemarck et de la Russie avec la France se resserrent de jour en jour.

Il ne me reste plus qu'à solliciter l'indulgence du lecteur pour cette traduction, et à le prévenir de ne point perdre de vue que l'original a paru en 1805, c'est à dire à une époque où les Anglais jouissaient dans ces contrées d'un accueil et d'une considération que le changement des circonstances leur a entièrement enlevés.

AVERTISSEMENT.

Le pays dont ma plume va tracer ici l'esquisse n'a encore été parcouru que par un petit nombre d'Anglais ; les voyageurs du Nord jouissant de quelque célébrité, dont les recherches sont parvenues jusqu'à nous, ont plutôt employé leurs talens à se procurer des notions historiques sur cette partie du globe qu'à dépeindre le caractère national de ses habitans. Suivant une marche tout opposée, j'ai voulu faire connaître jusqu'aux moindres circonstances de leurs usages et de leurs habi-

tudes, persuadé que c'est rendre hommage à la nature que de la peindre avec la plus grande fidélité. La contemplation de ses charmes, si simples qu'ils puissent être, est en effet tellement attrayante, que nous y revenons sans cesse avec un plaisir toujours nouveau.

Quoique l'entreprise à laquelle je me livre ait une certaine teinte d'originalité, et qu'elle ne vise à aucun but dont mon amour-propre puisse être flatté, je déclarerai cependant ici que l'objet que je me suis proposé dans cet ouvrage a été de dessiner les traits qui distinguent les Anglais des autres peuples de l'univers, et d'indiquer les si-

gnes caractéristiques qui différencient ces nations entr'elles.

Tout en cherchant à piquer la curiosité *j'ai désiré* être utile à ceux qui pourront entreprendre le même voyage après moi, en leur offrant des documens qu'il est bon de se procurer lorsque l'on veut parcourir le Nord. Mes descriptions tiennent un peu de l'incohérence des sujets qu'elles dépeignent; mais j'écris d'après ma manière d'observer; et comme mon *intention est* que le lecteur voyage avec moi, il est naturel qu'il partage les agrémens et les incommodités de la route : avant de pouvoir s'extasier sur les îles enchanteresses de la Suède il faut

qu'il se résigne à supporter l'aspect de ses éternelles forêts de sapins. Si ces conditions lui déplaisent, s'il ne veut pas *tolérer ces vicissitudes* de désagrémens et de plaisirs si généralement semées sur les pas de la littérature et de la vie, il faut pour l'intérêt de tous deux que nous nous séparions dès ce moment, et qu'il ferme ce livre avant d'en parcourir le premier chapitre.



VOYAGE AUTOUR DE LA BALTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Moment du départ. — Tombe d'un pauvre Norwégien. — Hélogolande. — Husum. — Emploi nouveau d'une Église. — Secret révoltant.

C'ÉTAIT le 14 de mai que, pressé par un desir extrême de parcourir le volume intéressant de l'histoire de l'homme, et par celui d'améliorer une santé qui avait trop long-tems éveillé la tendre sollicitude de l'amour maternel, l'auteur de cet écrit se sépara d'une contrée où il avait passé le

printemps de sa vie, et à laquelle une foule de circonstances lui faisaient trouver des charmes irrésistibles.

Je ne puis jamais sortir de l'Angleterre sans jeter un regard mélancolique sur l'objet de mes regrets, la petite ville de *Totness*, dans laquelle les liens de consanguinité sont conservés avec tant de soin, qu'un seul décès met ordinairement toute la ville en deuil, et où la nature a tellement réuni les charmes d'une société éclairée à ceux d'un site romantique, qu'on y trouve une parfaite réfutation de ce propos d'un certain auteur qui prétendait que le bon sens nous venait des pays levantins.

Les portes du Midi s'étaient fermées à la voix de Bellone; la région septentrionale du globe s'offrait seule à mes regards. Si elle paraît avoir moins d'attraits que les autres contrées de l'univers, me disais-je à moi-même, peut-être cela pro-

vient-il de ce qu'elle est moins connue: jusqu'à présent on ne l'a contemplée que dans ses vêtemens d'hiver ; essayons aujourd'hui de la montrer dans ses ajustemens d'été, et *parée de fleurs hyperboréènes.*

Il y a toujours un peu de désordre et de confusion dans la tête d'un homme qui fait ses dispositions pour se séparer de ses parens et de ses amis : mes idées se portèrent alternativement de mon portemanteau aux circonstances politiques qui fixaient l'attention de l'Europe, et, plein de cette vanité qui caractérise un voyageur, je me décidai à constater le moment de mon *départ par une rapide énumération* des événemens qui en rendaient l'époque remarquable. Un grand homme remplaçait un prince débonnaire dans la direction de ses augustes destinées, et un autre personnage, que l'on peut regar-

der comme LE PRODIGE DE L'OCCIDENT, se disposait, au milieu de la pompe éclatante de ses trophées, à monter sur le trône d'une nouvelle dynastie, et menaçait l'Angleterre de la couvrir de ses légions belliqueuses.

Il est bon d'expliquer ici comment je pus choisir un pareil instant pour quitter ma patrie. Sur quarante mille volontaires qu'offrait le comté de *Devonshire* pour défendre ses foyers et ses autels, neuf mille seulement avaient été acceptés, et parmi ces derniers se trouvait le corps de mes illustres concitoyens, qui m'avaient fait l'honneur de me nommer leur chef. Après donc avoir affronté le péril (ce qui devait compter pour une demi-campagne) de me voir exposé aux regards malicieux des recrues, et aux propos scandaleux des oisifs, j'appris que mes services étaient superflus, et que je pouvais par-

courir en liberté tous les points du compas.

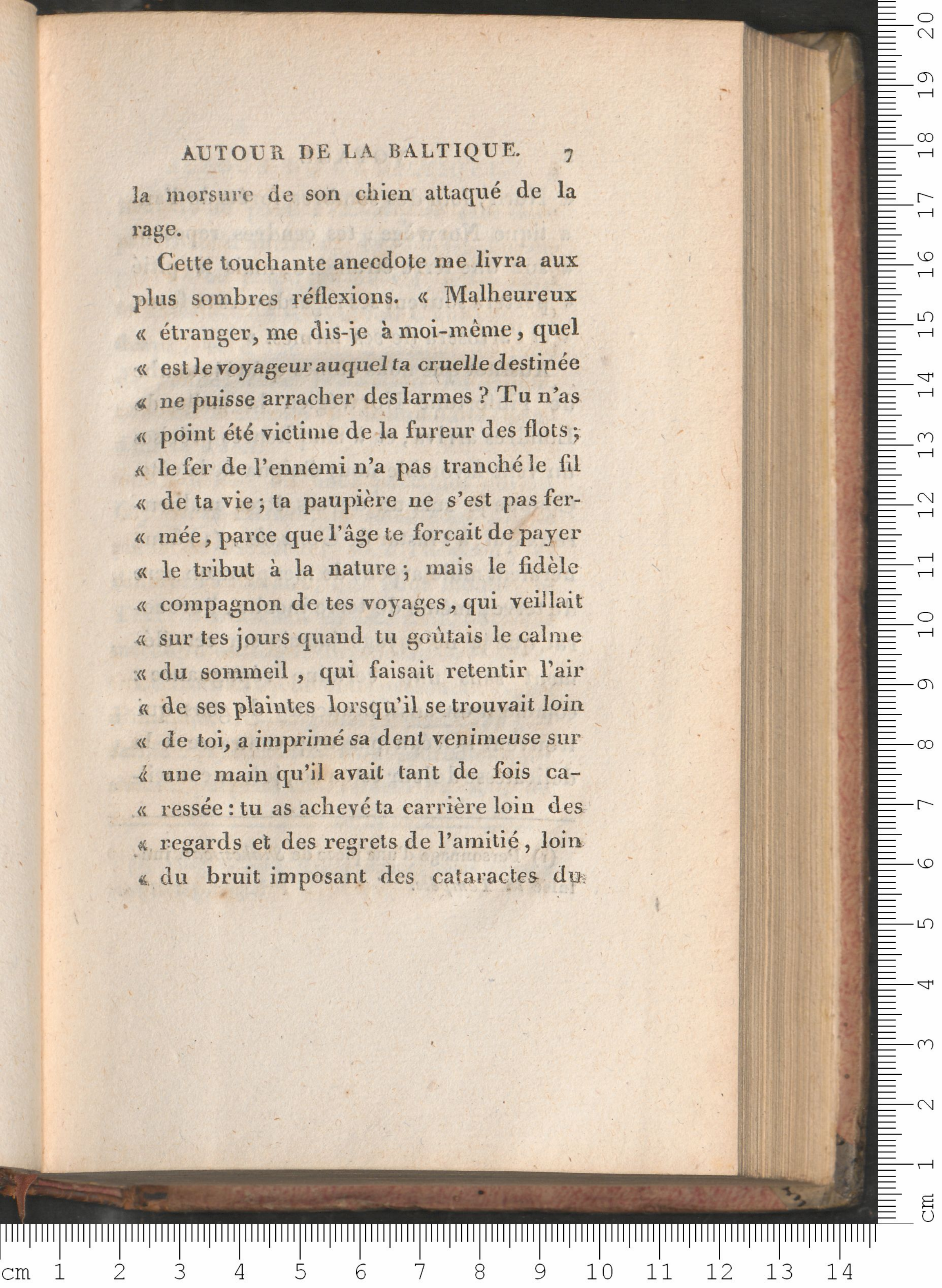
Lors donc que j'eus fait mes adieux à une mère chérie et courbée sous le poids des années, qui d'une voix étouffée par les sanglots me donna sa bénédiction, je me rendis à la capitale, où, lorsque je me fus procuré les passeports nécessaires et des lettres de recommandation du ministre des relations extérieures anglaises pour nos différens ambassadeurs, une lettre de crédit, des effets de la maison de *Ransom*, *Morland* et compagnie, et un mot d'écrit de M. *Grill*, consul de Suède, chose absolument indispensable à une personne qui voyage dans ce pays, je partis pour *Harwich*, cité chérie des marins qui brûlent de revoir les murs de l'antique Albion.

Le lendemain matin nous allâmes (j'avais un compagnon de voyage avec

moi) au bureau de l'agence du paquebot, où nous payâmes chacun fort cher pour notre passage à *Husum*, et pour des provisions de bouche auxquelles on ne touche presque jamais ; il nous fallut acquitter ensuite le fret de la voiture d'une personne de ma connaissance qui réside à Pétersbourg.

Toutes ces choses étant réglées, il ne me resta plus qu'à passer de mon mieux le tems jusqu'à l'arrivée de la malle de Londres, c'est à dire jusqu'à quatre heures du soir.

L'auberge était contiguë au cimetière ; je le traversai pour aller faire un tour sur le rivage de la mer. A peine avais-je fait quelques pas, que j'aperçus une fosse nouvellement recouverte ; une inscription m'apprit qu'elle renfermait les dépouilles mortelles du lieutenant *Christensen de Krajore* en Norwège, qui avait péri de



la morsure de son chien attaqué de la rage.

Cette touchante anecdote me livra aux plus sombres réflexions. « Malheureux « étranger, me dis-je à moi-même, quel « est le voyageur auquel ta cruelle destinée « ne puisse arracher des larmes ? Tu n'as « point été victime de la fureur des flots ; « le fer de l'ennemi n'a pas tranché le fil « de ta vie ; ta paupière ne s'est pas fer- « mée, parce que l'âge te forçait de payer « le tribut à la nature ; mais le fidèle « compagnon de tes voyages, qui veillait « sur tes jours quand tu goûtais le calme « du sommeil, qui faisait retentir l'air « de ses plaintes lorsqu'il se trouvait loin « de toi, a imprimé sa dent venimeuse sur « une main qu'il avait tant de fois ca- « ressée : tu as achevé ta carrière loin des « regards et des regrets de l'amitié, loin « du bruit imposant des cataractes du

« Nord, loin des sombres forêts de l'an-
« tique Norwège ; tes cendres reposent
« sur une terre étrangère ; mais la pitié
« portera souvent ses regards vers ta fosse,
« et l'arrosera de ses larmes. »

Aussitôt que nous eûmes quitté la tombe de l'infortuné Norwégien la malle de Londres arriva, et à cinq heures précises un vent favorable nous éloigna de la côte. Comme je suis un de ces êtres malheureux qui, à l'instar de *Gonzale*, (1) donneraient mille arpens de mer pour un acre de terre, même de terre inculte, j'avouerai que je ne voyage jamais sur cet élément sans une certaine répugnance : comme il est aussi beaucoup de gens qui trouvent l'Océan par trop contraire à la délicatesse de leur estomac, je leur conseil-

(1) Personnage d'une pièce de *Shakespear*, intitulée *la Tempête*.

lerai de ne point s'embarquer sans faire provision d'anchois, de limons, d'oranges et d'un peu d'eau-de-vie; je les inviterai encore de se pourvoir d'une paire de draps, et d'une taie d'oreiller de peau de renne; cette précaution les garantira de beaucoup d'incommodités pendant le trajet.

A l'instant où nous passâmes devant *Orforness-Castle*, le soleil était sur le point de se cacher sous l'horizon, et différens vaisseaux, qui pour bloquer le Texel se croisaient en tous sens, offraient un coup d'œil digne du pinceau de *Vernet*.

Le troisième jour nous présenta l'aspect d'un objet très-singulier; *c'était Hélogolande*, (1) rocher au front sourcilleux qui s'élève perpendiculairement du sein de

---

(1) Vosgien écrit Heiligenlande; mais l'usage veut Hélogolande.

l'Océan, et qui est éloigné de plus de vingt-deux lieues des côtes les plus voisines : il n'a qu'un mille de circonférence, et cependant sa stérile nudité entretient plus de trois mille habitans dans un état parfait de contentement et de santé.

Ces courageux insulaires vivent principalement de la pêche et du pilotage ; ils sont par fois enrichis par l'infernal génie des tempêtes, lorsqu'un pauvre navire, balloté par les vents, finit par être submergé ; mais on peut dire à la louange des braves Hélogolandais qu'ils n'aggravent jamais les outrages d'un élément furieux ; l'humanité et un intérêt légitime les portent à délivrer de la fureur des ondes l'infortuné marin prêt à en être la victime, et à sauver sa fortune du naufrage, bien différens de ces barbares dont le nombre, toujours croissant, infeste les côtes occidentales de la Grande-Bretagne,

qui préfèrent le pillage au salut de leurs compatriotes, et qu'on a vus souvent céder à l'appât d'un misérable joyau pour hâter la ruine du malheureux luttant contre les flots; de ces barbares, dis-je, qui, à l'approche du printems, augurent favorablement de cette saison des naufrages, d'après la violence des vents dont elle a été précédée. (1)

Les Hélogolandais forment une peuplade d'hommes dont le corps est très-robuste et très-sain; ils ont la chevelure extrêmement blonde, et une belle physionomie. Ces insulaires vivent dans des huttes, et couchent sur des planches disposées les unes au-dessus des autres; le chef qui les commande est nommé par le

---

(1) L'auteur fait allusion à la cupidité des habitans de Hovecove près Kingsbrige, dans le comté de Devonshire en Angleterre.

gouvernement danois. Je n'ai pu voir sans une sorte de ravissement l'impuissance des efforts avec lesquels l'Océan cherche à s'élever au-dessus de leurs paisibles demeures.

Nous entrâmes dans la rivière d'*Husum* sur les quatre heures du matin par un grand vent accompagné de pluie; le ciel du côté de l'ouest était couvert de nuages, semés par intervalles d'une couleur cuivrée ; du côté de l'est on voyait le soleil s'élever majestueusement au-dessus de l'horizon. Cette scène, vraiment pittoresque, fixa long-tems mes regards ; je ne les en détournai que pour observer l'air inquiet et les mouvemens de notre pilote danois, qui à l'aide de radeaux nous conduisit avec une adresse étonnante à travers cette partie resserrée, et la seule navigable de la rivière, qui est située entre deux bancs de sable très-longs et très-élevés.

A mesure que nous avancions la côte paraissait se rapprocher du niveau de la rivière; elle était unie, fangeuse, et dominée de tems à autre par une ferme ou un moulin à vent isolé ; mais elle offrait un coup d'œil *enchanteur* : on ne voyait que batelets sortir des petites îles situées sur chaque côté de son lit ; ces barques étaient remplies d'hommes, de femmes et d'enfans. Les femmes portaient de grands chapeaux noirs de carton verni qui réflétait au loin les rayons du soleil. Tout ce monde allait à la foire d'*Husum*.

Nous jetâmes l'ancre à environ quatre milles de la ville, dont nous aperçûmes facilement le clocher, *tant la flèche* en est élevée. Un fort bateau monté par ces bonnes gens vint au-devant de notre vaisseau, et nous reçut à bord avec nos bagages. Comme nous remontions la rivière, qui se rétrécissait à mesure que

nous avancions, et qui ressemblait moins à de l'eau qu'à une boue délayée, à travers laquelle nous avions beaucoup de peine à nous frayer un chemin, je dissipai mon ennui à considérer mes compagnons de voyage, dont la plupart, ainsi que moi, s'étaient mis à couvert de la pluie sous le tillac. Ils étaient tous vêtus de leurs habits de cérémonie; les hommes en droguet bleu ou brun et un grand chapeau rond; les femmes en robes de grosse calemande rayée et en mules à talons hauts : nous étions serrés les uns contre les autres au point de ne pouvoir presque plus respirer. Il se trouva dans notre société une Ecossaise pleine de fraîcheur et de santé, qui avait épousé un Hélogolandais : ses yeux noirs et pleins de feu étincelaient de joie de ce qu'elle se trouvait auprès d'un de ses compatriotes; on lisait dans ses regards un at-

tachement invincible pour notre commune patrie.

A peine fûmes-nous à terre qu'une sentinelle danoise qui était de faction sur le quai vint nous aborder ; elle dépêcha ensuite un militaire vers le bourgmestre pour lui faire connaître notre arrivée, visiter nos passe-ports, et de là nous conduire au secrétariat, à l'effet d'en obtenir de nouveaux. Un peu d'argent produisit là le même effet que dans presque toutes les autres parties du globe, accéléra l'expédition du visa, et nous mit à même de dîner de très-bonne heure à un hôtel anglais. Je ne fus pas peu surpris d'entendre un de nos compagnons de voyage, d'une très-petite stature, et qui se rendait à Hambourg, s'écrier à toutes minutes : *Mon charriot est-il prêt?* Quel pays est-ce donc que celui-ci, me dis-je en moi-même, où il est besoin d'un charriot pour voiturer un

homme qui n'est pas plus gros que son porte-manteau? Cet homme, s'apercevant de ma surprise, m'informa qu'il n'y avait pas d'autres voitures dans le pays, et qu'elles se nommaient des *char-à-bancs*.

Aussitôt après-dîner j'allai me promener à la foire, qui était remplie de paysans des différentes parties du *Holstein* et du *Sleswick*. Les femmes, dans leurs rustiques atours, formaient un contraste frappant avec celles qui habitent l'autre côté de la rivière.

L'église, qui est vaste et antique, fut à cette occasion dépouillée de la sainteté de son caractère, et on éleva dans ses bas-côtés des boutiques, dans lesquelles des marchandises de mercerie furent étalées. J'y remarquai quelques mauvaises contrefaçons de gravures d'après des tableaux de *Westall*; et mon amour-propre ne fut pas peu flatté de voir l'extrême pré-

dilection que l'on avait pour les ouvrages de cet artiste distingué.

Avant que la rivière d'Husum ne fût encombrée de limon et de fange la ville était une place très-commerçante; elle n'est plus maintenant peuplée que d'agriculteurs et de négocians : le transfert du paquebot de Tonningen à cette ville a néanmoins fait circuler une quantité considérable d'argent parmi ses habitans. C'est une cité d'une assez grande étendue; les maisons, dont les toits sont très-élevés et ont une grande ressemblance avec des clochers, sont toutes bordées de tilleuls.

Il y a dans cette ville un palais qui appartient au duc de *Holstein*; mais ni cet édifice, ni les jardins dont il est orné ne méritent de fixer l'attention d'un voyageur.

La plus grande sobriété se mêla à l'allégresse du jour; il y eut beaucoup de cœurs contens, mais pas un cerveau

de troublé. Sur le soir les sons d'un tambourin et d'un mauvais violon m'attirèrent dans un salon public, où je vis de joyeux villageois danser des walses. Quels mouvemens, grands dieux! il y avait de quoi étouffer de rire; les femmes ressemblaient à des tonnes mouvantes, et leurs galans chevaliers avaient perpétuellement la pipe à la bouche. Après avoir assisté à cette scène de gaîté flegmatique, nous nous rendîmes à la poste, où nous commandâmes quatre chevaux; ce qui faisait un de plus que n'en exige la loi de Danemarck, et ce qui cependant ne formait que le nécessaire, à raison du poids de nos équipages et de la profondeur des chemins.

Tout étant ordonné pour notre départ, nous revînmes à l'auberge; et nous ne fûmes pas plutôt entrés dans la salle à manger, qu'une jeune fille très-jolie, très-

intéressante, et qui avait à peine treize ans, s'avança vers la compagnie d'un pas chancelant, et la pâleur peinte sur le visage, en présentant à l'un de nous un billet dont le contenu révélait un mystère qui eût fait frémir le libertin le plus dépravé.... Il était écrit par sa mère. Nous retînmes cette malheureuse victime d'une passion brutale jusqu'à ce que nous eussions levé une petite souscription pour soulager son infortune, et nous prîmes congé d'elle, en proférant d'une voix unanime des imprécations contre celui qui avait causé son déshonneur.

CHAPITRE II.

Postillons harmonieux. — Sommeil. — Clochers. — Le petit Belt. — Pont de village. — Le grand Belt. — Corsoer.

La voiture arriva enfin devant la porte, entourée d'une foule de paysans aussi ébahis que s'ils se fussent attendus à nous voir monter dans un ballon. Aussitôt que nous eûmes passé les portes de la ville nous nous trouvâmes comme ensevelis dans le sable, au travers duquel nous nous frayâmes un chemin dans le plus absolu des déserts, en faisant deux milles et demi à l'heure seulement. Si les rayons du soleil ne nous eussent pas un peu récréés dans la route, nous eussions bien-

tôt contracté tous cette maladie que les étrangers attribuent exclusivement aux Anglais.

Notre conducteur, qui était monté sur le cheval de *volée, menait à quatre* avec des traits de cordeau, en portant plutôt pour parade que par raison d'utilité un fouet d'une longueur prodigieuse. Une veste d'écarlate à revers jaunes formait son accoutrement; son chapeau était orné d'une plaque de cuivre, sur laquelle était gravé en gros caractères *Christ*ⁿ. 7; une courroie placée en sautoir sur son épaule droite suspendait un cors de chasse tant soit peu usé par l'exercice, et qu'il appliquait à *sa bouche toutes les fois* qu'il rencontrait un voyageur, sans s'occuper si les sons de cet instrument écorchaient ou non ses oreilles. A chaque colline que nous avions à monter il ne manquait pas encore de nous donner la même sérénade,

ainsi qu'à ses chevaux, qui, rendus par l'habitude insensibles à ces sons harmonieux, ou n'ayant aucun goût pour la musique, prêtaient rarement l'oreille aux accords de cette *mélodie*. Nous fîmes donc route dans toute la pompe et la majesté d'une ménagerie sur le point d'entrer dans une grande ville un jour de foire.

A chaque relais notre conducteur était dans l'usage de nous demander un peu de *snap* : *snap* est un des mots les plus usités, et qu'une personne qui voyage en Danemarck apprend le plus vîte; il signifie en bon français *un petit verre d'eau-de-vie*. Nous nous savions toujours gré d'avoir fait droit à cette requête.

Un postillon danois est rempli d'humanité pour ses chevaux : à l'effet de partager également leur peine il les change très-souvent de position, et toutes les fois

qu'il s'arrête il leur donne de longues tranches de pain de seigle.

A mesure que nous approchions de *Flensborg* le pays devenait plus agréable ; et nous observâmes avec surprise *l'activité* prodigieuse avec laquelle la nature s'efforçait de produire dans un climat où elle a si peu de tems pour devenir féconde. Nous étions alors au 30 de mai ; la terre, quinze jours avant cette époque, se trouvait couverte de neige, et l'haleine glaciale des autans nous indiquait encore que l'hiver ne s'était pas beaucoup éloigné de nous.

A huit heures du soir nous arrivâmes à *Flensborg*, et aussitôt que nous fûmes descendus à l'auberge le postillon nous présenta une feuille imprimée, par laquelle les voyageurs étaient invités à dire leur opinion sur les bons ou mauvais procédés de leur conducteur, opinion qui est en-

suite soumise à l'examen du maître de poste ; et une ordonnance du gouvernement veut que si ce voiturier s'est mal comporté il soit punissable.

Un voyageur doit se croire fort heureux si au bout de chaque poste danoise il ne trouve pas sa patience mise à la plus dure épreuve, en se voyant forcé d'attendre une heure entière des chevaux qui, au moment où il arrive, sont pour la plupart du tems à paître dans un champ éloigné.

Flensborg est une grande ville commerçante, très-propre et très-agréablement située ; elle est fournie d'excellente eau par des fontaines qui sont placées à différens intervalles dans le centre de la rue principale : les maisons sont à peu de chose près semblables à celles de Husum ; le point de vue des quais de la rivière et du village en face est très-beau.

La langue qu'on parle dans cette ville est l'allemand, et la religion du pays est la luthérienne.

A notre entrée dans l'auberge nous aperçûmes *une foule de gens qui* attendaient les lettres apportées par le courrier. Ce messager de douleur pour les uns et de gaîté pour les autres, indifférent à toutes les nouvelles dont il est porteur, est le même dans tous les pays; la baisse des fonds, les banqueroutes, les naissances, les décès, les mariages, les lettres humides de larmes ou chargées de soupirs l'affectent au même degré que son cheval, qui en sait autant que lui sur le contenu de sa malle.

Lorsque je me fus retiré dans ma chambre je voulus me reposer; mais le bruit occasionné par l'eau constamment jaillissante d'une fontaine, les cris glapissans de trois pintades, et les miaulemens de

deux chats épris du plus violent amour bannirent de mes yeux le sommeil pendant une grande partie de la nuit. Le lendemain à cinq heures du matin nous nous trouvâmes dans la grande route qui conduit de *Sleswick* à *Copenhague*, et côtoyâmes les rives de la Baltique sur une route aride et sabloneuse. Nous pouvions faire alors cinq milles anglais à l'heure. La population de ce pays est très-faible ; la terre y est peu cultivée, et les cabanes isolées qu'on y rencontre sont rarement pourvues d'un jardin. Les seuls végétaux que l'on recueille dans cette contrée sont de maigres asperges, des carottes, des panais que les habitans font cuire avec leur soupe. Le petit nombre de maisons cependant que nous vîmes sur la route étaient proprement bâties en légers carreaux de briques d'une couleur brune, et couvertes en dalles de bois ;

le clocher et l'église étaient partout séparés l'un de l'autre : on ne peut pas plus expliquer les motifs de cette séparation en Allemagne, que ceux de leur réunion en Angleterre.

Le pays aux environs d'*Abenraac*, petite ville habitée par des pêcheurs, où nous prîmes des relais, était très-agréable. D'Abenraac à Hadersleb le terrein est montueux, boisé, fertile et romantique ; les bestiaux y sont partout entravés ou attachés à une corde, qui leur permet de décrire un cercle, dans lequel ils pâturent. Nous arrivâmes le matin dans cette dernière ville.

A notre retour de la banque de Hadersleb, où nous avions été changer notre argent, nous trouvâmes à notre auberge un fort bon dîner dans une longue salle peinte en azur ; le parquet en était très-bien sablé; trois petites fenêtres décorées de festons

de mousseline et d'un vieux lustre menaçant de sa destruction les hôtes de la maison, ornaient cette pièce, de concert avec deux portraits fort anciens d'un roi et d'une reine de Norwège.

Je ne ferai pas grâce ici à mes lecteurs de l'âtre de la cuisine, qui, dans le Danemark comme en Allemagne, est à deux pieds du carreau, et ressemble on ne peut mieux à la forge d'un serrurier. La manière d'apprêter la viande est de la rôtir sur le gril, après l'avoir fait bouillir aux trois quarts. Ceux qui voyagent dans cette partie du Nord feraient bien de s'en tenir pour leurs repas à du pain, du beurre et des œufs; le vin y est très-mauvais et la bière détestable.

Les villageois y sont vêtus très-proprement, et paraissent jouir en général d'une bonne santé. Rien n'est plus agréable que de voir le matin, à la pointe du jour,

comme cela nous est arrivé, des groupes de jeunes laitières au teint frais et vermeil, balancer leurs seaux de lait sur leurs épaules, chanter et tricoter en marchant.

Comme *nous pouvions nous épargner* la course fort ennuyeuse de plusieurs milles en traversant le petit *Belt* dans sa partie la plus large, au lieu d'aller à Snogoï nous nous rendîmes à Aversund, où nous trouvâmes le pays fort beau, mais les chemins très-mauvais ; nous fûmes enchantés du site de la poste aux chevaux ainsi que de ses jardins, qui descendent en amphithéâtre jusqu'au bord de l'eau, et d'où l'on découvre, au sud, la petite île d'*Arroé* en face de celle de *Funen*, qui est beaucoup plus considérable, et qui en est éloignée d'environ quatre milles anglais.

Les mariniers parvinrent en très-peu de

tems à enlever avec des cables notre voiture ainsi que notre bagage, et à les placer sur un bateau découvert, dans lequel nous ne mîmes qu'une heure et demie à traverser le petit *Belt*, d'où nous débarquâmes à *Assensée*.

Un étranger ne peut voir sans étonnement un pays composé d'un aussi grand nombre d'îles. La province que nous venions de quitter est, malgré l'espèce de stérilité dont elle paraît frappée, la plus estimable du Danemarck, à raison du caractère noble et indépendant qui distingue ses habitans.

A *Assensée* nous eûmes pour la première fois l'agrément de coucher sur un lit de plumes, ce qui n'est pas une petite jouissance pour un Anglais peu accoutumé à voyager, et qui depuis son départ avait été obligé de dormir roulé dans sa couverture et ses draps.

Le matin, comme on mettait les chevaux à la voiture, nous vîmes passer une procession assez singulière : la marche était ouverte par une femme vêtue en habits de noce, dont la chevelure était toute plâtrée ; un très-haut bonnet de dentelles, et un gros bouquet de fausses fleurs mêlées de naturelles formaient sa parure. Elle parcourut ainsi toute la longueur de la rue de la manière la plus solennelle, tenant un livre à la main, et précédée de trois jeunes filles en juste de velours, coiffées toutes d'une toque garnie de petits pendeloques d'argent, et d'une gaze d'or ; ces jeunes filles tenaient aussi un livre à la main, et étaient suivies de deux vieilles femmes qui terminaient le cortège.

La reine de cette belle fête me salua en passant devant moi ; elle allait à l'église, où son époux comptait les momens de son absence. Tous les habitans du quar-

tier étaient aux portes et aux fenêtres pour voir les nouveaux mariés. Le ciel me préserve, en Danemarck comme ailleurs, de tout ce qui ressemble à la pompe ou à la publicité d'un jour d'hyménée!

D'Assensée nous allâmes dîner à Odensée, ville considérable, la plus riche du Danemarck après Copenhague, et la capitale de l'île de Funen: il n'y eut rien de singulier dans le repas que nous y prîmes, si ce n'est que le premier mets qu'on nous servit fut une soupe à la manne.

Cette ville renferme une école publique, où un petit nombre de jeunes gens sont élevés et entretenus aux frais du gouvernement, ainsi qu'un gymnase pour les étudians qui ont atteint leur seizième année.

La cathédrale est un ancien monument de briques, qui n'est remarquable que

parce qu'il contient les tombes de Jean et du sanguinaire Christian II, qui s'empara par droit de conquête de la couronne de Suède, et qui dans un massacre commis de sang froid *fit passer au fil de l'épée* six cents *gentilshommes*, la fleur de la noblesse suédoise.

Les chaumières des paysans ont une couverture en paille hérissée de crampons de bois qui servent à la maintenir serrée, mais qui lui ôtent cet air de propreté que l'on remarque sur le chaume anglais, lequel est beaucoup plus compacte, et par conséquent plus chaud.

Les chemins d'Odensée à Nioborg sont beaux, et le pays offre de toutes parts des vues très-pittoresques. Les agneaux qui paissaient au milieu des troupeaux que nous traversâmes avaient tous un pied attaché sous le ventre avec une corde;

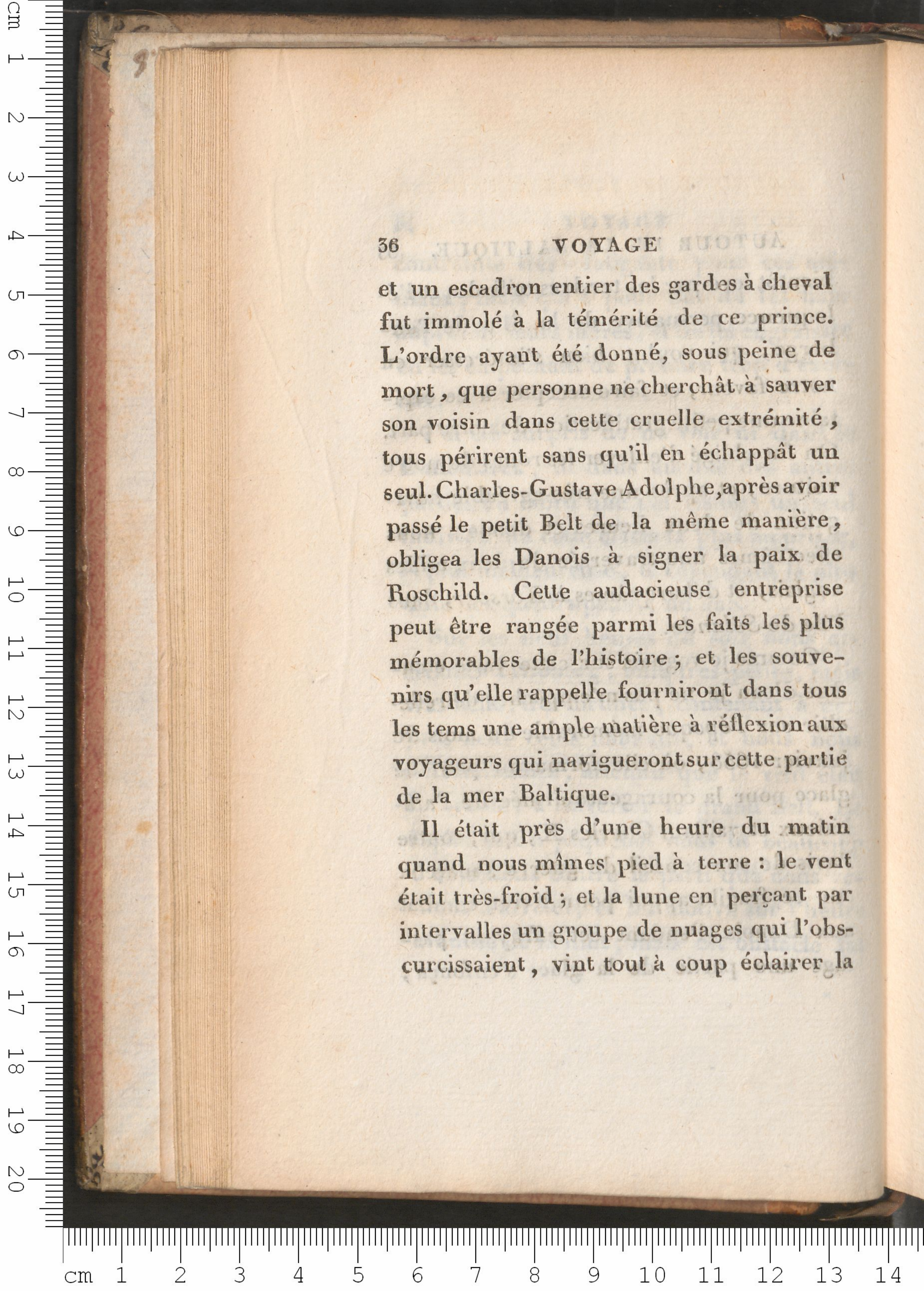
contrainte très - fatigante pour ces animaux, mais qui a pour but de les fixer auprès de leurs mères, et de les engraisser en les empêchant de prendre trop d'exercice.

J'ai été surpris de ne voir ni dans le Danemarck, ni dans aucune des autres parties du Nord que j'ai visitées un seul individu de cette classe la plus méprisée, la plus malheureuse, et cependant la plus utile des quadrupèdes; un âne.

Sur les neuf heures du soir nous arrivâmes à Nioborg, ville très-petite, mais très-belle, très-fortifiée, contenant à peu près neuf cents habitans, et nous nous déterminâmes, attendu que le vent était favorable, à traverser le grand Belt. Le capitaine du paquebot nous fit beaucoup d'objections contre le parti que nous venions d'arrêter, et les motiva sur l'heure avancée de la nuit; mais cet obstacle fut

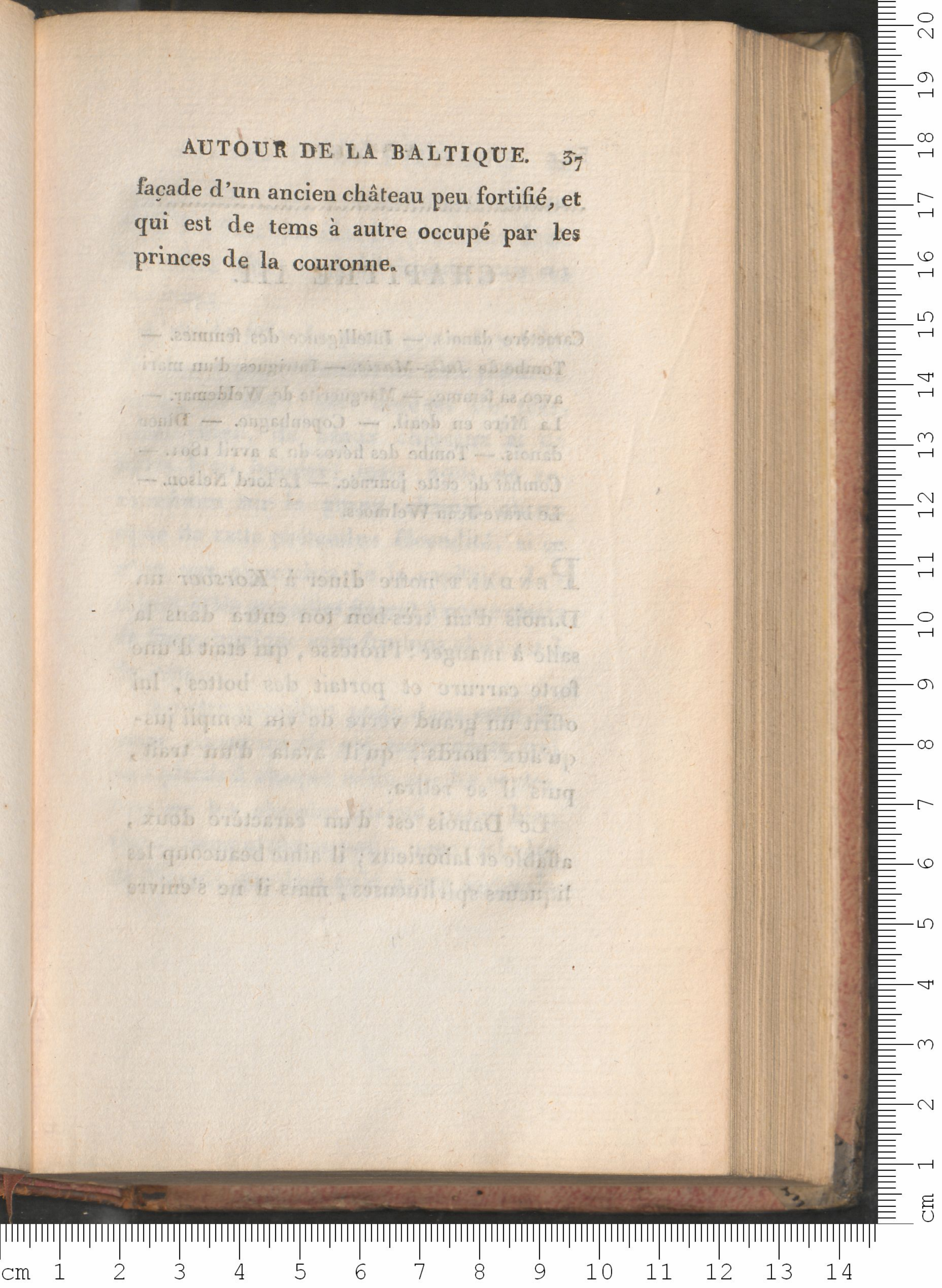
bientôt levé par les tendres œillades et l'éloquence persuasive de la fille de l'auberge, qui voulut bien s'intéresser en notre faveur, et faire accepter à ce capitaine une petite gratification de notre part. On fut obligé d'enlever les roues de notre voiture, et après une très-agréable navigation de deux heures et demie, nous effectuâmes une traversée de deux milles anglais, et débarquâmes à *Korsoer*, dans l'île de *Sélande*.

Comme je voguais sur cette vaste étendue d'eau je ne pus m'empêcher de réfléchir sur l'époque mémorable du mois de janvier 1658, où elle forma un pont de glace pour la courageuse armée de l'ambitieux et vaillant Charles X, qui, contre l'avis de son conseil de guerre, marcha sur ce fragile appui pour livrer combat aux Danois. Pendant cet effrayant passage une partie de la glace s'enfonça,

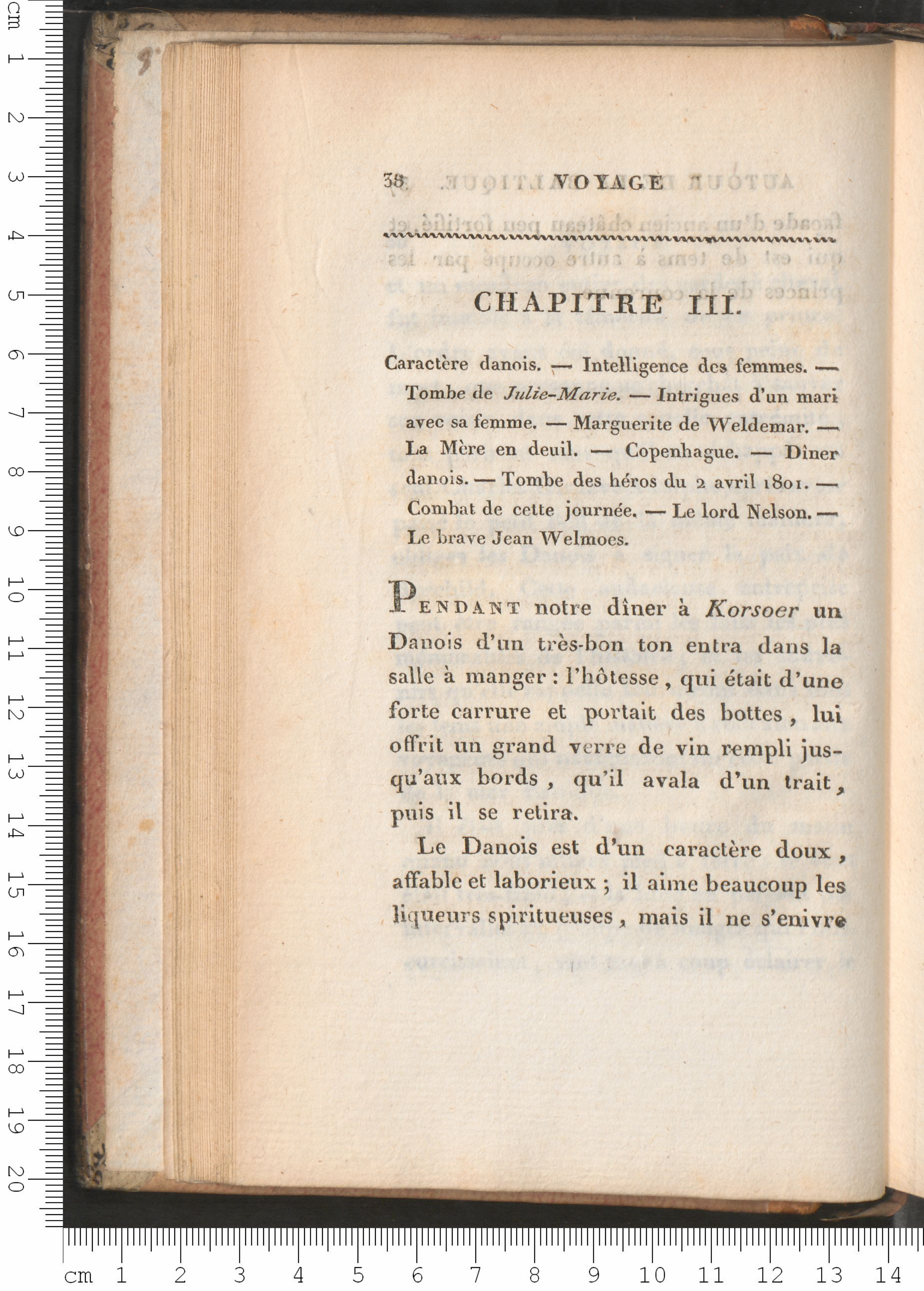


et un escadron entier des gardes à cheval fut immolé à la témérité de ce prince. L'ordre ayant été donné, sous peine de mort, que personne ne cherchât à sauver son voisin dans cette cruelle extrémité, tous périrent sans qu'il en échappât un seul. Charles-Gustave Adolphe, après avoir passé le petit Belt de la même manière, obligea les Danois à signer la paix de Roschild. Cette audacieuse entreprise peut être rangée parmi les faits les plus mémorables de l'histoire; et les souvenirs qu'elle rappelle fourniront dans tous les tems une ample matière à réflexion aux voyageurs qui navigueront sur cette partie de la mer Baltique.

Il était près d'une heure du matin quand nous mîmes pied à terre : le vent était très-froid; et la lune en perçant par intervalles un groupe de nuages qui l'obscurcissaient, vint tout à coup éclairer la



façade d'un ancien château peu fortifié, et qui est de tems à autre occupé par les princes de la couronne.



CHAPITRE III.

Caractère danois. — Intelligence des femmes. — Tombe de *Julie-Marie.* — Intrigues d'un mari avec sa femme. — Marguerite de Weldemar. — La Mère en deuil. — Copenhague. — Dîner danois. — Tombe des héros du 2 avril 1801. — Combat de cette journée. — Le lord Nelson. — Le brave Jean Welmoes.

PENDANT notre dîner à *Korsoer* un Danois d'un très-bon ton entra dans la salle à manger : l'hôtesse, qui était d'une forte carrure et portait des bottes, lui offrit un grand verre de vin rempli jusqu'aux bords, qu'il avala d'un trait, puis il se retira.

Le Danois est d'un caractère doux, affable et laborieux ; il aime beaucoup les liqueurs spiritueuses, mais il ne s'enivre

jamais. La rigueur de la température dans ce climat justifie un penchant dont les suites n'ont rien de funeste pour ses habitans.

L'île de Sélande passe pour être très-fertile, *et pour abonder en sites pittoresques; ses* côtes sont bordées de très-jolies villes, de beaux châteaux et de terres bien boisées; mais nous ne reconnûmes sur le grand chemin aucun signe de cette prétendue fécondité, si ce n'est aux approches de la capitale. Les raisins et les groseilles étaient à peine sortis de fleur, quoique nous fussions alors au 3 de juin.

A notre première poste dans cette île nous vîmes un de ces *tourniquets* qui sont placés à chaque mille sur les routes. Comme les chemins étaient assez bien tenus, nous n'eûmes pas à nous plaindre de l'impôt que l'on paie à ces sortes de

barrières : cette taxe, d'après une ordonnance récemment rendue, se paie avant de partir au maître de poste ; ce qui sauve l'inconvénient des retards. Le tourniquet consiste dans une grande perche qui tourne sur un pivot, et qui est attachée à un fort poteau d'environ trois pieds et demi de hauteur : cette perche ou barre est chargée à son extrémité d'un poids de pierre ou d'un madrier ; de sorte que lorsque le maître de poste détache un cordon ou une petite chaîne qui la maintient horizontalement fixée à un second poteau de l'autre côté de la route, la perche se lève suffisamment pour laisser passer une voiture.

Les bornes sur les routes sont de granit, et taillées dans la forme d'un très-bel obélisque ; elles marquent les milles et demi-milles, et portent le nom de Christian, et quelquefois de Frédéric V. Nous

aperçûmes sur notre chemin plusieurs cigognes qui ne montrèrent d'autre signe d'alarme que celui de s'éloigner de nous assez gauchement sur de grandes pattes maigres et rouges qui ressemblent à des échasses.

Le pays, depuis Slagel jusqu'à Ringsted, offrait des perspectives très-agréables. La plus ancienne église de Danemarck est dans cette ville; elle est bâtie en briques, et est ornée de deux tours très-peu élevées: on y voit quelques tombes royales fort anciennes, qui contiennent les cendres des descendans de *Suénon II*, et qui sont de niveau avec la terre. Nous traversâmes plusieurs forêts dont les arbres étaient très-élevés, et qui ombrageaient les rives de différens lacs d'une très-vaste étendue. A mesure que nous approchions de la capitale tout devenait moins cher, et les chevaux, ainsi que leurs conducteurs, pa-

raissaient plus maigres et moins bien traités.

Je ne passerai pas sous silence ici, pour l'honneur du sexe, que dans l'embarras où nous nous trouvions à raison de ce que nous ne savions pas le danois, les femmes, lorsque nous avions inutilement épuisé le langage des signes pour nous faire entendre des hommes, parvenaient à nous comprendre beaucoup plus facilement qu'eux avec le secours de cette ennuyeuse pantomime; aussi soutiendrai-je maintenant toute ma vie, par reconnaissance pour elles et par respect pour la vérité, que leur intelligence est beaucoup plus subtile que la nôtre.

Nous arrivâmes le dimanche à Roschild, ville qui, suivant Holberg, contenait autrefois plusieurs paroisses, vingt-sept églises et pareil nombre de couvens, quoiqu'elle soit maintenant d'une très-

faible importance. Après avoir pris un léger repas nous nous rendîmes à la cathédrale, masse énorme de briques couverte en cuivre, terminée par deux pyramides, et dont la plus ancienne partie a été construite *sous les auspices* de *Harold,* aïeul de *Canut-le-Grand*, roi d'Angleterre et de Danemarck. L'intérieur de ce monument est remarquable par sa grandeur; la voûte en est parsemée de petits bouquets de fleurs grossièrement imitées, et ne présente aucun de ces ornemens qui constituent la beauté de l'architecture gothique, aucun de ces rosons ou rosasses, de ces losanges, de ces agréables intersections enfin, dont nos ancêtres avaient emprunté l'idée des tonnelles et berceaux de leurs jardins.

Dans une grande chapelle octogone, séparée de la nef de la cathédrale par une grille de fer si finement ouvrée, qu'à une

certaine distance on la prend pour de la gaze noire, est un caveau ou souterrain où reposent les cendres de la famille royale de Danemarck dans différens cercueils de pierre couverts en velours noir; de petites couronnes sont brodées en or sur les pans de ces draps mortuaires qui flottent sur le carreau. Je ne ferai pas ici l'énumération de ces différentes tombes, mais je dirai seulement que la mieux ornée est celle de Julie-Marie, dont la conduite atroce envers la malheureuse reine Mathilde et les infortunés comtes de Struanzée et Brandt fit, il y a quelques années, tant de sensation en Europe. Comme je fixais mes regards sur ce dernier asile de la vanité et de la jalousie, mon imagination évoqua malgré moi les ombres ensanglantées de ces malheureux que le destin a précipités du faîte des grandeurs dans les ténèbres d'un affreux don-

jon, et livrés ensuite au glaive meurtrier des bourreaux. Hélas ! me disais-je en moi-même, l'implacable tyran à qui tout cède dans la nature, ferma dans un laps de tems *bien peu considérable* les yeux de ces illustres victimes, et de celle qui les a sacrifiées à sa coupable ambition!

Je ne passerai pas ici sous silence la tombe de cette femme étonnante, *Marguerite de Waldemar,* que l'on nomma de son tems, par une dérision qui fut payée bien cher, *le roi en jaquette.* Elle vécut dans le treizième siècle, et réunit sur sa tête les trois couronnes du Danemarck, de la Suède et de la Norwège. Cette souveraine du Nord fut destinée à étonner l'univers par ses exploits merveilleux ; et son entrée dans le monde offre quelque chose d'aussi extraordinaire que le reste de sa vie. Son père, dégoûté de son épouse, la relégua

dans un château, et devint en même tems épris d'une de ses femmes d'honneur, dont il rechercha les bonnes grâces. La dame, qui était d'une humeur enjouée, affecta de consentir aux propositions de son amant; mais elle fit part en même tems à la reine du moment et du lieu où il devait venir la trouver, lui prêta ses vêtemens, la conduisit ainsi déguisée au lieu du rendez-vous, et Marguerite fut le fruit de cette singulière intrigue.

Nous vîmes avec beaucoup de satisfaction dans l'une des chapelles les riches et superbes mausolées de Frédéric II et de Chritian III, qui furent dessinés et sculptés en Italie, à très-grands frais, par ordre de Christian IV. Ces souverains sont représentés de grandeur naturelle, et couchés sous un dais supporté par des colonnes de l'ordre corinthien : les bas-reliefs qui servent d'ornement à la tombe de Frédéric II sont des morceaux de sculpture d'un goût

exquis. Ce caveau contient aussi plusieurs héros qui ont illustré leur pays, et dont les noms sont consignés dans les fastes de l'histoire.

Comme je considérais ces chefs-d'œuvres de l'art, je me rappelai ces paroles d'Addisson : « Lorsque je vois, dit-il, les souverains côte à côte de ceux qui les ontdéposés; quand je considère dans le même souterrain ces beaux esprits rivaux pendant leur vie, ou ces pointilleux scolastiques qui ont divisé le monde par leurs disputes et leurs controverses, je réfléchis avec étonnement et douleur sur les puériles contestations, sur les petits débats de l'espèce humaine. En lisant les différentes dates des tombes de ceux qui sont morts hier, comme de ceux qui ont terminé leur carrière il y a 1000 ans, je ne puis m'empêcher de songer à ce grand jour où nous serons tous contemporains, et où nous serons forcés de rendre compte de nos actions. »

Nous traversions le cimetière pour retourner à notre auberge lorsque nous fûmes frappés de l'aspect d'une jeune femme dont la figure était très-intéressante ; elle avait la douleur peinte sur la figure , et répandait, d'un panier qu'elle tenait à la main , des lilas , des tulipes à demi-closes, et du sable très-fin sur une fosse nouvelle , que, d'après ses dimensions et les regards attendrissans de cette femme , je présumai être celle de son enfant : c'était une scène très-touchante , et dont l'usage du pays n'offre que trop souvent le spectacle.

Nous ne rencontrâmes rien qui dénotât que nous approchions de la capitale , jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à Frédéricksbourg , l'une des maisons de plaisance du roi, à environ deux milles de Copenhague. L'apparence de beaucoup de mouvement , les allées et venues de grands

laquais en habits d'écarlate galonnés sur toutes les tailles, nous annoncèrent la présence de la cour. Comme nous descendions en voiture, la hauteur sur laquelle est situé le palais, la ville dominée par son château en ruines, le Sund et le pays environnant nous présentèrent une perspective très-agréable; les rues étaient remplies de bourgeois en habits de fête, qui d'un air joyeux allaient passer la soirée dans les jardins de Frédéricksbourg. Ces jardins, dont S. M. permet la libre entrée au public, sont le rendez-vous général des habitans de la capitale.

En arrivant à l'hôtel de Lubel, qui nous avait été recommandé, nous passâmes devant les murs du palais royal, dont les ruines présentaient à l'œil affligé l'immense étendue et la magnificence qui doivent avoir caractérisé ce majestueux édifice avant qu'il devînt la proie

des flammes. (1) Nous visitions après dîner ces restes d'une antique splendeur, lorsque nous fûmes informés par une inscription dont les caractères ne sont pas encore effacés, que ce château avait été construit par Christian VI, des deniers de sa cassette, et qu'il avait coûté six millions de dollars.

Il est situé dans une île formée par un canal, et est percé de plusieurs portes. Celle de l'entrée principale est de fer travaillé, et présente un aspect imposant. La façade a vingt-cinq grandes fenêtres sur la même ligne, et est composée de six étages; cette façade a trois cent soixante-sept pieds de long; ses ailes en ont trois cent quatre-vingt-neuf, et sa hauteur est de cent quatorze pieds (me-

(1) Evénement arrivé en 1794.

sure anglaise). Tous les grands appartemens étaient au quatrième. La cour de ce palais est bordée des deux côtés de bâtimens qui servent d'écuries ; ces bâtimens, qui ont *échappé à la fureur des flammes*, sont d'un style élégant. Les rateliers des écuries qui contiennent quarante-huit chevaux, sont de cuivre, et les piliers qui marquent les séparations sont de briques recouvertes en plâtre. Nous observâmes dans une autre que les mangeoires et les colonnes étaient de marbre de Norwège. La cour a trois cent quatre-vingt-dix pieds de large sur trois cent quarante de long ; les pilastres sont de l'ordre composite, et les colonnes de l'ordre runique. Il y a encore deux cours latérales qui sont bordées de bâtimens, de deux cent quarante-cinq pieds de long sur cent six de large. Les écuries à gauche sont séparées par le manège, qui a cent soixante-

dix pieds de long sur cinquante-six de largeur, et qui est éclairé par quinze fenêtres : ce manège, qui contient une galerie où se placent le roi et la cour, a une très-belle apparence.

C'est dans ce palais que logeaient autrefois toutes les branches de la famille royale. Les progrès rapides de l'incendie, et la frayeur panique qu'ils inspirèrent furent tels, que l'on sauva une très-faible partie des meubles et des tableaux précieux qu'il contenait. On peut se former quelque idée de la magnificence intérieure de la *ritta saal*, ou salle des chevaliers, par la description suivante : elle avait cent dix-huit pieds de long sur cinquante de large, et était éclairée le soir par trois lustres qui contenaient plus de douze cents bougies ; de chaque côté était une galerie richement décorée, et soutenue par quarante colonnes de bois

de cannellier, dont les bases et les chapiteaux étaient dorés. Un artiste nommé *Albigaad* fut chargé d'embellir cette salle de vingt-trois grands tableaux dont les sujets étaient tirés de l'histoire de Danemarck. *Le prix de chacun de ces tableaux s'élevait à mille risdales.* La bibliothèque du roi, qui a beaucoup souffert du feu, contenait cent trente mille volumes et trois mille manuscrits : son étendue est trop considérable pour celle de la capitale et du royaume, et forme un contraste frappant avec le logement actuel de la famille royale.

Comme je contemplais les restes de ce monument, je vis passer un superbe vis-à-vis tiré par deux chevaux gris-pommelés. La beauté de cet attelage, la tournure élégante du cocher et la parure des laquais, chargée de broderies en or, causaient l'admiration et l'étonnement du bon peuple de Copenhague, qui n'avait jamais vu

le prince de la couronne environné d'autant d'éclat : c'était l'équipage d'un empirique étranger qui avait eu l'adresse de se trouver en Angleterre, et d'y faire fortune dans le *règne du charlatanisme.*

Copenhague est une ville de peu d'étendue, mais très-proprement bâtie; elle a environ quatre à cinq milles de tour, et des rues fort larges et fort belles; les maisons, dont le nombre s'élève à près de quatre mille, non compris celles du quartier habité par les marins, et les casernes de trois régimens, sont en général de briques recouvertes en plâtre; il s'en trouve quelques-unes en pierre de taille et dans le style élégant de l'architecture italienne. Les boutiques sont au rez-de-chaussée, et comme elles ne font pas saillie, elles ne défigurent en rien le reste du bâtiment. A Londres, au contraire, il semble que la boutique soit la pièce curieuse de cha-

que maison ; ce qui nous a fait passer chez nos voisins pour un peuple de marchands.

Les rues de Copenhague sont séparées par des canaux qui donnent beaucoup de facilité pour le transport des denrées ; mais les trottoirs *en sont fort étroits* et fort incommodes. Celle des *Goths* est très-belle, et sa longueur a environ trois quarts de mille anglais. Le *Kongens nye tow*, ou palais du roi, où se tient le marché, est un emplacement régulier, spacieux, et orné de beaucoup de belles maisons, dont plusieurs ont été construites depuis le dernier incendie. Le seul théâtre qui existe dans cette ville se trouve dans cette enceinte : il ne donna pas durant le séjour que nous fîmes à Copenhague. Cet édifice, détaché des autres bâtimens, est petit, mais d'une belle forme au-dehors, et très-élégamment décoré à l'intérieur. Dans la saison des spectacles il ouvre quatre

fois la semaine, et les acteurs donnent alternativement l'opéra et la comédie, qui, en général, sont écrits dans la langue du pays. Les recettes sont fort peu considérables, à raison du grand nombre de personnes qui ont leurs entrées à ce spectacle, et parmi lesquelles il faut compter tous les officiers de la marine et des troupes de terre; mais le roi donne à l'administration un dédommagement qui s'élève à environ 100,000 risdales par an. Tout bien considéré cependant la cour n'est pas très-généreuse envers le théâtre, et elle ne lui accorde pas une grande protection; aussi les comédiens sont-ils rarement au-dessus du médiocre. Au milieu de la place du marché est une statue équestre en bronze de Christian V, mais d'un trop faible mérite pour être remarquée du voyageur. Un des grands édifices de cette place est le château de Charloten-

bourg, dont partie est occupée par l'académie royale de peinture, de sculpture et d'architecture. Cet établissement est dirigé par huit professeurs et quatre maîtres. Le jour fixé pour la distribution annuelle des prix est le 31 du mois de mars, époque de la naissance du prince Frédéric, qui en est le fondateur. Ceux des élèves dont le talent a obtenu la médaille d'or voyagent aux frais de la couronne. Les productions que j'ai vues de ces élèves et des professeurs ne donnent pas une haute idée des arts dans le Danemarck.

Aucun étranger d'un rang distingué ne peut entrer dans Copenhague sans devenir l'objet d'une hospitalité franche et généreuse. Nous fûmes invités à un dîner où régnaient la profusion et la libéralité danoises; il nous fut donné à la maison de campagne d'un des habitans les

plus respectables de la ville : on servit successivement différentes espèces de bœuf bouilli de Norwège, un jambon très-salé, du poisson, des pigeons, du gibier et des asperges. La viande est toujours coupée en tranches par le maître de la maison, et servie ensuite par les domestiques aux convives. L'étiquette défend de toucher à un plat avant que le tour qui lui est assigné ne soit venu; ainsi, quoique la table fléchisse sous le poids des mets de toute espèce, cette coutume fait par fois éprouver aux convives le supplice de Tantale. Vinrent ensuite les crêmes, les confitures et les fruits secs. Nous bûmes d'excellens vins étrangers. La société était composée d'Anglais, de Flamands, de Suisses, de Russes, de Danois, de Norwégiens et de Français. Fasse le ciel que leurs nations respectives soient un jour aussi contentes, aussi joyeuses que cette réunion de

gens absolument étrangers les uns aux autres ! Le repas dura fort long-tems ; on resta deux mortelles heures à table, au milieu d'un épais brouillard occasionné par la fumée des mets. L'appétit des dames, qui ne le *cédait en rien à celui des hommes, expliquait* à merveille la fraîcheur de leur teint et la santé dont elles jouissaient.

Les Danoises ont beaucoup d'embonpoint et un air de franchise et de loyauté que le cœur interprète aussitôt que l'œil les aperçoit ; elles ressemblent beaucoup aux portraits de *Wouvermans*, et montrent toutes cette humeur enjouée qui est ordinairement le partage d'une brillante carnation. Après leur avoir rendu la justice qu'elles méritent, je ne puis m'empêcher de faire entendre ici qu'elles ne sont pas très-élégantes dans leur parure, ni d'une très-grande recherche dans leurs vê-

temens, et qu'elles auraient besoin d'un *Addisson* qui leur reprochât, dans une satire ingénieusement tournée, la préférence qu'elles donnent pour leurs ajustemens aux étoffes d'une couleur foncée; les dames danoises sentiraient la justesse de la réprimande sans s'en offenser.

Elles parlent fort bien l'anglais, le français et l'allemand; l'anglais surtout fait partie essentielle de l'éducation des femmes en Danemarck. Un jour, comme je faisais mon compliment à une dame de ce pays sur ce qu'elle entendait parfaitement ma langue, Nous sommes obligées, me répondit-elle, pour notre propre intérêt de l'apprendre, ainsi que le français et l'allemand, sans quoi nous nous trouverions souvent obligées de rester muettes; car au-delà des îles de Sélande et de Funen, notre idiôme, qui est un dialecte teutonique, n'est pas entendu. Je trouvai dans la suite le fait vé-

rifié par l'expérience; car à mon retour dans le Holstein par la Prusse je reconnus qu'un sergent danois qui montrait l'exercice à des recrues de ce duché était obligé de leur parler allemand.

Ici comme en France la compagnie se met à table en même tems que la maîtresse du logis, et en sort avec elle. On nous servit au jardin le café sous un berceau, et nous y trouvâmes un mendiant de Norwège qui s'était mis sans façon sur une chaise pour faire danser avec sa guitare les enfans de la maison, et qui tira de son instrument les sons les plus harmonieux.

Lors de notre retour à la ville un petit tertre, planté de quelques peupliers, fixa nos regards à environ un mille de la capitale; c'était l'endroit où repose la cendre des héros qui périrent au mémorable combat de la rade de Copenhague, le 2 avril

1801; il était situé dans une prairie, à environ deux cents toises du chemin, en face de la batterie de la Couronne. Comme nous en approchions, nous vîmes un monument en forme d'obélisque, qui avait été élevé à la mémoire du capitaine *Albert Thurah* par le prince royal. L'inscription indiquait que dans la chaleur de ce combat sanglant un des vaisseaux de garde annonça par des signaux que tous les officiers de son bord avaient péri. Le prince royal, qui montra le jugement le plus éclairé et le plus grand sang froid pendant cette lutte terrible, et qui allait donner de nouveaux ordres sur la côte, cria à haute voix : « Qui veut prendre le commandement? » Moi, mon prince, répondit le brave *Thurah*, et en même tems il se présenta dans un canot; mais au moment où il montait sur le tillac du vaisseau de garde,

une décharge de l'ennemi le rangea parmi les morts qui étaient amoncelés devant lui, en immortalisant son courage et son nom : c'était un jeune homme de la plus haute espérance.

Comme *cette journée* est une des plus célèbres des annales de l'Angleterre et du Danemarck, le lecteur ne sera pas fâché de connaître avec plus de détail le plus grand des tombeaux qui le premier fixa notre attention : c'était une éminence pyramidale couverte de gazon, et plantée de jeunes peupliers, dont le nombre correspondait exactement avec celui des officiers qui ont perdu la vie dans cette bataille. Il existe à la base de la *principale* façade de ce tombeau une *large* pierre sur laquelle sont écrits les noms de ces officiers et de leurs vaisseaux respectifs : un peu au-dessus de cette façade, est un obélisque de marbre gris du nord, élevé

sur un piedestal de granit, et qui porte cette inscription :

« Ce monument a été élevé à la mé-
« moire de ceux qui sont morts pour leur
« patrie par leurs concitoyens recon-
« naissans. »

On lit plus bas ces mots sur une tablette de marbre blanc au dessous d'une couronne de laurier, de chêne et de cyprès enlacés :

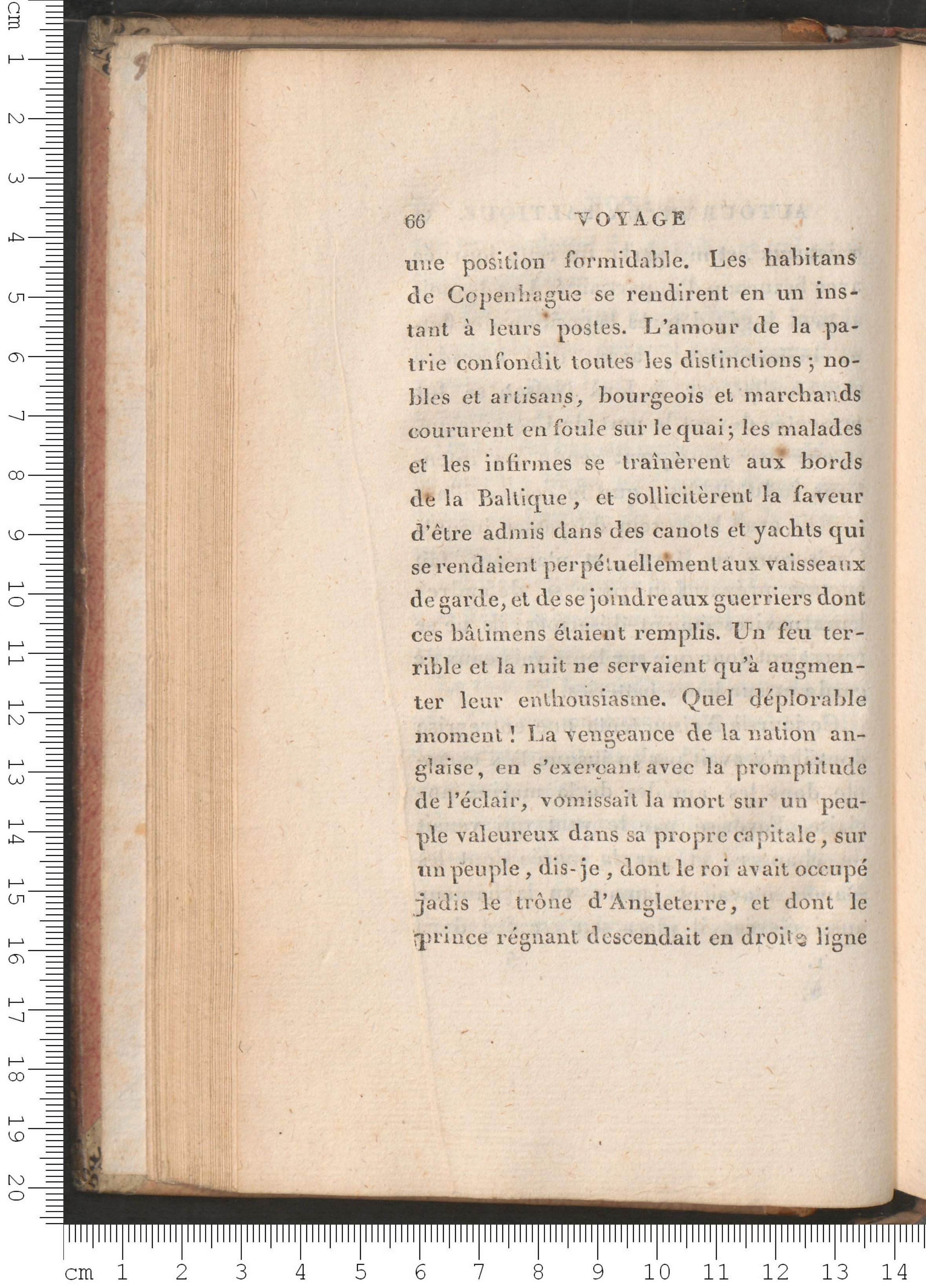
« La couronne que la patrie décerne ne
« se flétrit jamais sur la tombe du guer-
« rier qui n'est plus. »

Le tout est fermé d'une balustrade carrée. Comme monument national cet édifice est construit sur des dimensions beaucoup trop petites.

Le lendemain je visitai l'endroit où tant de sang avait été versé. Un jeune officier danois qui était sur la batterie de la Couronne m'expliqua la disposition des

vaisseaux, et me parla de cette journée avec beaucoup d'impartialité. Les Danois avaient jugé, d'après la position des flottes britanniques, avant que l'escadre commandée par le lord Nelson se fût présentée devant le port de Copenhague, et eût par conséquent rendu ses intentions indubitables, que le commandant anglais avait le dessein de passer jusqu'à Carlscrone ou Revel, et n'avaient fait aucune préparation pour se défendre: leurs navires étaient désarmés; ils ne se reposaient donc que sur leurs vaisseaux de garde et sur leurs batteries.

Ce jour-là Nelson tenta une entreprise dont il n'y avait pas eu jusque là d'exemple dans les annales de la marine anglaise. Favorisé par le vent qui venait de changer, et par la marée dont les Danois n'avaient jamais vu la hauteur aussi élevée, il plaça son escadre dans



une position formidable. Les habitans de Copenhague se rendirent en un instant à leurs postes. L'amour de la patrie confondit toutes les distinctions ; nobles et artisans, bourgeois et marchands coururent en foule sur le quai ; les malades et les infirmes se traînèrent aux bords de la Baltique, et sollicitèrent la faveur d'être admis dans des canots et yachts qui se rendaient perpétuellement aux vaisseaux de garde, et de se joindre aux guerriers dont ces bâtimens étaient remplis. Un feu terrible et la nuit ne servaient qu'à augmenter leur enthousiasme. Quel déplorable moment ! La vengeance de la nation anglaise, en s'exerçant avec la promptitude de l'éclair, vomissait la mort sur un peuple valeureux dans sa propre capitale, sur un peuple, dis-je, dont le roi avait occupé jadis le trône d'Angleterre, et dont le prince régnant descendait en droite ligne

des souverains de cette nation. Une guerre aussi affreuse entre des gens unis par les liens du sang dut faire frissonner la nature d'horreur.

La lutte fut de courte durée, mais opiniâtre au-delà de ce qu'on peut imaginer. Nelson, au milieu du carnage, dépêcha au prince royal un parlementaire pour lui témoigner le desir qu'il éprouvait de voir arrêter l'effusion du sang, et pour empêcher l'entière destruction de l'arsenal et de la métropole du Danemarck, qui, à la connaissance de tous les militaires, étaient alors à la merci des Anglais; il proposa en outre au prince royal de se séparer de la *triple alliance*, et de reconnaître la suprématie du pavillon anglais.

Aussitôt après la réponse du prince la cessation des hostilités eut lieu, et le lord Nelson se fit mener à terre. A son arrivée

sur le quai il trouva un carrosse qui lui avait été envoyé par un très-riche négociant de Copenhague, la confusion ayant été trop grande pour permettre au prince de lui envoyer une de ses voitures. L'amiral anglais s'avança vers le palais à travers une foule de gens dont la fureur allait jusqu'à la rage, et parmi lesquels sa personne courut de plus grands dangers qu'elle n'en avait eu à redouter de l'artillerie ennemie; mais rien ne pouvait ébranler le courage d'un tel homme. Arrivé au palais dans l'octogone, il descendit de voiture au milieu des gémissemens et des murmures d'un peuple courroucé, et que ne pouvait même plus contenir la présence des officiers danois dont cet amiral était accompagné. Le prince royal le reçut sous le péristile du château, et le conduisit dans les appartemens du roi, auquel il le présenta; mais l'esprit depuis

long-tems affaibli du monarque ne lui permit pas de montrer beaucoup de sensibilité dans cette circonstance, quelque pénible que fût l'épreuve à laquelle il se trouvait soumis.

Les principaux points dont cette entrevue était le but furent bientôt réglés à la satisfaction du lord Nelson et de son pays. Cet objet terminé, l'amiral montra la même gaîté et le même enjouement qu'à l'ordinaire, et prit quelques rafraîchissemens avec le prince royal.

Pendant le repas le lord Nelson parla avec ravissement de la bravoure des Danois, et supplia le prince de le présenter à un très-jeune officier qu'il lui dépeignit comme ayant fait des prodiges de valeur pendant le combat, dans une attaque du vaisseau *amiral*, sous le feu même de ses propres batteries : il se trouva que c'était le brave et courageux Welmoes, âgé de

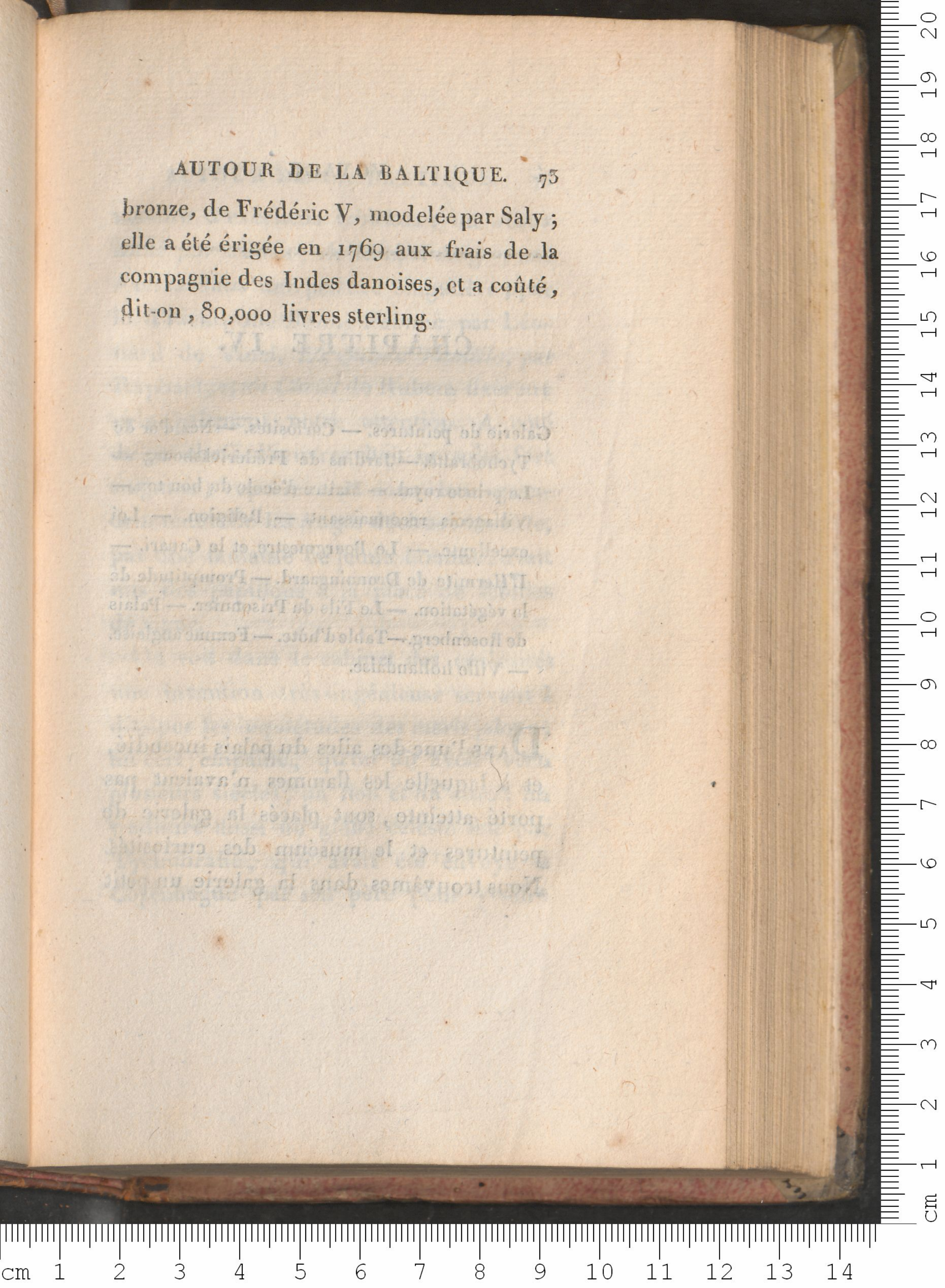
dix-sept ans. Le commandant anglais l'embrassa avec un enthousiasme fraternel, et représenta du ton de la plus grande déférence au prince qu'il devrait en faire un amiral. « Milord, reprit très-adroitement le prince, si je faisais des amiraux de tous mes braves officiers, il ne resterait plus de capitaines ni de lieutenans à mon service. » Ce valeureux jeune homme commandait comme volontaire une prame armée de six canons d'un très-petit calibre, et montée de vingt-quatre hommes, qui se détachèrent de la côte, et qui dans le fort du combat se placèrent sous la poupe du vaisseau *amiral*, qu'ils attaquèrent avec beaucoup de succès, mais d'une telle manière que, quoiqu'ils fussent à l'abri du feu des batteries, les matelots anglais les maltraitèrent à un point extrême. Vingt de ces courageux soldats avaient déjà été atteints par le feu de

leur mousqueterie, que leur brave commandant restait encore à son poste parmi les morts jusqu'aux genoux, et il ne le quitta qu'au moment où le traité fut signé. Il a été honoré, comme il devait l'être, de la reconnaissance de son pays et de celle de son prince, qui, pour récompense de sa bravoure héroïque, lui fit présent d'une médaille où ses exploits sont retracés, et le nomma en outre capitaine du *yacht*, dans lequel il fait son voyage annuel du Holstein.

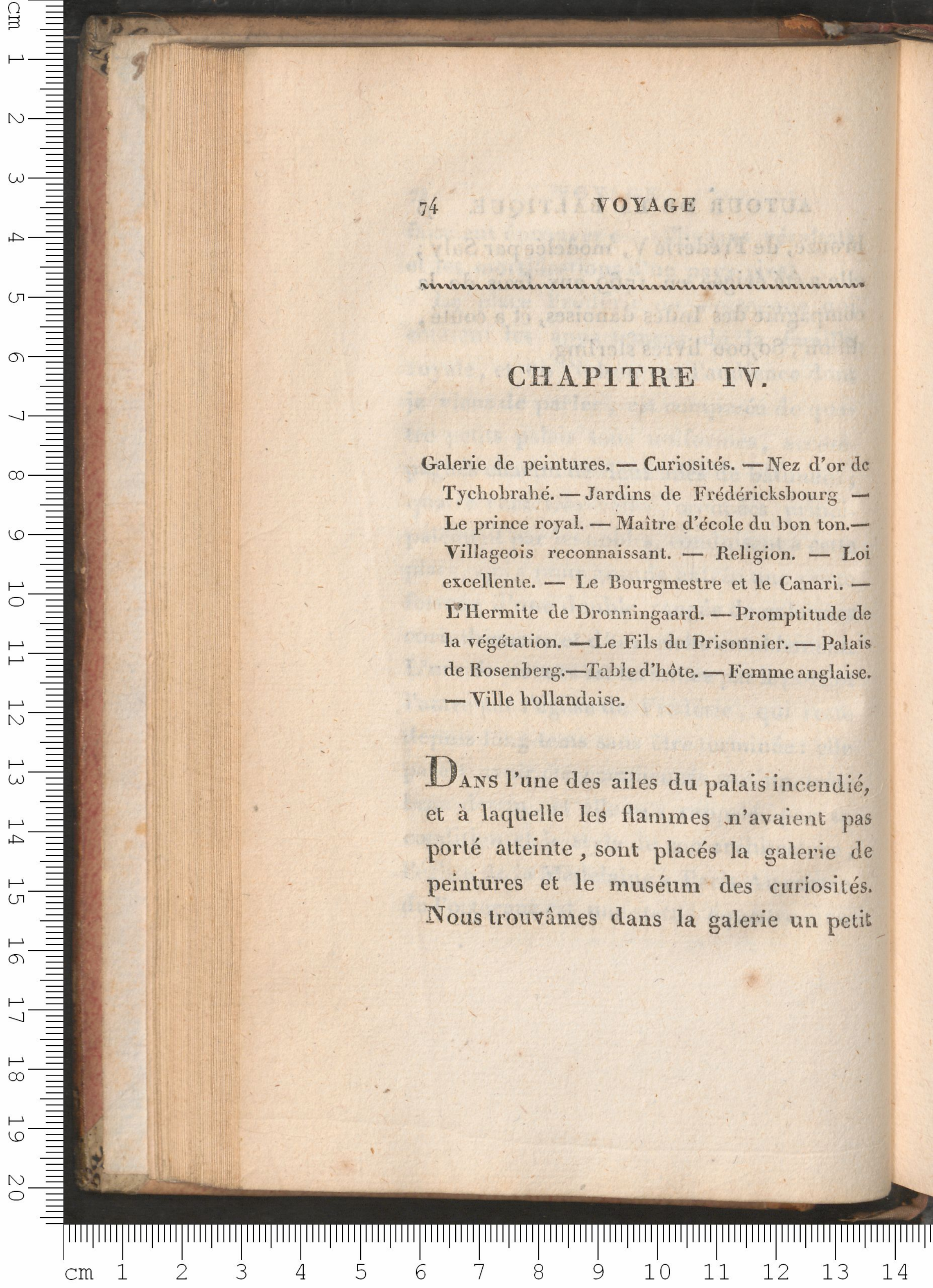
Pour montrer la fragilité des alliances qui unissent une confédération de souverains sans chef ou protecteur suprême, et dont la jalousie et l'aversion sont malheureusement toujours en proportion directe de leur voisinage, il suffit de rappeler ici que les Suédois restèrent paisibles spectateurs de cette bataille, et parurent insensibles au préjudice que leur

faisaient éprouver ces affligeans résultats et les mortifications d'un pays rival.

La place Frédéric ou l'octogone qui contient les appartemens de la famille royale, et où Nelson eut l'audience dont je viens de parler, est composée de quatre petits palais tous uniformes, accompagnés chacun de deux ailes de bâtiment; quatre rues très-belles, occupées principalement par les nobles, conduisent à cette place, qui a pour grande entrée une porte formée d'une double rangée de colonnes corinthiennes et d'un riche entablement. L'une de ces rues est terminée par le port, et l'autre par l'église de Frédéric, qui reste depuis long-tems sans être terminée : elle paraît avoir été commencée sur un très-beau dessin, et elle m'a rappelé, par sa condition et le style de son architecture, l'église de la Madelaine à Paris. Au centre de l'octogone est une statue équestre, en



bronze, de Frédéric V, modelée par Saly ; elle a été érigée en 1769 aux frais de la compagnie des Indes danoises, et a coûté, dit-on, 80,000 livres sterling.



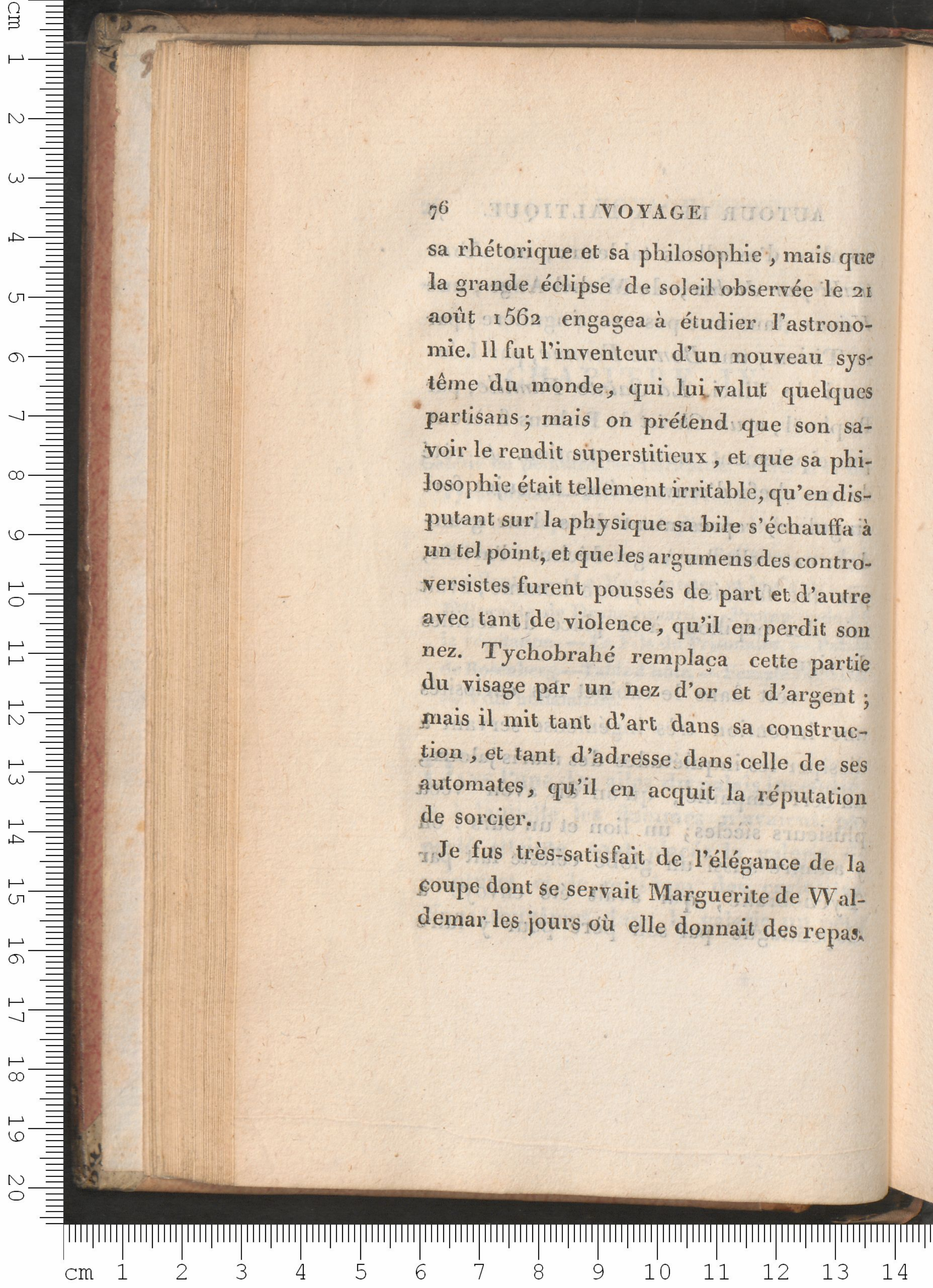
CHAPITRE IV.

Galerie de peintures. — Curiosités. — Nez d'or de Tychobrahé. — Jardins de Frédéricksbourg — Le prince royal. — Maître d'école du bon ton. — Villageois reconnaissant. — Religion. — Loi excellente. — Le Bourgmestre et le Canari. — L'Hermite de Dronningaard. — Promptitude de la végétation. — Le Fils du Prisonnier. — Palais de Rosenberg. — Table d'hôte. — Femme anglaise. — Ville hollandaise.

Dans l'une des ailes du palais incendié, et à laquelle les flammes n'avaient pas porté atteinte, sont placés la galerie de peintures et le muséum des curiosités. Nous trouvâmes dans la galerie un petit

nombre d'excellens tableaux; un *Jésus trahi par Judas*, de Michel-Ange; une *Vénus* dans une posture singulière, par le Titien; une *Bonne Femme*, par Léonard de Vinci. *La Sainte Famille*, par Raphaël, et *un Christ* de Rubens fixèrent principalement notre attention. A côté de ces chefs-d'œuvres était un sujet fort singulier, représentant dans leur grandeur naturelle les Anges déchus : l'artiste, par une fantaisie de jeune homme, avait mis des papillons à la place de feuilles de vigne.

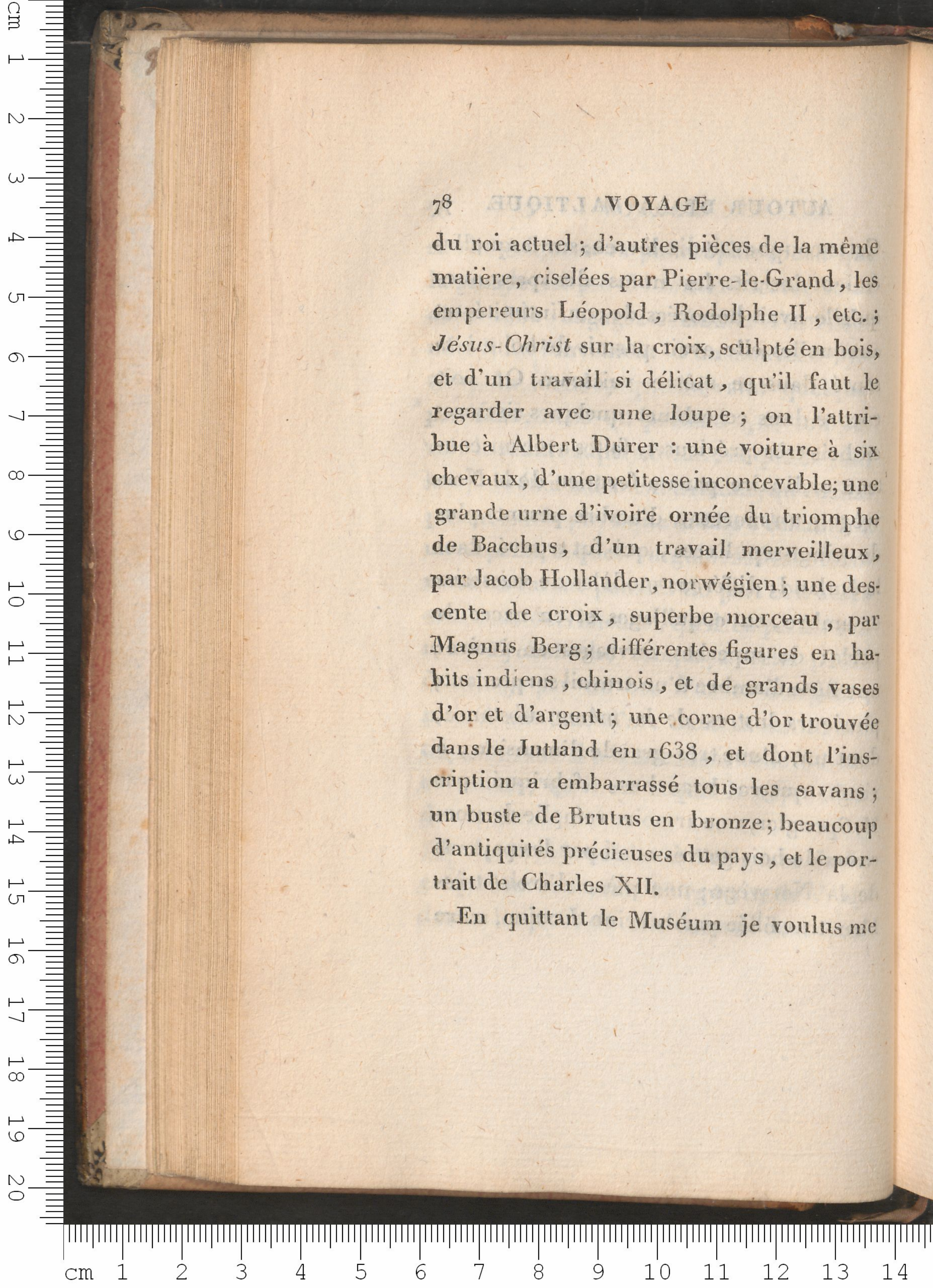
On voit dans le cabinet des curiosités une invention très-ingénieuse servant à dissiper les inquiétudes *des maris jaloux*; un cerf empaillé, qu'on dit avoir vécu plusieurs siècles; un lion et un ours : on y admire aussi un globe céleste fait par Tychobrahé, qui avait été envoyé à Copenhague par son père pour y faire



sa rhétorique et sa philosophie, mais que la grande éclipse de soleil observée le 21 août 1562 engagea à étudier l'astronomie. Il fut l'inventeur d'un nouveau systême du monde, qui lui valut quelques partisans; mais on prétend que son savoir le rendit superstitieux, et que sa philosophie était tellement irritable, qu'en disputant sur la physique sa bile s'échauffa à un tel point, et que les argumens des controversistes furent poussés de part et d'autre avec tant de violence, qu'il en perdit son nez. Tychobrahé remplaça cette partie du visage par un nez d'or et d'argent; mais il mit tant d'art dans sa construction, et tant d'adresse dans celle de ses automates, qu'il en acquit la réputation de sorcier.

Je fus très-satisfait de l'élégance de la coupe dont se servait Marguerite de Waldemar les jours où elle donnait des repas.

Cette coupe avait dix lèvres, sur lesquelles étaient inscrits les noms des personnes qu'elle avait honorées de son intimité, et auxquelles elle avait permis de boire à sa santé dans ce même vaisseau. On voit encore dans ce *cabinet* quelques ciselures en bois très-précieuses, faites avec un couteau ordinaire par un fermier de la Norwège; un morceau d'ambre pesant plus de vingt-sept livres, qui fut trouvé dans le Jutland; différens modèles de vaisseaux en ambre, en coquillages et en nacre de perle; de superbes ouvrages en ivoire; une flûte d'ambre d'un travail surprenant; plusieurs lustres de la même substance, dont un, d'une très-grande dimension, à vingt-quatre branches, fabriqué par M. Spengler; une armoire remplie de morceaux de bois gravés aussi par les paysans de la Norwège; une pièce d'ivoire très-bien travaillée par la reine Louise, mère



du roi actuel ; d'autres pièces de la même matière, ciselées par Pierre-le-Grand, les empereurs Léopold, Rodolphe II, etc. ; *Jésus-Christ* sur la croix, sculpté en bois, et d'un travail si délicat, qu'il faut le regarder avec une *loupe* ; on l'attribue à Albert Durer : une voiture à six chevaux, d'une petitesse inconcevable; une grande urne d'ivoire ornée du triomphe de Bacchus, d'un travail merveilleux, par Jacob Hollander, norwégien ; une descente de croix, superbe morceau, par Magnus Berg ; différentes figures en habits indiens, chinois, et de grands vases d'or et d'argent ; une corne d'or trouvée dans le Jutland en 1638, et dont l'inscription a embarrassé tous les savans ; un buste de Brutus en bronze ; beaucoup d'antiquités précieuses du pays, et le portrait de Charles XII.

En quittant le Muséum je voulus me

procurer une perspective plus étendue de la ville, et je montai au sommet du clocher de l'église dans Christian-Haven, l'un des quartiers de Copenhague, de cette élévation la vue était charmante; la cité, ses palais, ses *églises*, *ses ports*, ses arsenaux et la petite ville hollandaise qui est à deux *milles* anglais de Copenhague, les côtes de Suède, et le Sund-chargé de vaisseaux, étaient réunis sous mes yeux comme sur une carte géographique. Nous vîmes passer de la hauteur où nous étions placés le cortège funèbre d'un des principaux habitans de Copenhague : le cercueil, couvert d'un drap mortuaire, était posé sur un corbillard à quatre roues très-basses, surmonté d'un dais, et attelé de deux chevaux. Je remarquai avec peine que l'on suivait en Danemarck la pernicieuse méthode d'enterrer les morts dans les villes.

Des personnes qui habitent la tour de

l'église sont chargées d'annoncer par des signaux les incendies, fléau plus redouté par les Danois que par tout autre peuple de l'univers, attendu qu'aucune nation n'a autant souffert de ses ravages. La fonction des gardes de nuit qui veillent à la sûreté de Copenhague, se borne, lorsqu'ils ont indiqué, en chantant, l'état de l'atmosphère, à avertir les citoyens d'avoir soin de leurs lumières, et de couvrir leur feu, et à invoquer toutes les bénédictions du ciel en faveur de la famille royale de Danemarck. Rien n'est plus fatigant pour un étranger qui a éprouvé les fatigues d'un long voyage, que la bruyante monotonie de ce chant, qui se répète toutes les demi-heures; mais la police de cette ville est admirable, et l'on est en sûreté dans Copenhague à tous les instans de la nuit. L'église dont je viens de parler est la seule qui soit digne de

remarque : son culte est la religion luthérienne.

La bourse est un ancien bâtiment de briques qui ressemble beaucoup à l'exéter-change de Londres, mais elle est beaucoup plus belle et plus commode. Les marchands s'assemblent sous le péristile le plus voisin du palais incendié. Il y a dans cette partie de la ville quelques boutiques d'excellente pâtisserie, où les Anglais et les étrangers vont lire les papiers-nouvelles.

La belle apparence de la soirée nous invita à nous rendre à Frédéricksbourg, dont le palais est petit et situé sur une éminence. Les jardins, que domine la terrasse, sont d'une étendue très-circonscrite, mais arrangés avec beaucoup de goût. Le prince royal partage les agrémens de ces lieux enchanteurs avec le dernier de ses sujets.

Comme le roi résidait alors dans ce palais, nous ne pûmes en voir les appartemens, et d'après ce qu'on nous en a dit, nous n'avons pas sujet de regretter beaucoup cette privation. Ce monarque passe dans ce séjour une grande partie de son tems, qu'il distribue entre le jeu de billard, la lecture des romans et sa flûte : sa santé est très-bonne ; mais sa tête est si faible que ses fonctions royales se bornent à signer les papiers qui concernent les affaires d'état. Je fus désespéré de n'avoir pas eu l'honneur d'être présenté au prince royal, qui était alors dans le *Holstein* avec cet habile et excellent ministre le comte de Bernstoff. Ce prince est véritablement le souverain du royaume, et son père n'est depuis très-long-tems qu'un fantôme de roi. Les infortunes de son auguste mère, ses vertus et la sagesse extrême de sa conduite le rendent très-in-

téressant. J'ai appris qu'il était d'une petite taille et d'une complexion délicate, qu'il avait les yeux d'un bleu tendre, le nez aquilin, le teint très-blanc et les cheveux singulièrement *blonds*. *Doué* d'une vaste conception, il joint à cette qualité précieuse un esprit très-cultivé et très-actif; infatigable dans l'exercice de ses augustes devoirs, il a le plus grand éloignement pour la dissipation et l'éclat, et évite la magnificence dans toutes les occasions, celles qui l'exigent impérieusement exceptées. Ses vertus constituent sa garde d'honneur, et le font admirer et respecter partout où il se trouve. Sa plus tendre jeunesse annonçait un prince d'une grande espérance, et cet espoir s'est réalisé; à l'âge de seize ans il opéra une révolution dans le conseil, traversa les vues ambitieuses de *Julie-Marie*, et parvint, par un coup de maître en éloquence,

en discrétion et en politique, à reléguer dans les ténèbres d'une réclusion (1) cette femme turbulente, née pour l'intrigue et pour la cabale.

Ce prince a très-sagement consulté le bonheur de son peuple en s'abstenant de toute participation à ces grands débats qui ont porté une atteinte si directe aux intérêts de la plus forte partie de l'Europe. Circonscrit dans son étendue, le Danemarck a tout à perdre, et n'a rien à gagner; si avec la faiblesse de ses ressources il se fût trouvé dans la confusion générale, il eût été écrasé par quelque redoutable ennemi, ou foulé par quelque puissant allié.

La soeur du prince royal est mariée au prince d'Augustenbourg, et l'on en

---

(1) A Friedensbourg.

parle comme d'une personne accomplie. Les filles du prince Frédéric, frère du roi et l'enfant favori de Julie-Marie, sont aussi généralement aimés et admirés.

La cour reçoit très-rarement en été, et elle tient un grand lever toutes les quinzaines en hiver : le roi donne ce jour-là un souper, où sont admis tous les étrangers qui ont le grade de colonel.

Le nombre des hommes dans ces assemblées est égal à celui des femmes, et la prééminence, celle de la famille royale exceptée, se règle par la voie du sort, comme c'est l'usage en Angleterre pour les places de cérémonie. Pendant l'hiver, saison extrêmement rigoureuse en Danemarck, et où l'on est forcé de se réunir, les sociétés sont d'autant plus agréables pour les voyageurs d'un certain rang, que les ministres de ce royaume sont très-affables envers les étrangers qui leur sont présentés.

A quelques milles de la capitale, sur l'un des côtés de la grande route, est un monument fort simple, et qui exprime la condition de ceux qui l'ont élevé : il a été érigé par les paysans du feu comte de Bernstoff, en reconnaissance de leur affranchissement.

La curiosité me conduisit à la principale cour de justice : c'était une très-grande salle faisant partie d'une file de bâtimens, dans lesquels réside le gouverneur de la ville. Le trône du roi se trouvait en face de la porte d'entrée. Ce tribunal est présidé par douze juges en grand costume; il n'y avait ce jour-là que deux avocats qui portaient des bonnets brodés en or et des robes de soie bleue.

Les lois du Danemarck, si l'on en excepte celles des eaux et forêts, sont simples et salutaires; la plus stricte impartialité en dirige l'exécution. Un des statuts de ce

pays, qui restreint l'autorité des pères et mères sur leurs enfans, mérite d'être remarqué. Un père ne peut pas de son propre mouvement déshériter son fils : s'il craint qu'il ne le déshonore et ne dissipe sa fortune, il n'a pas pour cela le droit de détourner le cours ordinaire de ses propriétés sans s'adresser au monarque pour en obtenir la permission. Ce souverain alors examine dans son conseil les allégations de l'un et la défense de l'autre ; et la permission ou le refus de ce souverain sont le résultat d'une procédure publique. Tout admirables que sont les statuts de l'Angleterre, il serait bien à desirer qu'une loi pareille à celle dont nous venons de parler pût être adaptée au génie de notre constitution. Hélas ! combien de fois est-il arrivé que le bonheur d'un enfant doué des meilleures qualités s'est trouvé sacrifié au ca-

price ou à l'orgueil d'un père emporté, dépourvu de jugement, ou dirigé par des vues mercenaires !

La douceur du gouvernement danois est telle, que si le roi et un de ses sujets sont engagés dans un litige relativement à des redevances, il est recommandé aux juges, lorsque le cas est douteux, de décider la question en faveur du sujet.

Quelques jours avant notre arrivée une femme, qui avait été convaincue de meurtre, fut condamnée seulement à quatre années d'emprisonnement solitaire ; le prince de la couronne répugne à voir l'épée de la justice teinte de sang, la pitié est sa vertu dominante, et l'on pourrait lui reprocher de porter trop loin ce penchant pour la clémence, si les bienfaits qu'elle répand n'obligeaient pas celui qui en est l'objet comme celui qui en est la source.

Les taxes sont augmentées ou réduites à la volonté du roi ; elles forment, avec les douanes et les droits sur les marchandises importées ou exportées, l'impôt payé par les étrangers, les domaines et les confiscations, ce qu'on appelle le revenu de la couronne. La taxe sur la valeur des terres est admirablement assise en Danemarck, en ce que le sol est imposé à raison de sa fertilité ; ce qui s'estime par la quantité de grain nécessaire pour ensemencer une certaine portion de terrain. Les paysans s'engagent avec le propriétaire d'un bien à le cultiver moyennant une certaine redevance, qu'ils paient en argent ou en blé.

Le caractère hospitalier de la nombreuse et respectable famille de De Conincks, qui forme la première maison de commerce à Copenhague, ne nous permit pas de quitter cette métropole sans

aller voir leur superbe terre appelée *Dronningaard*, ou *palais de la reine*. Comme nous avions réservé le dimanche pour cette partie de plaisir, nous n'apprîmes pas sans quelque regret que les Danois observent avec la plus rigide ponctualité les heures du service divin : on ne peut ce jour-là sortir de la ville ou y entrer pendant l'office que par un seul côté. A peine avions-nous passé le premier pont-levis que la porte se ferma sur tous les pêcheurs hors des murs. Cette circonstance nous força de faire le tour des remparts, et allongea notre chemin de plusieurs milles. Tout persuadé que je suis de la nécessité de sanctifier le dimanche, je ne puis concevoir l'utilité de fermer les portes d'une ville pour rendre les gens plus dévots : si c'était pour empêcher la piété d'en sortir, cela me rappellerait l'histoire si connue de ce bourg-

mestre qui, sur la nouvelle que vint lui donner sa maîtresse en pleurs que son serin s'était échappé de sa cage, fit lever le pont-levis de la ville ponr empêcher que le fugitif ne s'écartât au loin. Les portes sont fermées dans l'été à minuit, et dans l'hiver à sept heures du soir.

Dronningaard est la première maison de campagne bourgeoise que l'on rencontre en sortant de Copenhague; les terres, qui en sont très-étendues et très-bien cultivées, se prolongent à demi-côte jusqu'à un très-beau lac de douze milles anglais de circonférence, entouré de bois et de métairies, dont l'ensemble présente un coup d'œil très-pittoresque. Je vis avec surprise à l'extrémité d'une superbe allée du parc une colonne de très-beau marbre, sur laquelle on avait inscrit ces mots :

Ce monument est érigé par la recon-

naissance en l'honneur d'un gouvernement doux et bienfaisant, sous les auspices duquel je goûte tous les agrémens dont je suis entouré.

Une autre partie de cette habitation nous offrit dans un endroit sombre et retiré les ruines d'un hermitage devant lequel était le lit d'un petit ruisseau alors desséché ; nous aperçûmes un peu plus loin dans un enfoncement une fosse ouverte et une pierre de tombe à côté. L'histoire de ces lieux retirés mérite d'être rapportée.

Plusieurs hivers s'étaient écoulés depuis l'époque où un étranger, fatigué de la pompe des villes et du tumulte des camps, était venu, au printems de la vie, comblé d'honneurs et de richesses, se réfugier sur la terre de Dronningaard avec la permission de son propriétaire, pour y construire une cellule où il pût passer le

reste de ses jours au milieu de toutes les privations d'un anachorète. Cet homme, long-tems avant la révolution de Hollande, s'était distingué à la tête de son régiment; mais dans un moment malheureux *une passion irrésistible pour les richesses* s'étant emparée de son ame, il s'était marié sous l'influence de ce penchant funeste, et avait fini, après de très-fausses spéculations, par dissiper tout son bien.

Là, au milieu d'un petit bois, il éleva sa cabane, qu'il tapissa de mousse en-dedans et d'écorce de hêtre au-dehors: un petit courant d'eau limpide, dans lequel un saule *pleureur* baignait ses feuilles étiolées, coulait sur un lit de cailloutage devant sa porte; à quelque distance de là le laburnum s'élevait avec grâce, et suspendait ses grappes dorées au-dessus d'un buisson de roses sauvages.

C'est dans ces lieux que l'étranger choisit un endroit destiné à recevoir ses dépouilles mortelles lorsque la mort aurait mis un terme à ses souffrances. Tous les jours il creusait une petite portion de cette fosse, jusqu'à ce qu'il l'eût terminée : il composa ensuite son épitaphe, où il rappelait toutes les vicissitudes qu'il avait éprouvées, et l'inscrivit sur la pierre dont nous avons parlé. Il avait passé plusieurs années dans cette singulière solitude, lorsque son plan de vie fut tout à coup renversé par un ordre de rappel qu'il reçut du stathouder, et dans lequel il lui témoignait les marques de la plus grande estime. La volonté de son prince fut aussitôt exécutée; il accourut en Hollande, combattit à la tête de son régiment, et périt. La veille de son départ il composa des adieux qu'il adressait au séjour enchanteur dans lequel il avait trouvé le

repos, et les grava sur une tablette de marbre, qu'il déposa dans un verger voisin de son hermitage.

Dans cette contrée du nord la rapidité de la végétation est étonnante; ce verger délicieux, qui était alors en plein feuillage, ne présentait quinze jours auparavant, me dit-on, que des branches absolument nues.

La visite que nous fîmes à la batterie de la couronne fut on ne peut pas plus intéressante. Un officier danois qui s'était trouvé à la bataille du 2 avril nous montra les positions respectives des flottes et des vaisseaux de garde; il nous fit aussi la description de ce combat avec beaucoup de franchise et d'obligeance. Cette batterie formidable est à un demi-mille anglais de la côte, et l'eau de la mer la traverse dans le milieu : on y fait maintenant beaucoup d'augmentations, et elle éprouve

des changemens qui en feront une place d'une force considérable : on a aussi le projet d'élever du côté du sud une batterie en outre de celle qu'on appelle *la lunette*. Le port est très-grand et très-sûr ; le holm ou l'arsenal ne peut être vu qu'avec la permission de l'amiral ; les vaisseaux désarmés sont rangés avec beaucoup d'ordre, et présentent un très-beau spectacle ; des patrouilles parcourent jour et nuit un pont très-étroit, bâti sur pilotis, et qui règne des deux côtés de la ligne ; les chantiers, les forges et les ateliers sont d'une construction admirable ; chaque bâtiment a son magasin particulier qui contient tous les matériaux propres à un rapide armement. Ce dépôt est amplement pourvu de fer, que le directeur de cet établissement fait venir de la Norwège; de chanvre, qu'il tire de Riga; de draps, qu'il achète en Russie ou dans la Hol-

lande, et de bois de construction qui lui est expédié de la Poméranie.

Le nombre des vaisseaux marchands en mouillage près du quai confirmait le récit qui nous avait été fait de l'étendue du commerce danois. La nature a divisé ce royaume en îles de différentes grandeurs, et a fait des Danois des marchands et des marins. Leur commerce extérieur a lieu avec la France, le Portugal, l'Italie et les Indes; leur commerce domestique se fait avec la Norwège et même l'Islande, pays déplorable aux yeux de tous les hommes, si l'on en excepte ceux de ses fortunés habitans, et que l'on peut appeler la lisière du monde.

Les matelots sont classés et divisés en deux sections; l'une est constamment employée par la couronne, et l'autre, qui a la permission d'entrer au service des vaisseaux marchands, est sujette à des

rappels en cas de guerre, et ne reçoit du gouvernement qu'une faible rétribution annuelle.

L'académie du corps des cadets de la marine occupe un des palais de l'octogone : elle a été fondée par Frédéric V. Là, et dans un hôtel qui dépend de ce palais, les principes de la navigation sont enseignés à soixante jeunes gens, aux frais de la couronne; beaucoup d'autres élèves sont admis aussi dans cette école ; mais ils n'y sont ni nourris ni logés par le roi. Tous les ans plusieurs de ces jeunes gens vont en croisière dans un brick de guerre, pour se mettre en état de joindre la pratique à la théorie navale. L'académie du corps des cadets au service de terre est, à peu de chose près, établie sur le même pied ; cinquante jeunes gens sont entretenus et élevés dans les principes de la vie militaire par le gouvernement; et d'autres,

admis à cette école, s'entretiennent à leurs frais. Les premiers sont fort bien nourris, mais on ne leur permet pas de prendre du thé. L'académie est pourvue d'un manège, et huit chevaux au ratelier dans des écuries adjacentes sont destinés à l'usage des élèves qui prennent des leçons d'équitation.

Dans le cours de mes promenades j'allai voir la citadelle, qui est située à l'extrémité de la ville. Ce fort a peu d'étendue, et il ne contient que deux bataillons; il a deux entrées, l'une qui donne sur la ville, et l'autre sur la campagne; cette dernière est très-bien défendue par cinq bastions. Près la chapelle de cette forteresse est le donjon, dans lequel fut renfermé le comte de Struensée : c'est dans cette affreuse prison qu'il parvint à alléger le poids de ses chaînes, et à charmer les ennuis de sa captivité avec les

sons de sa flûte, sur laquelle on l'entendit si souvent jouer cet air favori du Déserteur : « *Mourir n'est rien ; c'est notre dernière heure.* »

En quittant ce séjour de détresse nous priâmes le soldat qui nous servait de conducteur de nous faire voir l'endroit où avait été détenu le compagnon d'infortune de Struensée, le malheureux Brandt. Il nous mena en conséquence par un passage ténébreux construit en pierres de taille, et après avoir ôté la barre d'une porte très-pesante il nous fit prendre un escalier qui conduisait à un cachot, où les rayons du soleil, en s'introduisant par une petite fenêtre grillée, me firent apercevoir, à ma grande surprise, les traits d'une figure respectable ; c'étaient ceux d'un homme de moyen âge, qui avaient été flétris par un long emprisonnement et par le sentiment d'une extrême angoisse.

Comme nous nous approchions de lui, une tendre rougeur se répandit sur ses joues desséchées, et ses yeux se couvrirent de larmes, qu'il chercha à dérober à notre vue en se tournant vers une cage qu'il était occupé à construire. Nous nous excusâmes de notre importunité, et comme nous nous empressions de nous retirer, nous vîmes un bel enfant debout près de la porte, et qui paraissait à peu près âgé de huit ans: ses regards nous apprirent aussitôt que le prisonnier était son père. La physionomie de ce petit infortuné avait un air de candeur, d'innocence et d'expression auquel je n'ai jamais rien vu de comparable. Il descendit avec nous pour nous reconduire, et lorsque nous lui demandâmes au bas de l'escalier pourquoi il avait le visage si pâle et si défait, « Hélas, messieurs! nous répondit-il en français, c'est parce que je viens d'avoir

une grosse fièvre; dont je suis à peine guéri; je n'ai pas toujours si mauvaise mine : ma santé se rétablira bientôt, mais je crains bien que mon bon papa ne recouvre jamais la sienne. » Nous lui glissâmes quelque argent dans la main, que nous le priâmes de remettre à son père; mais il nous le rendit aussitôt en nous disant : « Messieurs, je ne le prendrai pas; mon pauvre papa se fâcherait contre moi. » Tous nos efforts pour le lui faire accepter furent inutiles. Cette scène vraiment touchante était pour nous un mystère. Le soldat prit l'enfant dans ses bras, et lui dit en l'embrassant de retourner vers son père, ce qu'il fit, puis il ferma la porte sur eux : il nous informa ensuite que ce prisonnier avait été convaincu d'un crime de faux; mais il ajouta qu'il y avait dans les charges du procès des circonstances atténuantes qui militaient

beaucoup en sa faveur. Combien j'eusse desiré que ce prince compatissant, dont l'oreille est ouverte à la voix de la douleur, eût été témoin de ce que nous avions entendu! les regards et l'innocent babil de cet enfant eussent plaidé avec une *éloquence irrésistible* en faveur de son malheureux père.

L'ancien palais de Rosemberg, que l'on dit avoir été bâti par Inigo-Jones, fixa notre attention, et les jardins qui en dépendent forment la promenade favorite des belles et des petits-maîtres de Copenhague. J'ai examiné avec attention les statues de ces jardins; elles m'ont paru d'un très-faible mérite, quoique les habitans de cette ville en fassent un grand éloge aux étrangers.

Dans la rue adjacente sont les casernes, et une grande salle voûtée, longue de quatre cents pieds, destinée aux exercices militaires. Cet édifice gothique est prin-

cipalement remarquable en ce qu'il contient la chambre où le roi tient tous les ans son lit de justice, et une autre salle où sont déposés les joyaux de la couronne. La première de ces pièces occupe toute la longueur du bâtiment; au-devant du trône, sur le parquet, sont trois lions d'argent massif de grosseur naturelle et dans différentes attitudes, spectacle qui donne l'idée la plus parfaite d'une grandeur barbare : les murs sont tendus de pièces de tapisserie usées par le tems, et qui représentent les exploits des monarques danois les plus belliqueux dans leurs combats contre les Suédois. Une petite chambre attenante à celle de justice contient différens services de vaisselle plate, des vases et des gobelets de cristal qui ont été donnés à Frédéric IV par les états de Venise. Cette collection très-précieuse est arrangée avec beaucoup de goût.

Nous vîmes dans un autre petit appartement la selle de Christian IV, couverte de perles de la valeur de 50,000 livres sterling, et dont il se servit un jour à une belle fête qui fut donnée à Copenhague. Dans le cabinet des diamans de la couronne *sont* le fauteuil du sacre et différens autres objets très-curieux ; mais ce qui me flatta le plus, ce fut un superbe service de porcelaine danoise, qui provient de la nouvelle manufacture, et sur lequel on voit représentée avec beaucoup de talent et de soin la *Flore danoise*, ou les productions botaniques indigènes du Danemarck et de la Norwège. Nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer l'entrée de ce cabinet des diamans de la couronne, à raison de ce que, comme nous l'avons appris depuis, le grand maréchal de la cour est chargé de la garde de ce trésor, et que la clef en est

déposée chez lui. Un vieil officier, ayant rang de colonel, nous montra ces curiosités, et il nous en coûta un ducat, que nous donnâmes à son domestique.

Du palais j'allai à l'observatoire, tour circulaire haute de cent vingt pieds, et dont l'escalier est si doux, qu'on pourrait facilement le monter à cheval. Au sommet de cette tour est le belvéder, où le célèbre Tychobrahé faisait ses observations. Les instrumens que j'y examinai étaient très-beaux et en très-bon état; j'y observai un télescope fait par *Alh* de Copenhague, qui grossissait de 1200 fois. Un jeune danois s'était précipité de cette tour peu de tems avant que nous fûmes la visiter, et avait été fracassé par sa chute; il s'était imaginé, un peu trop légèrement peut-être, que le professeur de la classe où il faisait ses études n'avait pas rendu justice à son mérite, dans l'intention de

faire valoir un écolier d'un rang plus élevé par la naissance, mais son inférieur par le talent.

Non loin de l'observatoire est la bibliothèque de l'université ; elle contient environ quatre mille volumes, dont la plupart sont des ouvrages de théologie et de jurisprudence : elle possède aussi environ deux mille manuscrits. Parmi les plus rares est une belle bible en caractères *gothiques*. Cette bibliothèque a un revenu annuel de huits cents écus, destiné seulement à des emplettes de livres ; elle est ouverte au public. L'école de chirurgie est un édifice très-peu étendu, mais proprement tenu et construit à la moderne. Il a été il y a quelques années le théâtre d'une scène de sensibilité bien extraordinaire, et dont on parle encore beaucoup à Copenhague.

Comme *Kruger*, célèbre professeur

d'anatomie, était à tenir son cours, il reçut une lettre qui lui annonçait la mort d'un de ses amis intimes, décédé tout récemment à Paris. Ce savant démonstrateur manifesta d'abord beaucoup d'agitation; puis il s'écria un instant après: « Je viens de recevoir une nouvelle à laquelle je ne crois pas pouvoir survivre; c'est pour moi un coup de poignard. » Ses écoliers, qui l'aimaient beaucoup, se pressèrent autour de lui, et le portèrent sur leurs bras dans sa maison, où il expira au bout de quelques heures.

L'hôpital des accouchemens secrets est un très-bel édifice. Les femmes enceintes, qui ont quelque motif de cacher leur grossesse, y sont reçues en payant une somme fort modique; elles y entrent de nuit en masques, et ne sont vues d'aucunes personnes, si ce n'est de celles qui leur administrent des soins, et on ne leur de-

mande jamais leur nom. C'est un très-bel établissement, et qui a sensiblement contribué à diminuer le nombre des infanticides.

Un étranger est tout surpris de voir à Copenhague des gens chamarrés de cordons de tous les ordres manger à table d'hôte avec les personnes qui s'y trouvent : cela n'arrive ordinairement que l'été, où les chefs de familles nobles qui passent cette saison de l'année à leurs châteaux, viennent de tems à autre à la ville, sans pouvoir manger dans leurs hôtels, qui restent fermés jusqu'à l'hiver.

Comme j'avais lu toutes les descriptions que les voyageurs ont données de la maison du comte de Bernstoff, je trouvai qu'elle ne gagnait pas à être vue; les terres en sont cependant bien boisées, et dominent une très-belle vue du détroit du Sund; mais elles sont mal distribuées,

et le château n'a rien qui annonce la splendeur. J'ai été plus satisfait du parc du roi, qui est fort vaste, et offre un coup d'œil très-pittoresque, ainsi que des jardins du prince Frédéric, frère de ce monarque. Cet endroit est charmant, et à raison du grand concours de monde qui s'y rend en foule, on peut le comparer au parc de *Versailles* ou de *Greenwich*, dont cependant il n'est qu'une très-petite miniature.

La curiosité, mêlée à un sentiment de compassion, nous conduisit à la maison de travail où l'on renferme à perpétuité les prisonniers convaincus de crimes capitaux. Les hommes, dont quelques-uns sont aux fers, rapent et scient du bois de Brésil et des cornes de renne : les femmes filent ; elles sont renfermées dans des pièces séparées. La maison de correction est à droite ; elle sert de détention aux

personnes des deux sexes convaincues de légers délits : ces prisonniers sont détenus dans la même pièce. La plupart d'entre'ux étaient jeunes, et jouissaient d'une bonne santé; *tous paraissaient dans l'état de la plus grande propreté*; ils contribuent à leur entretien par leur travail. *Je suis* surpris que cette dernière mesure ne soit pas adoptée dans toutes les prisons de l'Angleterre; certes, ce sujet est bien digne de fixer l'attention de l'homme d'état. Nous avons des milliers de détenus qui, à l'exception de quelques-uns d'entr'eux employés à faire des étoupes dans des maisons de correction, ne sont occupés à *rien, si ce n'est* à rendre leur caractère et leurs moeurs plus dépravés. La saine équité exige que leur travail devienne une expiation de leurs crimes; la politique, qu'ils pourvoient eux-mêmes à leur nourriture et à leur entre-

tien ; l'humanité, que l'occupation les préserve de toute espèce de maladie.

L'hôpital de l'amirauté, l'hospice des citoyens, l'hôpital de Frédéric et celui des orphelins sont des fondations très-charitables, mais elles n'ont rien qui mérite une description détaillée. De pareils établissemens, et toute autre institution qui a pour but de soulager le malheur et de guérir les infirmités, sont familières à l'œil d'un Anglais ; elles constituent le principal ornement des villes et des cités de son pays.

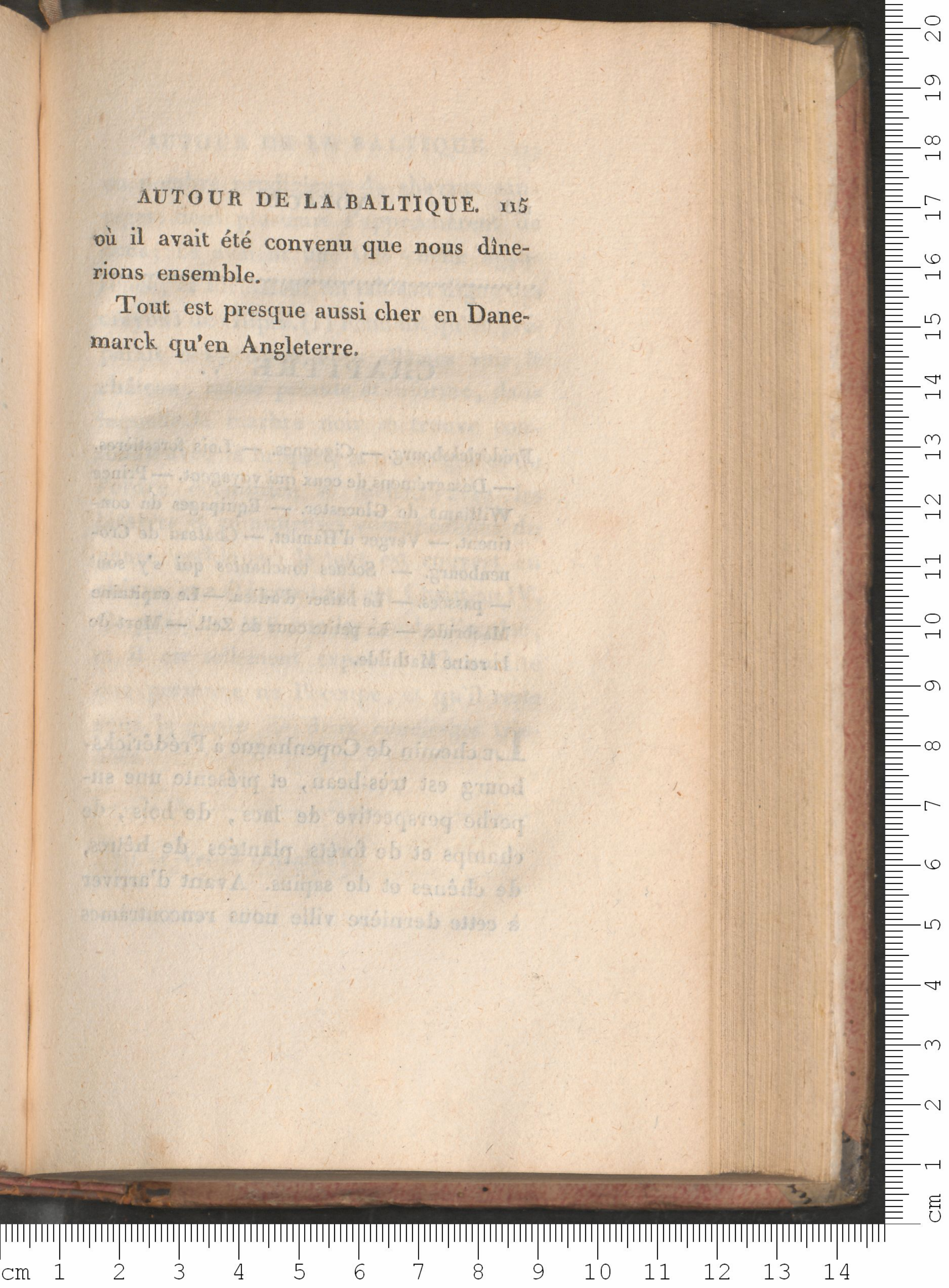
Quoique les fabriques du Nord soient très-inférieures à celles du Midi, je ne passerai point ici sous silence la satisfaction que j'ai éprouvée à la manufacture de porcelaine de Copenhague : cet établissement, qui est encore dans son enfance, passe pour rivaliser les fabriques de Saxe, de Berlin et de Vienne ; il a fourni

le beau service que nous vîmes au palais de Rosemberg; les directeurs de cette manufacture nous firent voir de la manière la plus polie et la plus obligeante les objets curieux confiés à leur surveillance.

Je ne voulus pas quitter le Danemarck sans aller faire un tour à la petite ville hollandaise située dans l'île d'Amack, à environ deux milles anglais de la capitale: elle contient à peu près quatre mille habitans, qui descendent tous d'une colonie de l'*Ost-Frise*. Ils furent invités à venir s'y établir par un des anciens rois de Danemarck, sous la condition qu'ils fourniraient, moyennant certains privilèges, Copenhague de lait, de fromage, de beurre et de légumes. Rien ne surpasse l'abondance et la propreté de leurs petits jardins. Les habitans d'Amack s'ha-

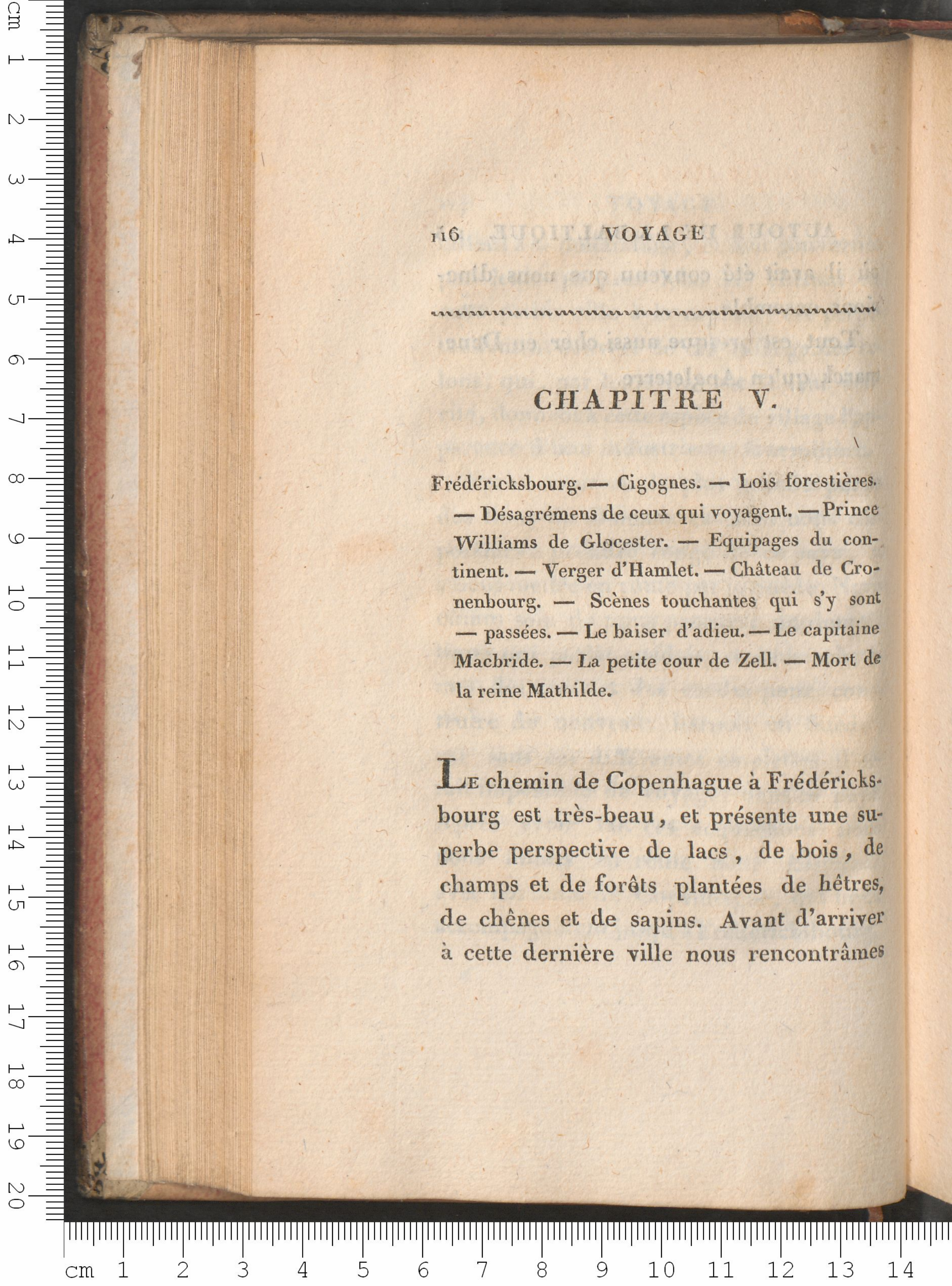
billent à la hollandaise, et sont gouvernés par leurs propres lois. Le chemin de cette petite ville à la capitale est perpétuellement couvert de ces infatigables colons, qui, par leurs travaux et leur activité, donnent à cette espèce de village l'apparence d'une industrieuse fourmilière.

Après avoir vu la plus grande partie des lions du Danemarck nous nous disposâmes à prendre congé de ce pays, et à nous mettre en route par la Suède. Nous eûmes soin de nous procurer un domestique qui parlât suédois, et nous achetâmes des traits et des cordes pour construire de nouveaux harnois en Suède; car sans ces différentes emplettes il serait impossible de voyager dans ce pays. Après avoir fait ces acquisitions nous nous mîmes en route pour *Elseneur* avec nos amis de Copenhague, qui nous accompagnèrent jusqu'à Frédéricksbourg,



où il avait été convenu que nous dînerions ensemble.

Tout est presque aussi cher en Danemarck qu'en Angleterre.



CHAPITRE V.

Frédéricksbourg. — Cigognes. — Lois forestières. — Désagrémens de ceux qui voyagent. — Prince Williams de Glocester. — Equipages du continent. — Verger d'Hamlet. — Château de Cronenbourg. — Scènes touchantes qui s'y sont — passées. — Le baiser d'adieu. — Le capitaine Macbride. — La petite cour de Zell. — Mort de la reine Mathilde.

Le chemin de Copenhague à Frédéricksbourg est très-beau, et présente une superbe perspective de lacs, de bois, de champs et de forêts plantées de hêtres, de chênes et de sapins. Avant d'arriver à cette dernière ville nous rencontrâmes

un nombre prodigieux de chevaux sauvages, dont plusieurs s'approchèrent de nous; ils avaient une très-belle apparence, et formaient un tableau digne des crayons de Gilpin. (1) Pendant qu'on préparait notre dîner nous allâmes voir le château, *masse pesante et informe*, dans laquelle le marbre noir se trouve confondu avec la brique, et où les grâces de l'ordre corinthien se mêlent avec les bizarres et minutieuses complications du genre gothique : le tout est couvert en cuivre, et a été construit par Christian IV. Ce palais est bâti sur les bords d'un lac, et il est tellement exposé à l'humidité que personne ne l'occupe, et qu'il reste sous la garde de deux concierges très-âgés.

---

(1) Le Vernet d'Angleterre.

La salle des chevaliers est une pièce très-longue, encombrée de tableaux rangés sans goût, et dégradés par la moisissure. Les colonnes qui soutiennent la corniche de la cheminée de cette salle étaient jadis surmontées de chapiteaux d'argent, que les Suédois ont emportés dans l'une de leurs irruptions. Nous avons vu dans la chapelle le trône sur lequel les rois de Danemarck étaient couronnés : la voûte de cette chapelle est chargée de dorures et d'ornemens de toute espèce; les murs sont tapissés des armes qui ont appartenu aux chevaliers dont les noms se sont le plus illustrés. Comme nous traversions une des anciennes galeries, une bouffée de vent en agita les fenêtres, et l'horloge antique se mit à sonner. Ce lieu et cette circonstance étaient vraiment propres à inspirer un romancier anglais.

Nous aperçûmes encore dans les tours

de ce château notre vieille amie la cigogne. Ce sujet de sa majesté danoise quitte ordinairement ses domaines en octobre, et revient au printems; mais ce qu'il y a de plus singulier dans cet oiseau, c'est qu'il revient toujours à son nid.

De cet endroit nous nous rendîmes au haras du roi, éloigné d'un quart de lieue du palais, et où sa majesté entretient deux mille chevaux, tous distingués par une lettre initiale marquée sur une cuisse, et par la date de leur âge sur l'autre. Il y a dans ce haras une race fort belle et fort rare de chevaux du Danemarck, (1)

---

(1) Ces chevaux, couleur de blanc de lait, s'attroupent toujours ensemble, et les jumens ne permettent à aucun étalon d'une autre race de les approcher. J'ai appris qu'une pareille race existait dans l'île de Ceylan. Il y a autant de bienveillance que de

dont l'entretien, fort heureusement pour ce noble animal, est la seule chose qui soit à bon marché dans ce royaume.

Cette partie du pays passe pour abonder plus que toute autre terre en gibier; cependant, quoique les lois forestières conservent encore toute leur rigueur en Danemarck, si ce n'est que la peine de mort est commuée en une prison perpétuelle, la chasse y est très-ingrate, et le nombre des cerfs n'a pas sensiblement augmenté. Après avoir pris un verre de Bourgogne de la première qualité, mais qui, comme il était le signal du départ, semblait perdre la moitié de son parfum, nous serrâmes

---

politique dans la permission que S. M. accorde à tous les fermiers de faire saillir leurs cavales par les plus beaux étalons sans payer aucune rétribution; de là sans doute ces superbes chevaux du pays.

la main à nos amis, et prîmes la route d'Elseneur.

C'est une tribulation, et une tribulation même assez poignante, quand on voyage de rencontrer de tems à autre sur la route un être dans lequel on se complaît, qui vous attache, et qui ensuite disparaît pour toujours. Je l'ai éprouvée dans cette ville même avec une personne que, suivant toutes les probabilités, je ne reverrai jamais : c'était un jeune homme plein d'esprit, réservé, brave, généreux, accompli enfin; il venait de la région des montagnes et des cataractes de la Suisse septentrionale, où l'on voit pendant l'hiver la neige siéger paisiblement sur la poitrine du robuste et courageux villageois. Ma mémoire s'arrêtera long-tems avec plaisir sur le nom de Knutdzon.

Le tems ne nous permit pas de nous

arrêter à Frédéricsaark, qui est très-près des lieux que nous venions de quitter. La fonderie de canons et les manufactures de cette ville ont été établies par le général Chaussen, dont le talent et la persévérance ont triomphé des plus grandes difficultés. Le tout est maintenant sous la direction d'un de mes compatriotes, l'ingénieux M. English. On dit que cet établissement peut équiper en deux mois au complet un vaisseau de cinquante canons avec toute son artillerie et ses munitions.

Les maisons de campagne devant lesquelles nous avons passé sont bâties en bois et peintes en rouge ou en un jaune tendre; elles ont rarement plus de deux étages, et ne contiennent souvent qu'une longue suite d'appartemens au rez-de-chaussée; elles sont beaucoup plus commodes en-dedans qu'agréables au-dehors.

Nous gagnâmes le château de Frédensberg, ou *séjour de la paix*, à travers une forêt de hêtres et une foule de chaumières qui présentaient un coup d'œil très-pittoresque. Ce château, situé dans une vallée, devint la retraite de l'*impitoyable Julie-Marie*, aussitôt que le jeune prince royal se fut emparé des rênes du gouvernement qu'elle avait ensanglantées, et qu'elle s'efforça en vain de reprendre. C'est dans cette solitude qu'elle termina ses jours. Sans doute qu'à ses derniers momens sa conscience fut bourrelée de remords, et que le souvenir des maux qu'elle avait accumulés sur l'infortunée Mathilde, et de la barbarie avec laquelle *elle avait sacrifié Struenzée*, fut pour elle le plus affreux tourment. L'herbe croissait dans la cour et sur les marches du péristile de ce château, qui se compose d'un grand bâtiment carré,

surmonté d'un dôme, et flanqué de deux ailes en forme de croissant; le tout est de brique, recouvert en plâtre. Les volets étaient fermés et les vîtres cassées en beaucoup d'endroits; tout présentait l'aspect d'un désert. Après avoir frappé à la porte à coups redoublés, nous parvînmes à nous faire ouvrir. Le concierge paraissait tout glorieux en nous montrant la salle dans laquelle le prince royal avait donné un très-grand repas au comte de Glocester deux ans auparavant. Tous les Danois parlaient de ce prince en des termes qui peignaient les favorables impressions que sa conduite avait laissées pendant son séjour à Copenhague.

Les jardins et les bois, qui sont très-beaux, mais fort négligés, descendent en pente douce jusqu'au lac d'Esserom : nous y vîmes avec beaucoup de satisfaction un très-grand nombre de statues circulaire-

ment rangées autour d'une pièce de gazon, et représentant les costumes de différens villageois de la Norwège. Ces statues paraissaient admirablement sculptées.

Comme nous approchions d'Elseneur la ville et le Sund, dont l'aspect était animé par un grand nombre de vaisseaux à l'ancre ou prêts à faire voile pour les côtes de la Suède, nous offrirent une perspective enchanteresse, que la beauté du ciel, à cette époque de l'année dans les climats septentrionaux, me mit à même de contempler jusqu'à minuit. Le lendemain matin, à l'instant où je quittais mon hôtel pour faire un tour de promenade, le gouverneur de Copenhague, le prince Guillaume, la princesse et sa suite, qui avaient passé la journée de la veille à Elseneur, partaient pour la capitale : ils étaient tous dans une assez mauvaise voiture tirée par six che-

vaux avec des traits de cordes. La ville, qui est presque entièrement construite en briques, est grande et a une très-belle apparence.

Les jardins de *Marie Lyst*, ou *les délices de Marie*, qui sont situés à un demi-mille d'Elseneur, ne peuvent manquer d'inspirer le plus vif intérêt à tout admirateur de notre immortel Shakespear. J'ai foulé l'herbe du verger où la tradition nous apprend que le père de *Hamlet* fut assassiné. Les promenades de cet endroit charmant sont délicieuses, jusqu'à la tour d'où l'on aperçoit le château de Cronenbourg. Il y a près du verger de Hamlet un petit palais qui appartient au prince royal, et qui est habité par un de ses chambellans.

Les tours de la forteresse de Cronenbourg, qui paraissaient au-dessous de moi, et la terrasse sur laquelle l'infortunée

Mathilde avait eu la permission de se promener pendant sa détention, me rappellent des circonstances que je ne puis m'empêcher de mettre sous les yeux de mes lecteurs.

Personne n'ignore les dédains et les souffrances que la reine, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, eut à supporter de la faiblesse d'esprit du roi, ainsi que de la jalousie de Sophie-Madelaine, aïeule de sa majesté, et de Julie-Marie, belle-mère de ce monarque : on sait encore que la haine de cette dernière princesse fut envenimée par la naissance d'un prince que Mathilde mit au jour. En effet, cet événement détruisait les espérances que Julie-Marie avait conçues de faire élever au trône son fils favori, le prince Frédéric.

La reine à cette époque, c'est à dire en 1769, dut son salut au parti qu'elle

prit de donner sa confiance au comte de Struenzée, homme rempli de sagacité, de pénétration et de courage, et doué de tous les avantages de la figure. Après s'être acquis une influence illimitée sur les volontés de son souverain, et avoir obtenu de lui les rênes du gouvernement, le comte était parvenu, avec une célérité dont il n'est pas d'exemple, et une fermeté inébranlable, à réformer les énormes abus qui encombraient les finances, contrariaient l'exécution des lois, l'administration de la justice, la direction des armées, et entravaient tous les rouages du gouvernement. Struenzée rendit la reine à la tendresse de son époux, et avec le secours de Brandt, son ami, il circonvint le roi, et ferma tout accès auprès de ce souverain, dont les délices consistaient alors dans la société d'un jeune nègre et d'une petite fille de dix ans,

qui avaient coutume de l'amuser en cassant les vitres du palais, en brisant ou salissant les meubles, et en couvrant de boue les statues du jardin.

Struenzée éprouva le sort destiné aux réformateurs; la haine de ceux dont il blessait les intérêts, et l'indifférence ou le soupçon du peuple auquel il rendait service.

Julie du fond de son palais de Fredensbourg épiait sa victime avec une vigilance infatigable. Le 17 janvier 1772 fut le jour qu'elle fixa, avec les comtes de Rantzau, Echsteidt, Keller et autres du même parti, pour se défaire de ce dangereux personnage. L'exécution de son plan se trouva secondée par les mesures imprudentes de Struenzée, qui aperçut trop tard la folie des systêmes d'innovation trop précipités. Il avait déterminé le roi à rendre un édit qui for-

çait les créanciers à arrêter leurs débiteurs, sans avoir aucun égard pour leur naissance ou leur rang; décret dont la rigueur détermina la noblesse à se retirer de toutes parts dans ses terres, la vengeance dans le cœur; il avait licencié la garde à pied du roi, composée de Norwégiens, pour l'incorporer dans d'autres régimens : dès ce moment ses jours, ses heures furent comptés.

La nuit du 16 janvier un bal paré magnifique fut donné au grand palais, qui, comme je l'ai raconté plus haut, a été depuis incendié. La jeune reine était charmante; elle seule animait toute cette scène de grandeur; jamais elle n'avait brillé avec autant d'éclat; mais c'était l'éclat d'une flamme expirante. A trois heures du matin, au moment où le plus parfait silence régnait dans le palais, les conjurés, accompagnés de quelques soldats, en gardèrent les avenues. Julie, le prince Fré-

déric et Rantzau se rendirent à la porte de l'appartement du roi, que la fidélité d'un page refusa de leur ouvrir. Parvenus cependant à s'en procurer l'entrée, ils effrayèrent le *monarque par la révélation* d'un *complot* supposé, et lui remirent entre les mains des ordres pour arrêter la reine, Struenzée et Brandt.

L'amour et la raison reprirent un instant leur empire sur l'esprit du roi, quand il vit que l'un de ces ordres portait le nom de Mathilde, et il le jeta loin de lui; mais, cédant un instant après à leurs pressantes sollicitations, il se détermina à le signer. Keller se rendit aussitôt à la chambre de Struenzée; comme il était très-robuste, il le saisit à la gorge, et avec l'aide des gens dont il était accompagné il le jeta lui et son ami dans une voiture fermée, qui le conduisit sous bonne et sûre garde à la citadelle. Rantzau et le colonel Echs-

teidt ouvrirent la porte de la chambre de la reine, et la tirèrent d'un profond sommeil pour lui faire connaître toute l'horreur de sa situation. On dit que cette princesse ayant *voulu leur résister*, ils portèrent la barbarie jusqu'à la frapper. L'indignité de cette scène révoltante peut à peine se concevoir.

A peine Mathilde eut-elle passé à la hâte ses vêtemens, qu'on la força de monter dans une voiture, et qu'on la conduisit à la forteresse de Cronenbourg, escortée d'un régiment de dragons. A son arrivée on fut obligé de la supporter pour la conduire dans une salle bâtie en pierres de taille, très-froide et très-humide. Mathilde en apercevant un lit s'écria : « Otez-moi « d'ici ; le repos n'est pas fait pour une « malheureuse ; le repos n'est pas fait « pour moi. » Après quelques violentes convulsions de la nature les larmes vin-

rent à son secours : « Je te remercie, « grand Dieu ! s'écria-t-elle ; mes enne- « mis ne peuvent me ravir ce bienfait. » Ayant entendu un instant après la voix de son enfant, la princesse Louise, qu'on avait mise dans une autre voiture, elle s'élança vers elle, la pressa contre son sein, en la couvrant de baisers, et en la baignant de ses pleurs : « Est-ce toi que je vois ici, « lui dit-elle, pauvre enfant dont l'inno- « cence égale l'infortune? Ta présence ver- « sera un baume salutaire sur mes plaies. »

Dans la capitale une scène continue de terreur, de tumulte et de gaîté forcée suivit cette catastrophe. (1) Le lendemain à

(1) Les écrivains qui en ont parlé avec plus ou moins de détails avant l'impression de cet ouvrage sont Gutherie. *V.* la *Géographie universelle*, Paris, 1802, ainsi que la *Géog. math., phys. et polit.*, tom. 2, *post-script.*, page 361.

Et Saint-Roman. *V.* les *Mém. hist. et inédits*, sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède.

midi Julie et son fils promenèrent le roi vêtu de ses habits royaux dans les principales rues ; mais quelques cris de joie seulement se firent entendre par intervalles. La reine refusa de prendre de la nourriture pendant trois jours, et fut trois jours aussi sans fermer l'œil. On assure que Julie-Marie s'étant exclusivement emparée du roi, elle le surveilla nuit et jour sans le perdre de vue. La cour de la Grande-Bretagne fit, avec beaucoup de ménagement, et de fermeté en même tems des représentations sur la sûreté personnelle de la reine.

Neuf commissaires furent nommés pour l'examen des prisonniers. Les charges principales dressées contre Struenzée sont les suivantes :

1°. Un horrible attentat projeté par lui contre les jours de sa majesté ;

2°. Le dessein de forcer le roi à abdiquer la couronne ;

3°. Des liaisons criminelles avec la reine;

4°. L'éducation peu convenable qu'il donnait au prince royal;

5°. Son pouvoir sans bornes, et l'influence décisive qu'il s'était arrogée dans le gouvernement;

6°. La manière dont il avait employé ce pouvoir et cette influence dans l'administration des affaires.

Parmi les charges portées contre le comte Brandt était celle-ci : « Le comte « a mordu le doigt de sa majesté en « jouant avec elle. »

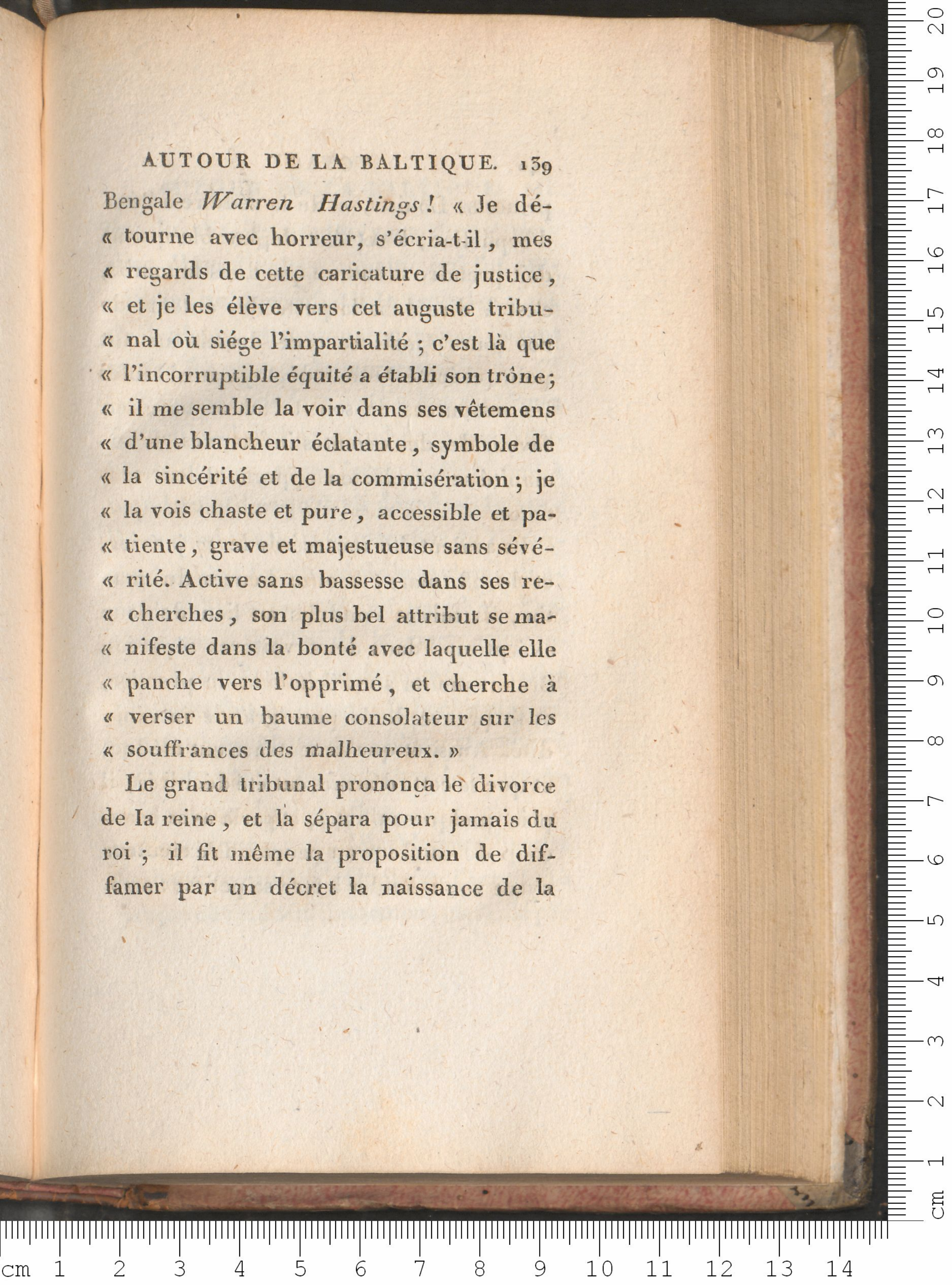
On s'occupa ensuite de l'interrogatoire de la reine. Quatre commissaires en furent chargés. Rien n'égala la fermeté de ses réponses, qui furent aussi expressives que judicieuses. Un conseiller déclara brusquement à la reine que Struenzée avait déjà signé un aveu qui portait la plus

grande atteinte à l'honneur et à la dignité de sa majesté : « Cela est impossible, s'écria « la reine; jamais pareille déclaration n'a pu « sortir de la bouche de Struenzée, et s'il « en a été capable je prends le ciel à té- « moin de la fausseté de ce qu'il a pu « dire. » L'astucieux conseiller s'avisa alors d'un trait de subtilité qui ferait honneur aux démons infernaux : « Hé « bien, dit-il, si votre majesté proteste « contre la vérité de la révélation de « Struenzée, il expiera par la mort la « perfidie avec laquelle il a si lâche- « ment avili le caractère sacré de la « reine de Danemarck. » Cette observation fut un tel coup de foudre pour la princesse, qu'elle tomba évanouie dans son fauteuil. Après un terrible combat entre l'honneur et l'humanité : « Si je « confesse la vérité de ce qui a été déclaré « par Struenzée, dit-elle en tremblant et

« la pâleur peinte sur le visage, pourra-« t-il espérer sa grâce ? » Paroles qu'elle prononça du ton le plus touchant et avec tous les charmes de la jeunesse, de la beauté et de la majesté dans le malheur. Le magistrat fit un *signe* de tête comme pour l'assurer du salut de Struenzée à ces conditions, et rédigea aussitôt l'acte de cet aveu, qu'il lui présenta. La reine, à qui cette proposition fit éprouver les plus vives angoisses, prit la plume et commença à signer. Elle avait déjà écrit *Carol.....* lorsqu'ayant remarqué la joie malicieuse qui pétillait dans les yeux du conseiller, elle ne douta plus que le tout ne fût un piége qu'on lui tendait : « Je « suis trompée, s'écria-t-elle en je-« tant la plume ; jamais Struenzée n'a « pu m'accuser ; je le connais trop pour « cela ; il ne se serait pas avili par un « aussi grand crime. » Elle voulut ensuite

se lever ; mais les forces l'abandonnèren , elle s'évanouit, et tomba à la renverse sur sa chaise. Pendant qu'elle était dans cette situation le barbare et audacieux conseiller plaça la plume entre les doigts de cette infortunée princesse, lui dirigea la main , et les lettres *ine Mathilde* furent ajoutées avant qu'elle eût repris ses sens. Les commissaires alors se retirèrent de son appartement et la laissèrent seule. Revenue à elle-même , la princesse , en les voyant partis , soupçonna tous les maux auxquels elle devait s'attendre.

Pour donner quelque apparence légale à la procédure qui s'ensuivit , l'avocat *Udhal* fut nommé son défenseur ; mais il avait à parler devant des juges prévenus , et son éloquence devint inutile. Quelle différence de ce tribunal à celui auquel *Shéridan* adressa une invocation dans son plaidoyer pour le gouverneur du



Bengale *Warren Hastings!* « Je dé-
« tourne avec horreur, s'écria-t-il, mes
« regards de cette caricature de justice,
« et je les élève vers cet auguste tribu-
« nal où siége l'impartialité ; c'est là que
« l'incorruptible équité a établi son trône;
« il me semble la voir dans ses vêtemens
« d'une blancheur éclatante, symbole de
« la sincérité et de la commisération ; je
« la vois chaste et pure, accessible et pa-
« tiente, grave et majestueuse sans sévé-
« rité. Active sans bassesse dans ses re-
« cherches, son plus bel attribut se ma-
« nifeste dans la bonté avec laquelle elle
« panche vers l'opprimé, et cherche à
« verser un baume consolateur sur les
« souffrances des malheureux. »

Le grand tribunal prononça le divorce de la reine, et la sépara pour jamais du roi ; il fit même la proposition de diffamer par un décret la naissance de la

princesse Louise, et de la réduire à l'état d'orpheline, à cet état déplorable qui ne doit prendre sa source que dans la tombe, c'est à dire dans la perte des auteurs de nos jours; mais ce cruel dessein ne fut point exécuté. Udhal déploya aussi toutes les ressources de son talent oratoire en faveur des deux comtes infortunés. L'humanité se révolte en apprenant leur sentence.

Ils avaient été incarcérés le 17 janvier, et le 28 mars, à onze heures du matin, ils furent conduits au lieu de leur exécution, dans deux voitures séparées. Brandt monta sur l'échafaud le premier, et fit preuve de la plus grande intrépidité. Aussitôt que sa sentence eut été lue, et que sa cotte d'armes eut été déchirée, il pria quelques minutes, et parla avec beaucoup de candeur au peuple. L'exécuteur ayant voulu l'aider à ôter sa pelisse : arrê-

tez, lui dit-il; gardez-vous de me toucher. Il tendit alors sa main, qui fut coupée sans qu'il manifestât le moindre signe de douleur, et presque au même instant sa tête fut séparée de son corps.

Struenzée pendant cette scène sanglante était au pied de l'échafaud dans une tremblante agonie, et ses forces s'affaiblirent à un tel point lorsqu'il vit dégoûter le sang de son ami à travers le plancher de l'échafaud, qu'on fut obligé de le soutenir pendant qu'il en montait les marches. Parvenu sur ce théâtre de la mort, son courage l'abandonna entièrement; il retira plusieurs fois de dessous la hache sa main, qui fut horriblement mutilée, et enfin on fut obligé de le tenir pour que le bourreau achevât son dernier office.

Copenhague resta désert le jour de cette barbare exécution. Quoique l'esprit du peuple eût été astucieusement travaillé par

Julie et ses partisans, le public, témoin de cette affreuse boucherie, la vit avec horreur, et quitta l'échafaud dans le plus grand silence. La conduite vigoureuse du lord *Keith*, ambassadeur d'Angleterre à Copenhague, empêcha la reine d'être sacrifiée avec ces deux infortunés.

Le 27 mai une escadre, composée de deux frégates anglaises et un cutter, sous le commandement du capitaine Macbride, jeta l'ancre à Elfinghor, et le 30 tout fut disposé pour le départ de cette princesse. Lorsqu'on lui eut annoncé l'arrivée du canot destiné à la conduire vers l'escadre, elle serra sa fille contre son sein, et l'inonda de ses larmes; un instant après elle éprouva une faiblesse, dont elle ne revint que pour chercher par un dernier effort à se séparer de Louise; mais le langage naïf, le sourire et les caresses de cet enfant la tenaient enchaînée aux

lieux même qu'elle voulait abandonner: s'armant à la fin de tout son courage, elle la prit encore une fois dans ses bras, puis imprima sur ses lèvres le baiser d'un éternel adieu, avec l'ardeur et le transport de l'amour maternel éperdu; elle la remit à la personne qui l'accompagnait, et s'écria : Partons, partons; je ne possède plus rien ici; on ne me laisse que mon désespoir et mes larmes. La peine qu'elle éprouva pour gagner le canot, tant elle était abattue, passe toute expression.

Aussitôt que Mathilde approcha de la frégate qui devait l'emmener, l'escadre la salua comme la sœur de sa majesté britannique, et lorsqu'elle fut à bord, le capitaine Macbride hissa le pavillon danois, exigea que la forteresse de Cronenbourg la saluât comme reine de Danemarck, et répondit à cette salve avec deux coups de canon de moins que la citadelle. L'es-

cadre fit voile pour Stade en Hanovre; mais les vents contraires la retinrent toute la journée en vue de la forteresse; et la reine, qui resta sur le tillac les mains jointes et dans la situation d'une femme au désespoir, ne cessa d'avoir les yeux fixés sur ses tourelles que lorsqu'elles disparurent entièrement à sa vue. Suivrons-nous encore l'infortunée Mathilde? Hélas! le trajet à parcourir avec elle n'est pas long, mais il est pénible; les chemins en sont isolés et conduisent à sa tombe.

La reine, après avoir débarqué à *Stades*, se rendit à une petite maison de chasse, située sur les bords de l'Elbe, où elle resta quelques mois en attendant que le château de *Zell*, où elle devait fixer son séjour, fût préparé pour la recevoir: là sa petite cour se fit remarquer par son élégance, son amabilité, sa munificence envers les paysans, et la joyeuse sérénité qu'elle répandait autour d'elle.

La princesse passait une grande partie de son tems seule, et les portraits de ses enfans lui ayant été envoyés du Danemarck sur la demande qu'elle en fit, elle les plaça dans un appartement retiré, et il lui arrivait souvent de leur adresser les paroles les plus touchantes comme si les objets de sa tendresse, dont ils n'étaient que la ressemblance, eussent été présens. Ainsi s'écoula le tems de ce célèbre exil, jusqu'au 11 de mai 1775, époque où une fièvre inflammatoire mit un terme à ses afflictions dans la vingt-quatrième année de son âge. Sa tombe est placée à côté de celles des ducs de Zell. Tel fut le sort de cette princesse, qui n'a pas souffert une seule angoisse que ce récit ne doive faire éprouver à nos lecteurs.

CHAPITRE VI.

Traversée du Sund. — Suède. — Manière de voyager rapide. — Etrange question. — Pâturage des toits. — Lueur mensongère. — Découverte. — Précaution à prendre. — Hôtel français.

Revenus des jardins de Marie-List à Elseneur, nous nous procurâmes un canot, dans lequel nous nous embarquâmes avec notre équipage, et, à la faveur d'une brise qui commençait à soulever la vague, nous traversâmes le Sund, dont la largeur est d'environ quatre milles anglais, et en trois quarts-d'heure nous abordâmes en Suède. Nous passâmes à côté de la forteresse de

Cronenbourg, située dans une péninsule, à l'endroit le moins éloigné de ce royaume. Je fus de nouveau frappé de la structure de cet édifice, qui me parut conserver l'apparence d'une abbaye, et qui forme la résidence du commandant d'Elseneur. Le fort est armé de trois cent soixante-cinq pièces de canon, et ses casemates peuvent contenir un régiment, et même plus. Il fut un tems où l'on croyait généralement qu'il était impossible de passer sous les batteries de ce fort; mais le 2 avril *Parker* et *Nelson* ont prouvé le contraire.

Nous débarquâmes sur les côtes escarpées de Helsinbourg, petite ville bâtie sur pilotis, et où l'on ne parvint à mettre notre voiture à terre qu'avec beaucoup de risques et de difficultés. Les personnes qui voyagent dans le Nord doivent ne traverser le Sund que par un grand calme, puisque par le gros tems on est obligé d'enle-

ver du canot sa chaise ou sa berline à force de bras.

Au moment de notre débarquement un houzard suédois de très-bonne mine, en doliman et pantalon bleus, les faces de ses cheveux poudrées et relevées avec des plombs, nous demanda très-civilement nos passeports. Pendant qu'il alla les faire viser par le commandant, nous payâmes le batelier en monnaie de Danemarck. Après avoir ainsi réglé nos derniers comptes avec ce pays nous nous rendîmes à une très-petite auberge, où nous fûmes fort bien servis, ce que nous attribuâmes à la proximité où nous nous trouvions de Ramlow, endroit très-fréquenté par la noblesse de cette province, qui va tous les étés y prendre les eaux.

Après nous être régalés d'une tasse d'excellent café nous nous occupâmes des soins de la soirée, qui n'étaient pas peu em-

barrassans, puisque nous avions pris la résolution bien déterminée de partir le lendemain matin à cinq heures pour *Stockholm*. Cette ridicule impatience n'aboutit qu'à nous faire figurer quelques jours après dans la *gazette* de cette ville comme deux courriers qui venaient d'arriver.

Au moment où nous payions les frais de poste un jeune homme, dont l'honnêteté paraissait peinte sur la figure, et qui portait un chapeau à la militaire, une cocarde et un panache, nous fit un salut très-respectueux, et une proposition qu'il sera facile d'expliquer lorsqu'on saura que le voyageur qui n'est pas curieux d'attendre une heure et demie à chaque poste pour avoir des chevaux, doit avoir la plus grande attention d'envoyer devant lui un courrier, nommé dans ce pays *vorborde*, à l'effet de lui faire préparer des relais.

Ce vorborde pour une très-modique somme par chaque lieue suédoise, dont la longueur équivaut à sept quarts de mille anglais, vous précédera dans tout le cours de votre voyage, et commandera des chevaux à chaque poste aux heures indiquées sur ses instructions.

Les paysans suédois sont contraints par la loi de fournir les postes contiguës aux terres qu'ils exploitent d'un certain nombre de chevaux proportionné à la valeur de leurs fermes. Ces chevaux sont obligés de rester vingt-quatre heures à la poste. Le fermier auquel ils appartiennent est payé de son tems et de ses soins s'il arrive quelque voyageur; dans le cas contraire il ne reçoit aucune rétribution. Cet ordre de choses est très-oppressif pour le villageois, et très-nuisible à l'agriculture. Le prix de chaque poste s'élève à douze *escalins* ou huit pences anglais, (16 sous de France)

prix qui se paie double lorsque la poste se trouve dans une ville.

Le dessein de notre jeune homme était de nous prévenir qu'il allait à Feltza, c'est à dire à une faible distance de Stockholm, et que si nous voulions payer le louage d'une petite charrette et d'un cheval il nous servirait de vorborde, et se chargerait d'une partie de notre bagage. Nous accédâmes à sa proposition, et il nous quitta pour aller se reposer, attendu qu'il lui fallait partir à deux heures du matin, ce qu'il fit dans une petite voiture à peu près semblable, pour la forme et la grandeur, à ces carrioles que j'ai souvent vues à Londres traînées par un gros dogue.

Notre domestique, qui avait déjà voyagé en Suède, et qui connaissait, disait-il, l'honnêteté de ce jeune homme, lui confia sa malle, à laquelle nous en ajoutâmes une autre.

Notre premier soin fut ensuite de préparer nos harnois de corde qui devaient être d'une construction tout à fait nouvelle, et de serrer nos provisions.

Le voyageur qui n'a pas soin de se pourvoir de quelque nourriture espère vainement s'en procurer sur la route; les œufs même sont dans ce pays une chose extrêmement rare. Comme j'avais formé le dessein de passer l'hiver à *Venise* ou à Rome, je me vis obligé d'aller directement à Stcokholm au lieu de me rendre à *Carlscrone*, célèbre arsenal de Suède.

Cette dernière ville a reçu beaucoup d'embellissemens depuis sa reconstruction après le terrible incendie arrivé en 1790; ses nouveaux ports, creusés dans des rochers de granit, quoique non terminés, sont un monument de travail et de hardiesse qui surpasse l'imagination. Je fus obligé par la même raison de renoncer au plai-

sir de voir Gothembourg, la seconde ville de Suède, ainsi que les cascades et les machines hydrauliques admirables de Trolhette. On prétend que sur ces chemins on a moins de peine à se procurer des provisions, et *qu'elles y sont meilleures.*

Nous nous mîmes en route avec notre domestique et deux paysans, dont l'un était assis sur le siége de la voiture, et l'autre se tenait sur le derrière; cependant malgré ce fardeau, assez pesant comme on voit, nos quatre petits chevaux nous menèrent d'une vitesse incroyable; il semblait qu'une fée protectrice les animait de sa baguette magique : ils prirent à leur départ le galop, et ne le quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés à leur destination. Ces villageois sont de très-bons cochers, et il n'est même pas rare de voir une jeune fille au teint merveil prendre les rênes de la voiture. Les chemins,

qui sont taillés dans le roc, et légèrement recouverts de terre et de gravier, passent pour être les plus beaux qui existent dans l'univers. Nous parcourûmes à différentes reprises treize et quatorze milles par heure.

A chaque course ou poste on présente au voyageur un livre appelé *dagbok*, sur lequel il est obligé d'inscrire son nom, son âge, le lieu d'où il vient, celui où il va, le nombre de chevaux qu'il a employés, et d'indiquer s'il est content ou non de son postillon.

A peine dans ce pays peut-on s'apercevoir du printems, et quoique nous fussions au 17 de juin l'air du matin était très-froid et très-piquant. La première poste fut de seize milles anglais, pendant lesquels nous ne vîmes d'autres créatures animées qu'un groupe de chèvres et un petit garçon qui avec son flageolet allait

les faire danser à la foire. Nous ne fûmes pas peu surpris à l'endroit où nous nous arrêtâmes d'entendre les paysans du lieu nous prier de leur dire où était leur roi bien-aimé.

Nous dînâmes le premier jour à *Orke-Ginga*, devant la porte d'une petite chaumière. Tout ce qui nous environnait présentait l'aspect de la solitude et de la stérilité. Ce repas pris, comme nous côtoyions quelques lacs dont la Suède abonde, nous vîmes des femmes de villageois, dans l'eau jusqu'aux genoux, occupées à laver leur linge; elles paraissaient robustes et contentes.

Ce pays est un rocher continuel de granit hérissé de forêts de sapins : c'est par cette raison que les chaumières et même la plupart des maisons y sont construites en charpente garnie de mousse, et recouverte de planches peintes en

rouge ; la toiture est formée d'écorce de hêtre chargée de gazon, qui forme ordinairement un lit de gramen propre à être fauché ; le plancher des chambres est jonché de copeaux de jeunes pins, et cette espèce de litière répand une odeur qui n'est rien moins qu'agréable.

On éprouve un sentiment de terreur en parcourant les forêts de la Suède ; elles n'offrent par intervalles que quelques clairières où on a mis le feu aux arbres pour les abattre : les souches de ces arbres sortent de terre à hauteur d'appui, et ressemblent à de grosses bornes de granit. L'abondance inépuisable des bois dans ce pays fait que le paysan regarde comme une peine perdue le soin d'extirper ces tronçons, et les laisse ainsi augmenter l'horreur de ces lieux solitaires.

La population est très-faible dans les provinces de *Scanie* et de *Smaland*, et

la demeure de l'homme y récrée rarement l'œil du voyageur; il existe cependant quelques villes situées entre Flensborg et Stockholm; mais on est obligé de parcourir des forêts depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, *et souvent même d'y passer la nuit*. Le seul oiseau que nous y rencontrâmes fut le pivert. Le villageois est mal vêtu et misérablement logé; cependant la joie, le contentement et la santé brillent sur son visage : il porte ordinairement un habit et des bas d'un drap léger, un chapeau à haute forme et à grands bords, terminé en pointe; une bande de buffle forme sa ceinture, à laquelle deux couteaux sont suspendus dans un étui de cuir. Le sol paraissait très-stérile dans ces provinces; de très-petites parties de sa surface rocailleuse étaient couvertes d'un terreau végétal.

Un jour que nous étions fatigués de l'éternel aspect des forêts de pins, nous fûmes inopinément récréés par les sons belliqueux d'une musique militaire; et une clairière, sur laquelle nous ne comptions nullement, nous découvrit tout à coup comme par enchantement le camp du superbe régiment de Lindkoping infanterie : son uniforme est bleu, à revers jaunes. Cette transition subite du silence et de la solitude des bois à la gaîté et au tumulte d'un séjour militaire fut très-agréable pour nous.

A la première poste, en sortant de ces lieux, un paysan vint encore aborder notre domestique, pendant que nous changions de chevaux, et le pria d'un air très-sérieux de lui dire, puisqu'il était étranger, dans quelle partie du monde se trouvait son roi bien-aimé. Ciel! me dis-je en moi-même, l'étrange chose que

des gens qui sont aussi attachés à leur souverain ne sachent seulement pas où il est ! et combien doit être heureux le prince sur lequel on prend des informations avec tant d'intérêt et d'empressement !

Nous dînames à *Johnkopping*, ou *John-Chipping* pour prononcer à la suédoise. C'est une ville dont les maisons sont très-bien bâties en bois ; elle est située à l'extrémité du lac Wettern, qui a cent milles anglais de longueur. Nous nous aperçûmes à table que dans cette contrée, ainsi que dans toutes celles de la Suède, le pain et le fromage sont remplis de grains de carvi, ce qui est loin d'en améliorer le goût.

Dans notre chemin à Grenna nous côtoyâmes une chaîne de rochers qui offre une très-belle vue de ce lac, sur lequel nous découvrîmes une île de douze milles de long. Le Weller, autre lac

qui est plus avancé vers le Nord occidental, peut porter à la fois deux cents vaisseaux marchands, dont la plupart d'un tonnage considérable; il est si large dans certains endroits, que de la rive on perd de vue les bâtimens qui naviguent sur ses ondes.

J'ai dit plus haut que quelquefois l'herbe croissait à une hauteur considérable sur les maisons: un exemple bien frappant de cette singularité se présenta à nos regards; nous vîmes un mouton paître sur le toit de la boutique d'un maréchal; un appentis fort bas, adossé au mur de cette boutique, avait procuré à l'animal grimpant un moyen d'escalade, et il paraissait aussi content dans cette position que s'il se fût trouvé au milieu du plus gras pâturage.

Nordkoping est situé dans l'*Ostrogothie*; c'est une grande et belle ville qui

tient le premier rang après la capitale ; mais l'aspect d'un aussi grand nombre de couvertures tapissées de gazon lui donne un air de pauvreté et de misère, qui heureusement disparaît dans l'intérieur des *maisons*.

La beauté de cette ville consiste principalement dans les eaux de la rivière Motola, qui, vers le quartier où sont les manufactures, précipite son cours avec une extrême violence, et tombe sur des rochers en différentes masses brisées, dont l'ensemble forme une superbe cascade. La ville a une grande réputation commerciale, à raison de ses nombreuses fabriques de drap, de papier, de cuivre et de fusils.

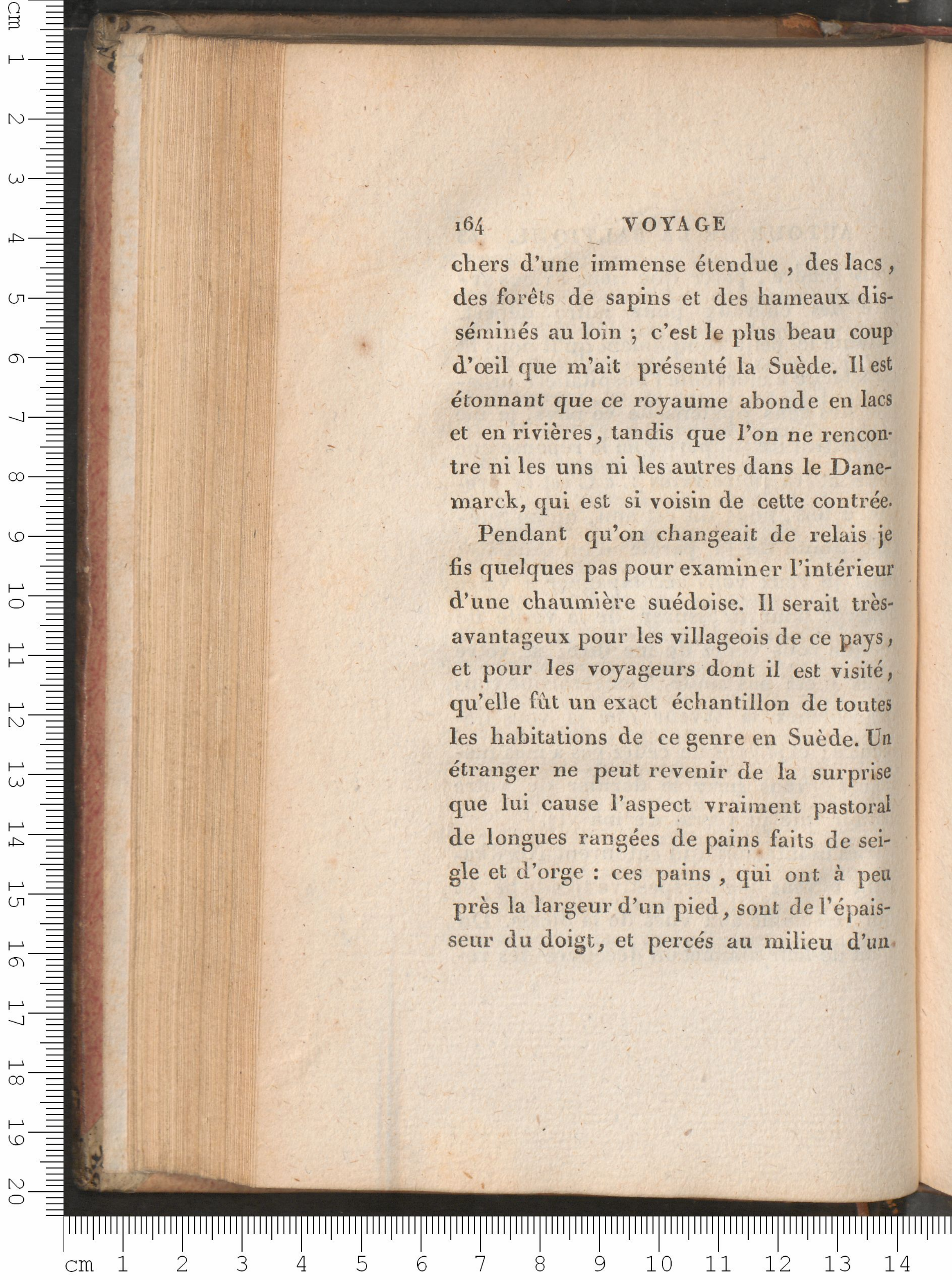
Il nous arriva pendant le séjour que nous y fîmes de commettre une erreur assez extraordinaire : le soir de notre arrivée, comme nous nous promenions dans les rues après le thé, nous fûmes tout

surpris de les trouver désertes ; quelques personnes seulement gagnaient leur domicile en doublant le pas; dans ce moment onze heures, que l'horloge de l'église sonna très-distinctement, nous apprirent de la manière la moins équivoque que le sommeil avait imposé silence à toute la population de la ville. A cet instant de la nuit la clarté était égale à celle d'un beau jour de Londres, quoiqu'il n'y eût pas de lune. Comme nos montres n'étaient pas montées, et que faute de savoir l'heure nous avions reculé de beaucoup le moment du souper, nous eûmes de la peine à expliquer une singularité qui tenait à la situation particulière de ce pays, où pendant plusieurs semaines de l'année il n'y a pas de nuit l'été, ni de jour l'hiver.

Nous fûmes priés de passer la journée du lendemain chez un particulier très-riche, à l'invitation duquel nous ne pûmes

nous rendre, parce que nous avions arrêté des chevaux pour notre départ. Comme le petit compliment qu'il nous fit caractérise à merveille l'hospitalière urbanité des gens *opulens* de ce pays, je me permettrai de rapporter ici la réponse que nous attira notre refus : « C'est la première fois, nous dit cet ami, qu'un Suédois doute de la parole d'un Anglais ; mais je veux vous accompagner à votre auberge pour m'assurer de la vérité de ce que vous venez de me dire ; si votre refus n'est pas fondé, j'exigerai que vous m'accordiez la faveur que je vous demande ; et si vous ne cédez pas à mes instances, vous serez le dernier de votre nation que je verrai de ma vie. »

Les montagnes qui entourent Nordkoping offrent une perspective très-belle, et qui ressemble aux vues de la Suisse. Du haut de leur sommet on découvre des ro-



chers d'une immense étendue, des lacs, des forêts de sapins et des hameaux disséminés au loin ; c'est le plus beau coup d'œil que m'ait présenté la Suède. Il est étonnant que ce royaume abonde en lacs et en rivières, tandis que l'on ne rencontre ni les uns ni les autres dans le Danemarck, qui est si voisin de cette contrée.

Pendant qu'on changeait de relais je fis quelques pas pour examiner l'intérieur d'une chaumière suédoise. Il serait très-avantageux pour les villageois de ce pays, et pour les voyageurs dont il est visité, qu'elle fût un exact échantillon de toutes les habitations de ce genre en Suède. Un étranger ne peut revenir de la surprise que lui cause l'aspect vraiment pastoral de longues rangées de pains faits de seigle et d'orge : ces pains, qui ont à peu près la largeur d'un pied, sont de l'épaisseur du doigt, et percés au milieu d'un

trou, à travers lequel on passe une ficelle pour les suspendre au plancher. Les paysans ne cuisent qu'une ou deux fois par an. Dans les tems de stérilité ils ajoutent à la farine un peu d'écorce de hêtre pulvérisée, ce qui donne au pain une telle consistance, qu'il faut des dents d'acier pour y mordre.

L'industrie de ces paysans est très-active; ils s'occupent perpétuellement à tisser de la toile grossière, à filer ou à carder du chanvre. La bière, qui leur sert de boisson, est d'une très-faible qualité; mais le voyageur est sûr de trouver dans ces chaumières du café et du sucre. Nous aperçûmes au milieu de ces villageois des femmes avec des voiles de crêpe noir; leurs voiles protègent l'œil contre la blancheur éclatante de la neige pendant l'hiver, et contre l'éclat des rayons du soleil, qui pendant l'été sont réfléchis

par l'âpre nudité des rochers. Nous fûmes étonnés de voir que toute la monnaie en circulation dans ce pays consistait dans du papier. Quoiqu'on nous eût dit que la fabrication des espèces y avait éprouvé beaucoup d'amélioration, nous ne vîmes qu'*une seule* pièce d'argent depuis le moment où nous mîmes le pied dans cette contrée jusqu'à celui où nous en sortîmes.

A notre arrivée à Feltza, dernière poste avant la capitale, notre vorborde nous quitta en nous témoignant beaucoup de regret de ce qu'il ne pouvait pas aller plus loin avec nous : nous n'avions eu qu'à nous louer de lui sur la route, car il venait fidèlement coucher à notre auberge. Tous les matins il montait à cheval trois ou quatre heures avant nous pour nous faire préparer des relais, et il était impossible d'être servi par un

garçon qui parût plus franc et plus honnête.

Nous entrâmes dans les faubourgs de Stockholm par un grand pont flottant, et nous éprouvâmes à la douane, qui lui est contiguë, la plus longue et la plus rigoureuse visite. La recherche que firent les employés du fisc nous conduisit cependant à une découverte intéressante: à peine m'étais-je assis sur une des malles qui avaient déjà été fouillées, pour crayonner un petit éloge de la fidélité de notre jeune Suédois, que nous reconnûmes la cause pour laquelle il avait témoigné tant de regrets de nous quitter à Feltza. Sa vorborderie, pendant le tems qu'elle s'était chargée de la garde de nos malles, en avait crocheté les serrures, et s'était approprié une partie de notre garde-robe; mais ce que regretta le plus notre domestique, qui avait aussi parti-

cipé à cette perte, quoique jamais je n'eusse vu plus de philosophie dans le malheur, ce fut un bracelet d'or qui lui avait été donné par l'objet de sa tendresse pour calmer les effets de l'absence. A dieu ne plaise que la perfidie du vorborde me fasse juger défavorablement d'une race d'hommes qui se sont distingués pendant plusieurs siècles par leur courage et leur loyauté ! La Suède peut-être ne comptait pas cet homme parmi ses enfans : le fruit défendu était placé d'ailleurs près de ses lèvres ; il n'avait à redouter ni soupçon ni surveillance, et la condition de la société serait fort déplorable si les propriétés n'avaient d'autre protection, d'autre sauve-garde que les vertus humaines.

Après avoir replacé nos effets sur la voiture nous traversâmes une partie du faubourg, de plus d'un mille anglais de

long, et pavée de grosses pierres inégales, qui nous conduisit à la ville. Le postillon nous mena à l'hôtel de France, ainsi appelé sans doute parce que personne de la maison n'y parle français. Là un domestique nous fit passer par un escalier de pierres fort obscur dans une longue file d'appartemens très-peu commodes. Il est étonnant que les hôtels garnis de Stockholm soient en aussi petit nombre et aussi mauvais.

CHAPITRE VII.

Description succincte de Stockholm.—Grand génie sur le déclin de sa vie. — Esquisse très-courte du portrait du Gustave III. — Stratagême féminin. — Palais. — Lit de justice. — Opéra. — Statue de Gustave-Adolphe.

Le lendemain avant l'aurore nous fûmes agréablement réveillés par les sons de différens instrumens. Plusieurs musiciens, que nous supposâmes appartenir à la troupe en garnison, vinrent nous donner une aubade à la porte de notre appartement, et nous firent entendre un concert très-harmonieux. Après déjeûné nous montâmes sur une éminence appelée

le *mont Moïse*, située dans le faubourg du sud, d'où nous découvrîmes à vol d'oiseau cette belle et singulière ville qui paraît un peu plus grande que Bristol, et est située au cinquante-neuvième degré vingt minutes de latitude septentrionale, sur une petite portion de deux péninsules, et sur sept îles de granit baignées par un bras de la Baltique, le lac *Méler* et ses embranchemens. Le palais, édifice quadrangulaire qui réunit la grandeur à l'élégance, s'élève du centre de la ville, qu'il domine dans tous les sens. J'en donnerai ci-après une description plus détaillée.

Les maisons des marchands du faubourg du midi, qui forment une ligne parallèle avec le quai, et font face aux vaisseaux en mouillage au pied même de ce quai, sont très-élevées, et construites dans le goût de l'architecture ita-

lienne. La plupart des bâtimens de Stockolm s'élèvent en amphithéâtre les uns au-dessus des autres; ils sont de pierre ou de brique, revêtus en plâtre blanc ou peints en jaune tendre; le faîte en est couvert de tuiles d'un brun foncé, et présente, avec l'aspect environnant des rochers épars et demi-nus, des forêts de pins dégarnis, du lac et des sinuosités de la Baltique, une perspective enchanteresse et vraiment romantique; les rues en sont très-mal pavées.

La réputation du sculpteur *Sergell* nous attira bientôt à sa maison, où nous vîmes son *Cupidon* et sa *Psyché*, statues merveilleuses, dont il a résolu de ne pas se défaire, à quelque prix que ce soit, avant cet événement qui suspend et immortalise les ouvrages du génie : il règne dans la composition de ces statues une finesse de contours, une grâce, un sentiment que l'on ne peut décrire.

Nous eûmes aussi la satisfaction de contempler dans un édifice purement préparatoire la statue colossale et pédestre en bronze de Gustave III ; elle venait d'être jetée en moule, et on lui donnait le dernier poli : c'est un présent des habitans de Stockholm, qui coûtera quarante mille livres sterling. Ce monument est destiné à perpétuer la mémoire du célèbre combat naval où ce prince remporta une victoire signalée sur les Russes en 1790. Le roi est représenté avec une physionomie douce, mais imposante, qui, dit-on, lui ressemblait, s'appuyant d'une main sur un gouvernail, et présentant de l'autre une branche d'olivier ; il chausse le brodequin, et est revêtu de l'élégant costume qu'il avait introduit dans ses états, et qui tient beaucoup des anciens vêtemens espagnols. C'est une très-belle production, et on doit la regarder comme le dernier effort du ta-

lent inimitable de son célèbre auteur. Un piédestal d'un bloc solide de porphyre est déjà prêt à recevoir cette statue sur le quai, qui, dans l'endroit où elle sera placée, prend la forme d'un croissant.

Sergell, dont le talent a été si long-tems et si justement admiré, marche à pas précipités vers la tombe; et, quoique parvenu au comble des honneurs et des richesses, il est en proie à un genre de mélancolie qui ne devrait s'attacher qu'à l'indigence et au mépris. Cette inexplicable maladie prive ses nobles occupations de leur charme, le rend insupportable à lui-même, et le dégoûte du monde entier : il confirme cette funeste vérité que les chagrins de l'ame peuvent seuls rendre un homme indifférent aux suffrages et aux applaudissemens de ses concitoyens.

La situation où se trouve le malheureux Sergell est telle, qu'il se montre in-

sensible à l'attachement des amis de sa jeunesse, comme à l'admiration de ses concitoyens, et que celle des étrangers ne lui fait éprouver aucune satisfaction. Visible seulement pour ses ouvriers, qui ne l'approchent que difficilement, cet illustre artiste s'abandonne à la plus sombre misantropie; il vit dans un isolement, dans une tristesse qui prennent nécessairement sur sa santé; mais quand ce statuaire aura fourni son illustre carrière, les connaisseurs se prosterneront devant ses ouvrages; l'opulence recherchera le marbre que son ciseau aura touché, et le tems enregistrera son nom dans les annales de la célébrité.

En peinture les deux *Martins*, qui sont frères et rivaux en mérite, honoreront à jamais leur pays. L'un d'eux, le plus jeune, a peint et gravé une suite de vues de Stockholm avec beaucoupde pureté et de fidélité.

On voit à l'académie de sculpture et de peinture, instituée par Adolphe Frédéric, plusieurs beaux bronzes; les premières épreuves, dit-on, des seuls moules qui ont été modelés sur l'antique à Rome; ces moules avaient été donnés à Louis XIV par Charles IX; il y a aussi quelques empreintes des bas-reliefs de la colonne Trajane.

On enseigne gratuitement dans cette institution le dessin aux ouvriers pour qu'ils puissent acquérir une idée de la perfection et du goût dans les professions qui en sont susceptibles. Un certain nombre d'entr'eux voyage tous les ans, aux frais de l'académie, chez l'étranger pour s'y former sur les meilleures écoles, mais les fonds de cet établissement ne suffiraient pas à cette dépense sans les libéralités des personnes animées de l'amour du bien public qui surviennent à ses besoins.

L'académie des sciences a été fondée en 1739, et elle se compose de cent membres, sans compter les associés étrangers. Les recherches de ces savans, auxquelles on attribue généralement beaucoup de mérite, se publient tous les trois mois en langue suédoise. Le cabinet d'histoire naturelle est enrichi de différentes collections précieuses, particulièrement de sujets que le capitaine Cook trouva dans l'un de ses premiers voyages, et qui ont été déposés dans la salle de l'académie de Stockholm par M. Sparrman.

La plupart des artistes existant en Suède doivent leur élévation et leur renommée à la protection du feu roi Gustave III, prince qui joignait à une rare énergie et à de grands talens militaires toutes les qualités d'un homme accompli : l'activité de son esprit ne souffrait aucun repos. L'Europe vit un jour ce monarque,

au milieu des périls et des difficultés de tout genre, mener ses escadres à la victoire sur les flots tumultueux de la Baltique; elle le vit une autre fois, au milieu des ruines de l'Italie, recueillir avec la plus judicieuse et la plus libérale sagacité de riches matériaux pour épurer le goût de son pays.

Ce que Frédéric-le-Grand fut pour Berlin, Gustave III le fut pour Stockholm. Tous les monumens qui décorent cette cité doivent leur existence à la protection qu'il donnait aux arts; plusieurs même d'entr'eux ont été exécutés sur ses propres dessins, et seront à jamais un témoignage vivant du génie de ce souverain, dont la prodigue magnificence eût cependant fini par appauvrir le pays qu'il cherchait à embellir. Ce prince avait hérité de ses qualités estimables de sa mère *Ulrique*, qui par ses lumières et

son instruction se montra digne de son frère le grand Frédéric. Son mariage avec Adolphe fut le fruit d'un trait de finesse qui est peu connu, et dont nos lecteurs ne seront pas fâchés d'être instruits.

La cour et le sénat de Suède avaient envoyé un ambassadeur *incognito* en Espagne pour observer en secret le caractère des deux filles de Frédéric, *Ulrique* et *Amélie*. La première passait pour avoir l'esprit malin, satirique et fantasque; déjà la cour de Suède s'était prononcée en faveur d'Amélie, princesse remarquable par sa beauté et la douceur de son naturel. La mission de l'ambassadeur fut bientôt connue du public, et Amélie se trouva dans la plus grande des perplexités par l'invincible répugnance qu'elle avait de renoncer au dogme de Calvin, et d'embrasser celui de Luther : elle

crut ne pouvoir mieux faire dans cette position délicate que de consulter sa sœur, et elle la pria de l'aider de ses avis pour prévenir une union aussi contraire à son bonheur. L'astucieuse Ulrique lui conseilla d'affecter des airs de hauteur et de dureté pour toutes les personnes qui l'approcheraient en présence de l'ambassadeur suédois. Amélie suivit aveuglément cette perfide suggestion. Ulrique eut soin en même tems de se parer des aimables qualités dont sa sœur s'était à dessein dépouillée. Tous ceux qui n'étaient pas initiés dans le secret furent étonnés de ce changement. L'ambassadeur informa sa cour que la renommée s'était entièrement méprise sur le compte de ces deux princesses, et avait précisément attribué à l'une les qualités de l'autre. Ulrique fut conséquemment préférée, et monta sur le trône de Suède au grand

regret d'Amélie, qui s'aperçut trop tard du stratagême de sa sœur et du motif de ses conseils.

Un voyageur éprouvera beaucoup d'agrément au club des négocians, où les étrangers sont introduits par des abonnés: nous y fîmes des dîners excellens, très-bien servis, et à un prix fort raisonnable. Les appartemens de cette maison, qui consistent dans une antichambre, une belle salle à manger, un salon de billard et un cabinet de lecture où l'on trouve les papiers étrangers, sont fort bien tenus. La vue de cette maison, qui donne sur le *Méler*, est très-belle: on en découvre les rochers qui dominent ce lac, et dont la cime est couronnée par les dernières maisons des faubourgs.

Il existe à Stockholm un autre club, supérieur à celui-ci par le style et par la dépense qui s'y fait; mais comme on en

réparait les appartemens, ses assemblées étaient suspendues. Une après-dînée, comme je sortais du club des négocians pour aller à l'église de *Ridderhorm*, je vis un concours immense de gens, parmi lesquels régnaient l'enjouement et la gaîté. Le petit canal, traversé par le pont qui conduit à cette église, était couvert de batelets remplis de guirlandes et de petites perches couronnées de fleurs : jeunes comme vieux, tous s'empressaient de faire l'emplette de ces décorations rurales, destinées à la célébration de la fête de Saint-Jean, qui devait avoir lieu le lendemain.

Le palais du roi me paraît digne de fixer l'attention : il est bâti en briques, recouvertes de plâtre, et teintes en un jaune pâle ; ses quatre côtés sont visibles des différens quartiers de la ville. Cet élégant édifice a été commencé par Charles XI, et fini par Gustave III. Il est composé de

quatre étages, dont trois sont fort hauts et le dernier très-bas. Vingt-trois belles croisées en ornent la façade; dix colonnes doriques supportent un pareil nombre de cariatides ioniques, supportées par dix balustres de l'ordre corinthien; la couverture est à l'italienne. A chaque extrémité de la grande entrée, faisant face aux faubourgs du nord, est un lion de bronze. Le rez-de-chaussée de ce château est de granit, et les arcades qui donnent sur le quai sont de gros quartiers de même matière. On voit de ce côté des parterres, et un jardin au-dessus de deux galeries avancées. La chapelle est très-richement ornée. En face de cette chapelle est la salle où s'assemblent les états; les siéges y sont rangés en amphithéâtre; savoir, ceux des nobles à la droite du trône, et ceux du clergé, des bourgeois et des paysans à gauche. Une

galerie règne autour de cette salle, et le tout produit un effet très-imposant.

Comme les sénateurs et leurs femmes ont seuls le droit d'entrer dans la grande cour du château en voiture les jours de *cérémonie, toutes les personnes* qui ne sont pas de ce rang s'y trouvent aussi exposées à l'intempérie des saisons que le sont les dames anglaises à Saint-James lorsqu'elles vont à la cour. Là souvent la femme d'un lord, embarrassée dans un énorme panier, est obligée de louvoyer contre le vent; naguère encore une duchesse douairière, fort enflée de sa noblesse, fut, en voulant regagner son équipage, renversée par une bourrasque.

Je fus assez heureux pour me trouver au muséum du roi immédiatement après l'ouverture de différentes caisses contenant plus de cinq cents tableaux très-précieux, et des statues antiques venant de

l'Italie, où ils avaient été achetés onze ans auparavant, et que la révolution française et les guerres qu'elle a occasionnées avaient empêché jusqu'alors d'arriver à leur destination. Tous ces objets étaient dans *le plus grand* désordre, et la plupart d'entr'eux avaient été fort endommagés. Parmi les statues étaient celles de Cicéron et de Caracalla, d'un travail merveilleux.

Les logemens de la cour sont au troisième étage, où l'on monte par un escalier fort ennuyeux, sous une voûte de porphyre. Rien ne surpasse l'élégance des appartemens du prince Charles, qui sont les premiers : le petit salon de compagnie est remarquable par son décor; les siéges en sont dans la forme de ceux d'un divan; au dos de chacun de ces siéges est un miroir magnifique, dont le cadre est de verre colorié en jaune et

en pourpre ; ils ont été donnés à ce prince par l'empereur régnant de Russie. Les appartemens de la reine sont superbes aussi ; mais les fenêtres en sont construites à l'ancienne mode; elles sont trop hautes, trop larges, trop pesantes, et donnent sur une cour quadrangulaire ; mais si elles n'offrent pas une belle perspective, elles n'en sont que plus chaudes l'hiver ; ce qui dans ce pays est infiniment précieux.

Nous fûmes enchantés de l'arrangement des petites pièces servant de boudoirs ; rien n'était plus charmant et plus propre aux jouissances d'une conversation libre et sans contrainte. Les appartemens du roi offrent une très-grande magnificence; la plupart des salles qui les composent sont ornées de belles tapisseries des Gobelins.

La chambre qui nous a inspiré le plus d'intérêt est celle où Gustave III termina

sa carrière : nous vîmes le lit sur lequel ce monarque resta couché depuis le moment où il fut apporté blessé du bal de l'opéra, jusqu'à celui où il rendit le dernier soupir : c'est dans cette chambre que Gustave, à l'article de la mort, interrogea personnellement son meurtrier *Ankastrom*, qui avoua son crime, et fut aussitôt emmené hors de sa présence.

Personne n'ignore les circonstances principales de cette funeste catastrophe; mais peut-être n'est-il pas aussi généralement connu qu'Ankastrom conserva le plus grand sang froid au moment où il commit ce crime. Pour être plus sûr de son coup, comme le roi, qui était en domino sans masque, se tenait penché contre une décoration latérale, parce qu'il se trouvait excédé de chaleur, Ankastrom appuya la main sur le dos de ce monarque, qui, se sentant toucher, se

tourna un peu de côté, et alors ce régicide lui déchargea un coup de pistolet dans les reins. C'est ainsi que le héros, l'ami et l'idole de la Suède périt par les mains d'un Suédois.

Aussitôt que le bruit de cet assassinat fut répandu les plus habiles chirurgiens volèrent au secours de sa majesté. Le roi commença par les prier de lui donner leur avis avec la plus grande franchise; puis il leur déclara que s'il n'avait que quelques instans à vivre il voulait les employer à régler les affaires de son royaume ainsi que celles de sa famille, et que si sa blessure était mortelle il serait absolument inutile d'accroître ses souffrances, et de consumer du tems à le panser. Les chirurgiens, après avoir examiné la plaie, assurèrent sa majesté qu'elle n'était pas dangereuse. Sur cette déclaration le roi leur permit de le trai-

ter d'après les règles de l'art, et se fit conduire au palais.

Le lendemain il se passa une scène très-touchante chez ce souverain : la comtesse Fersen, le comte Brahé et le baron de Geer, qui s'étaient tenus depuis très-long-tems éloignés de la cour, furent les premiers à venir s'informer de la santé du monarque. Il les reçut avec une bonté ineffable, et exprima le plaisir qu'il éprouvait en les voyant ainsi oublier leurs animosités, par ces paroles mémorables : « Ma blessure n'est pas sans quelque douceur, puisqu'elle me rend mes anciens amis. » Le roi vécut dans les douleurs les plus aiguës pendant dix-huit jours. On regarde comme certain que l'esprit *malveillant* de la politique n'eut aucune part à cet horrible forfait, mais que Gustave fut victime d'une vengeance particulière. Plusieurs jeunes gens, qui s'étaient crus négligés par

le prince, se trouvèrent compliqués dans cette odieuse conspiration; mais la dernière prière du roi en mourant, prière à laquelle son successeur se conforma religieusement, fut qu'Ankastrom seul subirait la mort.

Je voudrais voir graver sur la tombe de cet éloquent et valeureux prince cette maxime sentencieuse qu'il fit insérer dans la *nouvelle constitution* présentée aux Suédois lors de la révolution de leur pays, arrivée sous son règne : « Je « regarde comme le plus grand honneur « celui d'être le premier citoyen d'un peu- « ple libre. »

On a prétendu, et je le crois avec raison, qu'il n'avait qu'un très-faible attachement pour le sexe. Ce monarque habitait rarement avec la reine, et quoiqu'il fût doué de la plus vive sensibilité et d'une brûlante imagination, il fit preuve

d'une continence monacale. Il paraît cependant que l'amour n'abandonna pas entièrement son cœur, si l'on en juge d'après un petit tableau qui orne l'un des appartemens du palais ; c'est le portrait d'une femme adorable dont le roi devint *épris* dans son voyage en Italie. On dit que lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort il versa des larmes, et qu'il fit paraître tous les symptômes qui décèlent un amant affligé.

La bibliothèque du roi est très-belle : elle contient vingt mille volumes et quatre cents manuscrits ; il se trouve dans cette collection quelques livres précieux, entr'autres un volume qui a pour titre : *Codex aureus*. On y voit aussi deux énormes manuscrits latins, dont les feuilles sont de peau d'âne et d'une grandeur étonnante.

Le prince royal ou l'héritier présomp-

tif de la couronne, enfant de six à sept ans, habitait une partie du palais, qui, au lieu d'annoncer le fracas ou la gaîté bruyante d'une cour, présentait tous les caractères de l'abandon et de la solitude. C'est là que nous reçûmes l'explication des mystérieuses questions des paysans, dont nous avons parlé plus haut. Les habitans de la Suède n'avaient pas été favorisés de la présence de leur roi et de son auguste épouse pendant un très-long espace de tems que la cour avait passé dans les états du prince de Bade : l'effet de cette absence était senti et déploré dans toute la Suède. On assure que ce jeune monarque est doué d'une belle ame, et qu'il porte jusqu'à l'enthousiasme la vénération pour la mémoire de Gustave III : j'en ai vu une preuve indubitable dans un obélisque d'un bloc de porphyre de quarante pieds de hauteur, qui est

à la fois un monument de son goût et de sa piété.

L'opéra, bâti par Gustave III, est un édifice d'une forme élégante; la facade en est ornée de colonnes et de pilastres de l'ordre corinthien. L'intérieur de cette salle, qui est fort petite et qui ne peut pas contenir plus de neuf cents personnes, a la forme d'une ellipse tronquée; il nous a paru très-richement décoré, quoique nous ne l'ayons vu que le matin, parce que le spectacle ne donnait pas pendant le séjour que nous fîmes à Stockholm. Les costumes des acteurs, qui appartiennent à la couronne, sont, nous a-t-on dit, d'une très-grande valeur, et l'on prétend qu'à cet égard l'opéra suédois l'emporte sur tous ceux de l'Europe. Les places de la famille royale sont dans le parterre.

On donne à ce théâtre des pièces sué-

doises, composées en grande partie par Gustave III, dont le talent pour cette espèce de composition avait excité la jalousie littéraire du grand Frédéric. C'est une politique admirable et digne du génie de Gustave d'avoir attaché la nation à son propre idiome, en le rendant celui du spectacle; moyen le plus sûr, comme étant le plus flatteur, de porter la langue d'un peuple au dernier degré de perfection. Le premier opéra suédois qui ait été donné est *Thétis et Pélée;* mais la pièce nationale la plus goûtée en Suède est *Gustave-Wasa.* A la mort de Gustave III ce spectacle a perdu beaucoup de son charme. Lorsque l'on considère que du règne de ce monarque un ballet occupait quatre-vingt-dix danseurs, et employait quatre-vingt costumiers, on ne doit pas être étonné des moyens qui ont été pris pour porter l'économie dans les

dépenses qu'occasionnait cet établissement. Il existe dans le bâtiment de l'opéra de très-beaux appartemens destinés aux parties de plaisir secrètes du monarque.

La femme qui me fit voir les distributions de cet édifice parut très-affectée lorsqu'elle me montra l'endroit où Ankastrom avait assassiné le roi. Comme les desseins de la Providence sont impénétrables! me dis-je à moi-même; lorsque cette illustre victime fit élever l'opéra, elle ne songeait guère au rôle qu'elle jouerait dans la scène meurtrière du 17 mars 1792; elle était loin de penser qu'aux malheurs factices qui se représentent sur le théâtre succéderait une véritable catastrophe.

Cet édifice et le palais de la princesse Sophie Albertine, tante du roi, construit sur le même plan, forment le côté d'une fort belle place, nommée la

Place du Nord. On voit au centre de cette place une statue équestre en bronze, qui représente Gustave-Adolphe vêtu d'une armure complète, à l'exception de la tête, dont le front est couronné de lauriers, et tenant sa main appuyée *sur* un écusson. Cette statue colossale, modelée sur les dessins de Larchevêque, sculpteur français très-distingué, qui mourut avant de l'achever, a été terminée par l'habile ciseau de Sergell, et érigée en 1790. Ce dernier artiste y a ajouté la figure d'Oxenstiern et celle de l'Histoire, qui montre du doigt une inscription rappelant les exploits de ce souverain. Le piédestal est de granit, et décoré du portrait en médaillon des généraux les plus estimés de Gustave-Adolphe, c'est à dire de *Torstenson*, *Baüer*, *Jacques de la Gardie*, *Hom* et *Saxe-Weimar*, tous sculptés par Sergell. L'union et la con-

fiance illimitée qui régnaient entre ce prince et l'incorruptible Oxenstiern sont le motif du sujet dont nous venons de parler ; tous deux se sont fait adorer des Suédois.

On rapporte de ce monarque qu'il ne s'engagea jamais dans une bataille sans avoir fait sa prière à la tête de ses troupes, après quoi il entonnait de la manière la plus énergique un hymne allemand que son armée répétait avec lui. L'effet de trente ou quarante mille guerriers chantant à la fois devait être imposant et terrible.

Gustave-Adolphe avait coutume de soutenir que *les meilleurs chrétiens* faisaient les meilleurs soldats, et qu'il n'y avait aucun homme aussi heureux que celui qui périssait en remplissant son devoir. On disait de ce héros qu'il mourut l'épée à la main, le mot du commande-

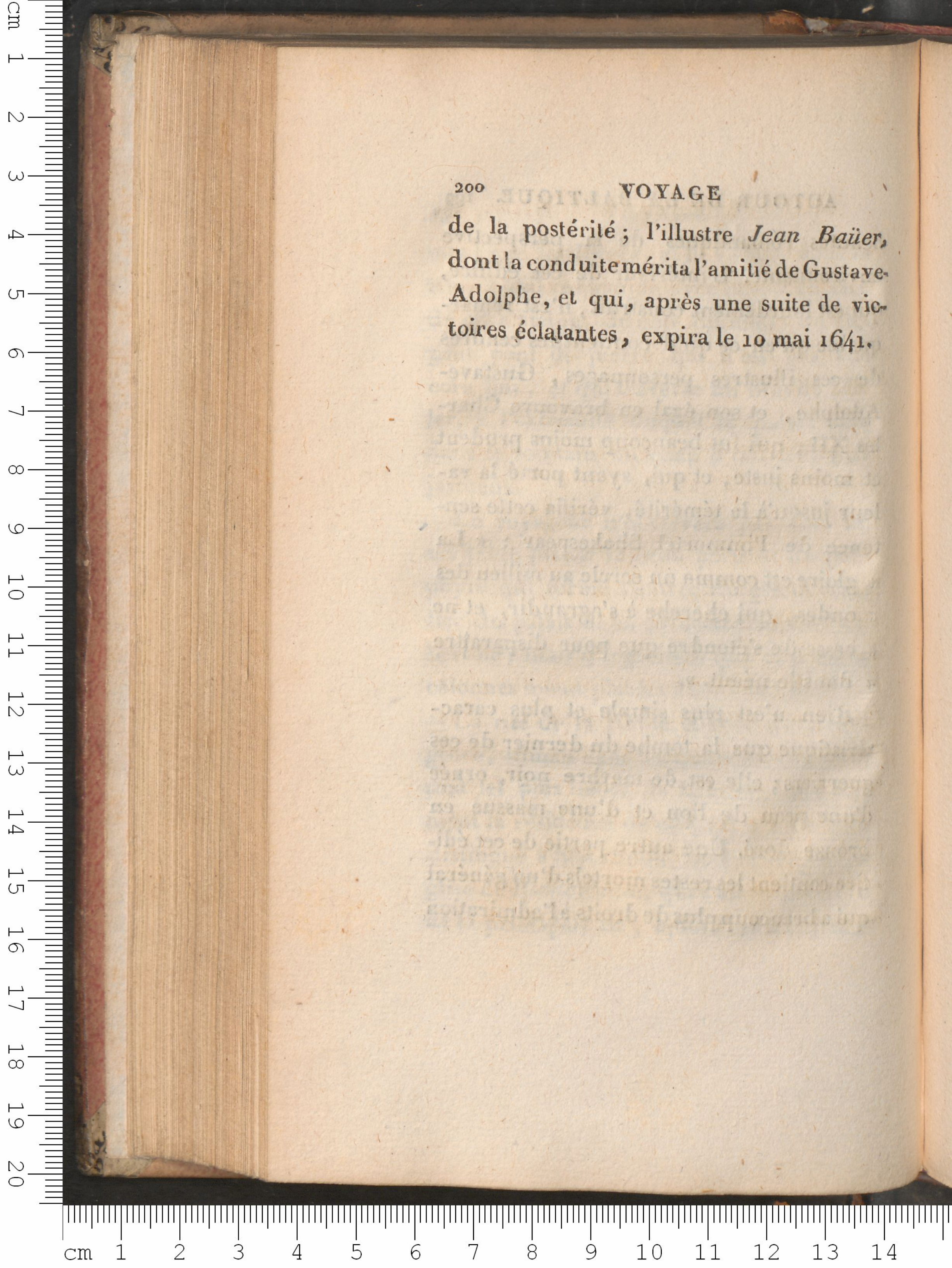
ment sur les lèvres, et la victoire dans la tête. L'œil contemple avec plaisir en face de cette statue, du côté du midi, un élégant pont de pierre qui n'est pas encore fini, et qui traverse un bras du Méler, à l'extrémité *duquel* le palais offre dans le lointain un coup d'œil très-majestueux.

Le voyageur n'observera pas sans un véritable plaisir le beau péristile de porphyre qui forme l'entrée du grand escalier du palais de la princesse Sophie Albertine ; mais il regrettera que de si belles colonnes soient placées dans l'ombre.

La rue de la Reine et celle de la Régence, situées dans les quartiers du nord, sont les plus belles de la ville ; elles forment la résidence de ce qu'il y a de plus distingué à Stockholm. Le clocher de l'église de *Ridderholm*, qui s'élève du centre de la principale île, ajoute beaucoup aux

beautés romantiques de la perspective environnante. L'intérieur de cet édifice, qui est lourdement construit, n'est remarquable qu'en ce qu'il contient les cendres de ces illustres personnages, Gustave-Adolphe, et son égal en bravoure Charles XII, qui fut beaucoup moins prudent et moins juste, et qui, ayant porté la valeur jusqu'à la témérité, vérifia cette sentence de l'immortel Shakespear : « La « gloire est comme un cercle au milieu des « ondes, qui cherche à s'agrandir, et ne « cesse de s'étendre que pour disparaître « dans le néant. »

Rien n'est plus simple et plus caractéristique que la tombe du dernier de ces guerriers ; elle est de marbre noir, ornée d'une peau de lion et d'une massue en bronze doré. Une autre partie de cet édifice contient les restes mortels d'un général qui a beaucoup plus de droits à l'admiration



de la postérité; l'illustre *Jean Baüer*, dont la conduite mérita l'amitié de Gustave-Adolphe, et qui, après une suite de victoires éclatantes, expira le 10 mai 1641.

CHAPITRE V.

Tour à la campagne. — Observatoire. — Modes suédoises. — Beautés de la Dalécarlie. — Drottingholm. — Finesse de la reine Christine. — Garde-de-robe de Charles XII. — Importance nationale d'un avocat anglais. — Singulière prérogative. — Revue. — Mines de fer. — Linnée.

Une invitation que nous reçûmes pour aller dîner dans un château voisin nous mit un peu à même de considérer le caractère rural des Suédois. Chemin faisant, nous passâmes près de l'observatoire, qui est situé sur une petite éminence dans les faubourgs du nord : son horizon est trop circonscrit par les rochers qui l'entourent ;

et comme la chaleur artificielle des poêles ternit les verres des lunettes et des télescopes dans les nuits d'hiver, qui sont les plus propres aux observations astronomiques, cet établissement est d'une très-faible utilité.

Notre voyage fut fort agréable, et la route charmante par certains endroits; mais l'aspect monotone des pins qui se présentaient sans cesse à nos regards répandait autour de nous une teinte mélancolique qui jeta beaucoup de sombre sur cette partie de plaisir. Le château où nous allions était construit en bois, et très-bien arrangé dans l'intérieur, quoique fort petit; ses murs étaient baignés par le lac Méler, sur les ondes duquel on voyait paisiblement voguer des bâtimens de toute grandeur.

Quelque tems avant le dîner *on* servit du pain frais, du beurre, des raves et

des liqueurs, toutes choses qui sont regardées dans cette région hyperboréenne, parmi les gens du haut parage, comme de simples préliminaires du repas qui va suivre. Le dîner fut mis sur table dans l'ordre suivant : *Du poisson salé*, de la viande bouillie, de la soupe, du poisson frais, de la pâtisserie, des glaces et des fruits secs; des groseilles sèches tenaient lieu de câpres dans la sauce des mets, et le poisson flottait dans une jatte de miel nouvellement exprimé. Un étranger est fort surpris de ne pas trouver de marée dans un pays qui n'est entouré que de mers. La pêche du hareng, qui était jadis un objet si important pour la Suède, a pour ainsi dire entièrement cessé. Mais pour en revenir à notre dîner, le maître de la maison servit de chaque plat à la ronde comme en Danemarck; usage extrêmement commode pour celui des convives qui ne sait pas découper.

Le goût des modes françaises, un peu discipliné à la vérité, règne en Suède, et donne à la parure des habitans beaucoup de légèreté et de grâce. La façon de vivre, les meubles et les manières même tiennent beaucoup de la gaîté de cette nation. Lorsque notre aimable hôtesse se leva de table nous en fîmes tous autant, et les convives, après s'être regardés les uns et les autres pendant l'espace d'une demi-minute, se saluèrent réciproquement, et chacun, donnant *le bras* à une femme, passa avec elle dans le salon, où l'on servit le café. Ce genre d'étiquette fut le seul qui s'observa dans le cours de la journée.

Comme nous quittions ce séjour d'hospitalité nous fûmes frappés de la tournure de deux paysannes de la Dalécarlie. On sait que les femmes de ce pays éloigné ont beaucoup de rapport avec celles de la

principauté de Galles ; elles avaient fait le voyage à pied pour venir se présenter en qualité de *faneuses;* leur nourriture sur la route avait été du pain noir et de l'eau; leur garde-robe en linge consistait dans une seule chemise qu'elles lavaient de tems à autre à la première source d'eau, et qu'elles laissaient sécher sur leur corps. A une taille enchanteresse ces filles joignaient le teint d'*Hébé,* un peu brûlé cependant par le soleil; leurs grands yeux bleus étaient remplis de douceur et d'expression; leurs vêtemens consistaient dans une jupe et un corset de différentes couleurs; elles portaient des sabots ferrés et à talons d'une hauteur prodigieuse; il régnait sur toute leur personne un air de propreté, d'innocence, de délicatesse et d'enjouement qui eût enchanté le plus morose observateur.

Une loyauté à toute épreuve, une force

athlétique, l'aménité du caractère, la beauté de la figure, la symétrie des formes sont, dit-on, les caractères distinctifs des Dalécarliens, race d'hommes rendus à jamais célèbres dans l'histoire de l'un des plus grands guerriers qui aient illustré les annales de la Suède, Gustave-Wasa. Conduits par ce héros, ils rendirent la liberté à leur pays, et en chassèrent le féroce tyran si mal à propos nommé *Christian*, c'est à dire chrétien. Ce furent encore ces paysans qui, ayant entendu dire au milieu de leurs souterrains et de leurs forêts que Charles XII était prisonnier en Turquie, envoyèrent une députation à la régence de Stockholm, et offrirent d'aller à leurs frais, au nombre de vingt mille, délivrer leur royal maître des mains de ses ennemis. Les souverains de Suède ont dans tous les tems trouvé en eux les plus zélés et les

plus incorruptibles soutiens du trône; leur roi, au milieu des trahisons et des dangers de toute espèce, les a toujours vus fidèles à sa cause, et n'a jamais invoqué leur secours en vain.

Après ce terrible échec qu'éprouva l'armée suédoise dans la campagne de 1788 contre les Russes, lorsque, gagnés par les machinations de Springporten, les officiers suédois, quoique certains de la victoire, refusèrent de marcher, parce que Gustave III avait commencé la guerre sans les consulter, le roi fut obligé de se retirer à Stockholm, où l'orgueil d'une noblesse intrigante voulait réduire les droits de la couronne à un pur fantôme de souveraineté.

Menacé de la révolte et de l'assassinat, ce prince, accompagné d'un seul domestique, gagna secrètement les montagnes de la Dalécarlie, siége immuable de la

loyauté suédoise, et là, avec cette éloquence mâle, touchante et irrésistible par laquelle il se faisait distinguer, et sur le rocher même où Gustave-Wasa s'était jadis adressé à eux, il les conjura de se *rallier autour du trône*, et de protéger leur souverain contre la cabale et la perfidie. Aux accens de sa voix ils se formèrent en bataillons avec la rapidité de l'éclair; et leur nombre augmentant à mesure qu'ils avançaient, ils se rendirent, sous le commandement du baron Armfelt, à Drottingholm, où ils imposèrent silence aux factions.

A cette époque un événement inattendu exigea encore de nouvelles ressources du génie inépuisable de Gustave. Le prince de *Hesse*, à la tête de douze mille hommes, s'était porté de la Norwège sur Gothenbourg. Le roi se présenta aux portes de cette ville à une heure très-

avancée de la nuit, après avoir surmonté de grandes difficultés dans son chemin par le Vermeland, et surprit le lendemain matin le héraut danois, en l'informant en personne, du haut des remparts, que la garnison *plutôt que* de rendre la ville s'ensevelirait sous ses ruines, et en faisant en conséquence brûler le pont qui donnait sur la rivière Gothel. On sait que la sage et active médiation de M. *Elliot*, notre ambassadeur alors à Copenhague, détermina le prince de Hesse à se retirer.

Pour en revenir aux Dalécarliens, le vêtement des hommes consiste dans du drap grossier noir ou gris, et à raison du service signalé qu'ils ont rendu au gouvernement, et de leur patriotisme, ils jouissent de l'honorable privilége de serrer la main du roi partout où ils le rencontrent. C'est dans leurs montagnes, séjour de la santé et de la liberté, que

Gustave III a choisi la nourrice du présent roi, pour qu'il suçât avec le lait la vigueur de leurs rustiques habitans et l'amour de son pays. Cette nourrice était la femme d'un paysan dalécarlien, descendant en *droite ligne* du brave et honnête *André Preston*, qui défendit Gustave-Wasa des meurtriers envoyés à sa poursuite par Christian.

Les maisons de ces montagnards sont aussi simples que leurs propriétaires sont vertueux : une seule ouverture, percée au toit du côté du sud, leur sert en même tems de fenêtre et de méridien ; car les heures des repas sont chez eux réglées par les rayons du soleil, qui se projettent sur un coffre ou sur un poêle dont toutes les maisons suédoises sont pourvues, et qui se placent sous cette ouverture à ses deux côtés opposés.

La vue du château de *Drottingholm*

nous fit beaucoup de plaisir. Une route très-agréable de dix milles conduit à l'île dans laquelle il est situé sur le lac Méler; le chemin passe entre des rochers couverts de sapins, et traverse deux ponts flottans d'une très-longue étendue. Le palais est grand, mais d'une construction légère et peu solide; il est bâti en briques recouvertes de plâtre; le vestibule et l'escalier sont dans un fort mauvais état; les ornemens dont ils sont décorés consistent dans des losanges d'un gris blanc sur un fond brunâtre, ce qui les fait ressembler à des dragées incrustées dans du pain d'épices; les appartemens du roi sont fort riches et fort élégans. Je fus très-satisfait de trouver dans la bibliothèque une collection bien choisie et considérable de livres anglais. Il existe dans ce palais un beau tableau représentant *Ariane* en pleurs, par Wertmuller, peintre suédois,

qui, malheureusement pour son pays, l'a quitté pour aller demeurer en Amérique et y finir ses jours.

Toutes les fois que je pense à un homme dont les talens sont négligés je me rappelle une anecdote que l'on raconte de François Ier. Ce prince, ayant reçu de Raphaël Urbin un tableau de *saint Michel* qui lui plaisait beaucoup, donna à l'artiste une récompense au-dessus du prix que son extrême modestie lui permettait de recevoir. Raphaël lui fit présent d'une *Sainte Famille*, peinte par lui-même; le gracieux monarque l'accepta en lui disant : « Que les gens qui ont « acquis de la célébrité dans les arts « participent à l'immortalité des princes, « et qu'ils marchent de front avec eux.»

On voit dans le palais une tête en mosaïque d'une sibylle de Perse, d'un travail exquis, et deux très-beaux présens

de l'impératrice Catherine, lesquels consistent en des tables de lapis-lazuli et d'agate de Sibérie; il s'y trouve aussi des statues en marbre et en albâtre supérieurement sculptées; les vases étrusques sont très-beaux, mais ils n'égalent nullement, par la beauté de la couleur, la richesse, l'élégance et la variété des formes, ceux que j'ai vus à Gilwell-Lodge, maison de campagne de *William Chinnery*, écuyer, dont la collection en ce genre est incontestablement la plus belle qui existe en Angleterre, et peut-être même en Europe.

Un des objets qui m'a le plus frappé dans ce château est le portrait de ce personnage extraordinaire, la reine Christine, qui abdiqua la royauté en 1660, et laissa à son successeur Charles X le regret de s'apercevoir qu'entr'autres caprices elle avait eu celui de dépouiller

ce palais de ce qu'il renfermait de plus précieux pour l'emporter avec elle à Rome, et qu'elle avait dégarni sa couronne de ses joyaux avant de la résigner. Les soins de cette princesse à enlever tout ce qui était de quelque valeur avaient *été portés si loin*, que Charles X fut obligé d'emprunter différens objets nécessaires à son couronnement : cette perte a été amplement réparée par le goût et la magnificence de Gustave III.

Le guidon royal, d'un bleu tendre, brodé en argent, était planté au pied du lit dans la chambre à coucher de ce prince, et présentait un aspect tout à fait chevaleresque.

Il y a dans le jardin une salle de spectacle qui est très-vaste et très-belle; depuis la mort de Gustave III, qui en faisait le théâtre de ses fêtes les plus brillan-

tes, elle n'a presque pas été ouverte : de petites maisons dans le goût chinois sont rangées à la file les unes des autres dans ce jardin, mais elles n'ont rien de remarquable.

A notre retour de Drottingholm nous nous rendîmes à *l'arsenal*, dont nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer l'entrée. Ce dépôt des triomphes militaires est un bâtiment de briques composé uniquement d'un rez-de-chaussée dont les fenêtres, très-élevées, descendent au niveau du parquet : il est situé à l'extrémité du jardin du roi, seule promenade de Stockholm, et a l'apparence d'une grande serre chaude. L'artillerie, qui est placée devant cet édifice, produit un assez *ridicule* effet, parce qu'elle semble plantée là pour défendre les arbres exotiques de ce jardin de l'approche des ennemis extérieurs qui se meuvent dans les airs ou qui habitent sur

la terre. Les fruits que cet arsenal contient, quoiqu'ils ne soient que ceux de l'arbre de la guerre, méritent cependant de fixer l'attention du voyageur et de l'antiquaire; ils forment une ample collection de trophées et d'étendards enlevés par la Suède à ses adversaires, et offrent une longue suite de rois rembourrés de crin, chargés de l'armure dont ils étaient autrefois revêtus, et rendus très-ressemblans; tous sont montés sur des chevaux de bois, et chronologiquement disposés. Je fus particulièrement frappé des vêtemens de Charles XII; c'étaient ceux qu'il portait lorsqu'il fut tué au siége de Frédéric-Shall, et dont il était si fier; ils consistaient dans un long surtout, très-mal propre, de drap bleu fort grossier, à grands revers et à boutons de cuivre; un petit chapeau gras à trois cornes et à bords étroits; une belle paire de gants dignes d'être tou-

chés par les mains délicates de la comtesse de *Koningsmark;* une paire de bottes à la militaire et à talons hauts : peut-être qu'une de ces bottes était celle qu'il menaça d'envoyer au sénat de Suède, et dont ce corps délibérant devait prendre ses ordres jusqu'à son retour de la Turquie. Si j'eusse été porté à croire que les grandes ames habitent ordinairement de gros corps, j'aurais été pleinement détrompé, car lorsque j'eus essayé le surtout de ce monarque sur ma taille, qui est passablement efflanquée, j'eus de la peine à le boutonner; ses gants, encore teints de sang, et son chapeau percé d'une balle sont devenus des sources de longues et violentes disputes : on a écrit des volumes entiers sur la question de savoir si la mort du roi avait été le fruit des hasards de la guerre ou d'une perfidie; mais rien de certain n'est encore bien connu sur ce fait, qui restera à jamais enveloppé des voiles du mystère.

Quoique Charles XII fût d'un caractère très-peu courtisan pour les femmes, l'anecdote suivante prouvera qu'il n'était pas insensible aux louanges et aux complimens du beau sexe : tandis que la batterie de Frédéric-Shall tirait sur la tranchée des Suédois, une jeune personne qui regardait le roi d'une maison voisine laissa tomber sa bague dans la rue. Charles l'ayant observée lui dit : Madame, les canons de cette place font-ils toujours autant de vacarme ? Cela n'arrive, lui répondit la dame, que lorsque nous recevons la visite de personnages aussi célèbres que votre majesté. Le roi parut fort satisfait de la réponse de cette dame, et ordonna à l'un de ses soldats de lui reporter sa bague.

Si cet homme vraiment extraordinaire a souvent fait verser des pleurs, il faut convenir aussi qu'il a quelquefois excité le rire aux éclats. Après que les Turcs,

irrités du refus qu'il faisait de sortir de leur pays, eurent été obligés de brûler la maison où il s'était réfugié, et de le faire conduire à *Bender*, Charles, fugitif, accompagné d'une suite peu nombreuse, ruiné, ne pouvant tirer aucune ressource de ses états, écrivit à son envoyé près du cabinet de Versailles de lui transmettre un détail exact des fêtes les plus brillantes et les plus magnifiques de cette cour, parce qu'il voulait les adopter pour la sienne.

Transporté au milieu des rois, des palais et des statues, j'étais depuis longtems à Stockholm que je n'avais pas encore examiné ses merveilles; je veux parler de ces chefs-d'œuvres sans lesquels les couronnes ne sont rien, les plus magnifiques demeures sont tristes ou monotones, et dont les arts ne nous ont jamais donné qu'une imitation imparfaite.

Les Suédoises sont en général très-bien faites; elles joignent à beaucoup d'embonpoint un teint de la plus grande fraîcheur; mais quoiqu'extrêmement favorisées par la nature du côté des charmes, elles mettent à *les* cacher le soin que les femmes des autres pays prennent pour *les* exposer.

Une longue mante noire couvre les belles lorsqu'elles sortent, et confond dans sa vaste ampleur toutes les marques distinctives de la symétrie et de la difformité: leurs pieds même, qui sont aussi légers et aussi délicats que ceux d'une Française, sont rarement visibles sans le secours de l'haleine du vent. Les chaleurs de l'été ne peuvent pas même parvenir à faire quitter aux Suédoises les plus élégantes cette sombre draperie. Nous rencontrâmes cependant dans les rues de Stockholm quelques femmes dont le bon esprit avait su triompher d'une mode aussi contraire à leurs

intérêts, et qui remonte nécessairement à l'existence des lois somptuaires, dont les dispositions avaient prohibé l'usage des soieries de couleur.

Les Suédoises ont en général beaucoup de talens et de mérite; elles parlent correctement l'anglais, le français et l'allemand; douées d'un cœur sensible, elles n'ont rien de la dureté et de la rigueur du climat qu'elles habitent, mais elles portent la pruderie jusqu'à ne regarder jamais derrière elles en marchant, et ne permettent à qui que ce soit de cueillir un baiser sur leurs lèvres de rose, soit en les abordant, soit en prenant congé d'elles. (1)

---

(1) Pour entendre ce passage il est bon de savoir qu'en Angleterre, pour peu qu'un homme ait des relations de parenté ou d'intimité dans une maison, il insulterait les femmes, de quelque âge qu'elles

Le timide admirateur de leurs charmes doit se contenter d'un agréable sourire à son arrivée, ou d'un tendre soupir au moment de son départ. Cette réserve paraîtra bien singulière lorsque l'on viendra à considérer que l'usage de s'embrasser, même entre hommes, usage répugnant pour un Anglais qui n'a jamais voyagé, règne dans presque toutes les parties du continent.

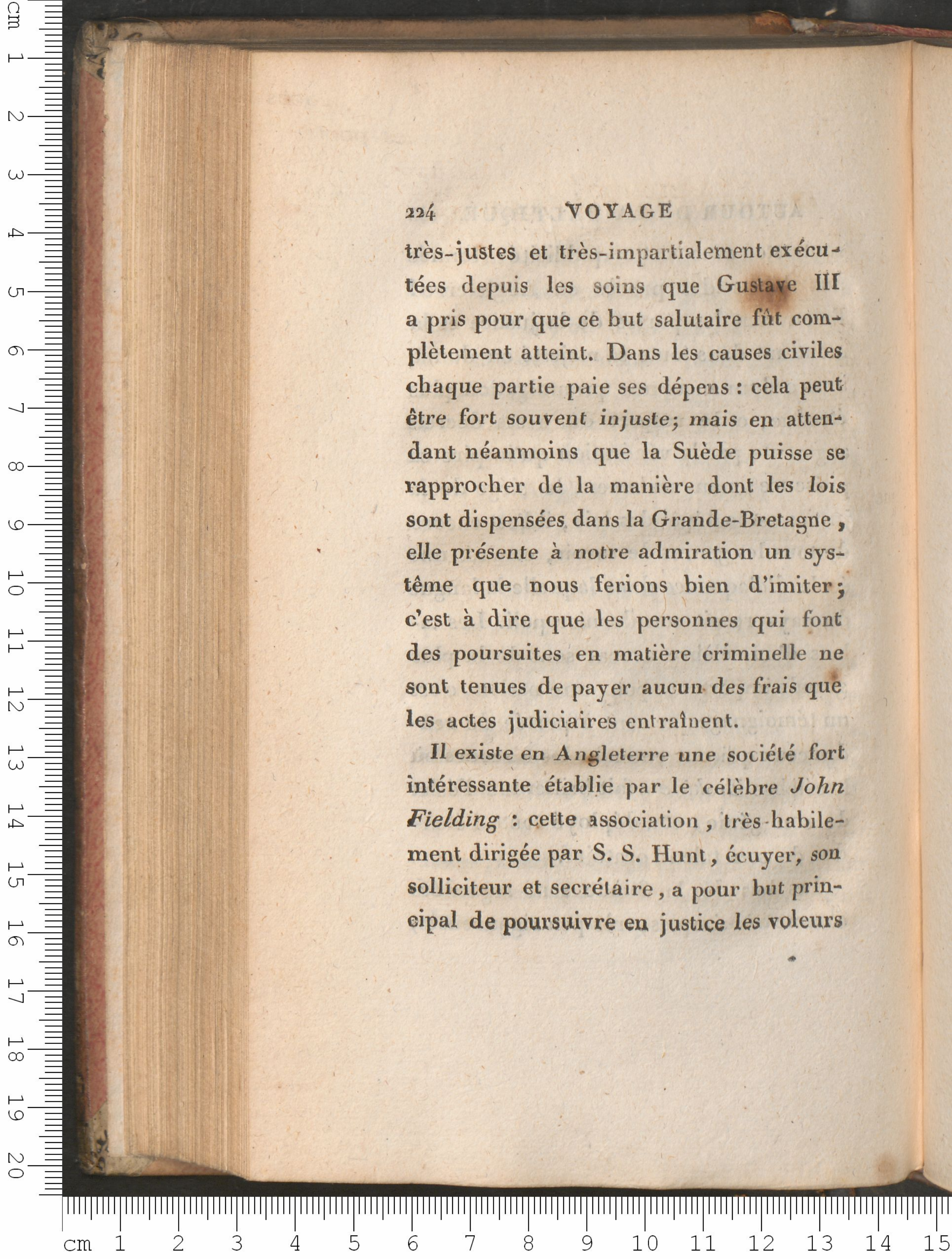
J'ai voulu voir les cours de justice, appelées *Kæmners rætter,* qui sont au nombre de quatre à Stockholm, mais je les trouvai toutes fermées, et j'appris que les juges, les parties intéressées et les officiers nécessaires au maintien de l'ordre avaient seuls la permission d'y entrer. Quel

---

fussent, si en les abordant ou en les quittant il ne les embrassait pas sur la bouche. (*Note du traducteur.*)

contraste avec cette publicité donnée aux débats des procès en Angleterre! En ouvrant les portes de la justice et la montrant dans toute sa majesté on donne à ses ordonnances une promulgation plus étendue, *et le respect dû à ses décrets* augmente par la vénération qu'inspire sa présence; non-seulement le siége de la justice est le dépôt des lois, il l'est encore de tous les genres de savoir, et c'est une école d'éloquence dans laquelle la langue du pays reçoit son dernier poli. Les talens d'un célèbre avocat sont de la plus grande importance pour une nation; c'est un témoignage que sont à portée de rendre ceux qui ont entendu les discours où le célèbre *Erskine* a fait briller tout l'éclat de son génie, et a déployé toute l'étendue de son talent oratoire.

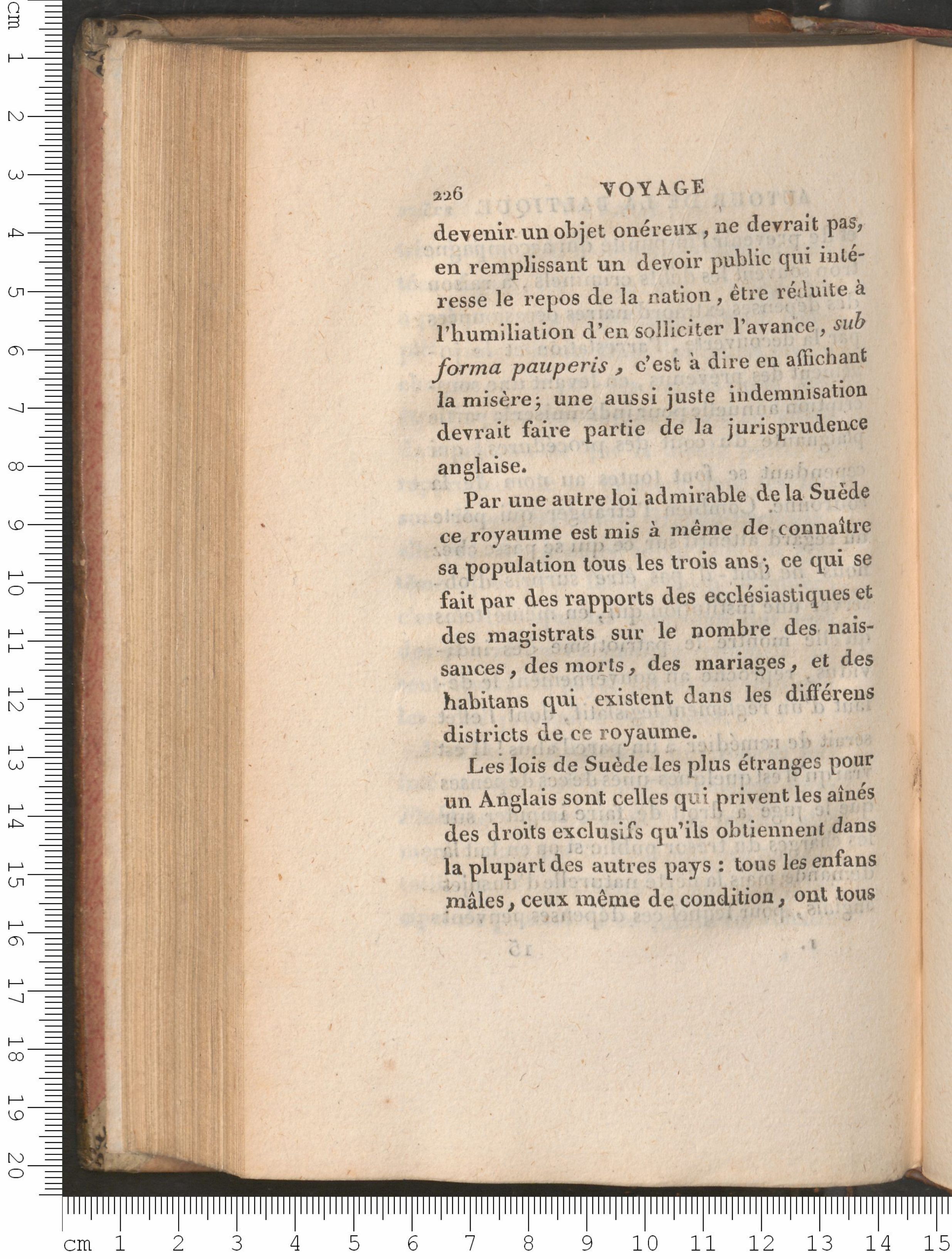
Les lois de la Suède sont regardées comme très-simples, très-peu rigoureuses,



très-justes et très-impartialement exécutées depuis les soins que Gustave III a pris pour que ce but salutaire fût complètement atteint. Dans les causes civiles chaque partie paie ses dépens : cela peut être fort souvent injuste; mais en attendant néanmoins que la Suède puisse se rapprocher de la manière dont les lois sont dispensées dans la Grande-Bretagne, elle présente à notre admiration un systême que nous ferions bien d'imiter; c'est à dire que les personnes qui font des poursuites en matière criminelle ne sont tenues de payer aucun des frais que les actes judiciaires entraînent.

Il existe en Angleterre une société fort intéressante établie par le célèbre *John Fielding* : cette association, très-habilement dirigée par S. S. Hunt, écuyer, son solliciteur et secrétaire, a pour but principal de poursuivre en justice les voleurs

et de prévenir l'impunité qui accompagne trop souvent les délits criminels, à raison des dépenses extraordinaires occasionnées par la découverte, l'arrestation et le jugement des prévenus, en levant une souscription annuelle pour indemniser la partie plaignante du coût des procédures, qui cependant se font toutes au nom de la couronne. Combien l'étranger qui porte un regard attentif sur ce qui se passe chez nous ne doit-il pas être surpris d'observer une institution qui, en même tems qu'elle montre le patriotisme des individus, reproche au gouvernement le défaut d'un réglement législatif, dont l'effet serait de remédier à un pareil abus! Il est vrai qu'il est quelques-unes de ces dépenses que le juge a droit de faire imputer sur les charges du trésor public si on en fait la demande; mais la fierté naturelle d'un sujet anglais, pour lequel ces dépenses peuvent



devenir un objet onéreux, ne devrait pas, en remplissant un devoir public qui intéresse le repos de la nation, être réduite à l'humiliation d'en solliciter l'avance, *sub forma pauperis*, c'est à dire en affichant la misère; une aussi juste indemnisation devrait faire partie de la jurisprudence anglaise.

Par une autre loi admirable de la Suède ce royaume est mis à même de connaître sa population tous les trois ans; ce qui se fait par des rapports des ecclésiastiques et des magistrats sur le nombre des naissances, des morts, des mariages, et des habitans qui existent dans les différens districts de ce royaume.

Les lois de Suède les plus étranges pour un Anglais sont celles qui privent les aînés des droits exclusifs qu'ils obtiennent dans la plupart des autres pays : tous les enfans mâles, ceux même de condition, ont tous

le même degré de noblesse; pour prévenir cependant la confusion qui pourrait résulter de cet ordre de choses, l'aîné seul, après la mort du père, représente la famille à la *diète ;* mais tous les biens d'héritage sont également partagés; les acquêts seuls sont à la *disposition* du mourant.

Les châtimens en Suède sont la décollation, la potence, le fouet et l'emprisonnement. Les trois premières de ces punitions s'infligent sur la place du marché : l'instrument de la flagellation consiste dans une verge faite de branches de bouleau nattées. Il règne dans ce pays une coutume aussi horrible que l'usage adopté en Angleterre de suspendre les malfaiteurs à des chaînes; *c'est celle d'exposer* les corps nuds des criminels qui ont été exécutés, et de les laisser étendus sur le branchage des arbres jusqu'à ce qu'ils tombent en pourriture. Deux ou trois de

ces effroyables objets inspirent la terreur sur le chemin de *Gothenburg* à *Stockholm*, à raison de ce que cette route est très-fréquentée, et qu'il s'y commet plus de vols que sur les autres : cependant la peine capitale est très-rarement infligée dans le royaume de Suède.

Je fus loin d'éprouver de la satisfaction en voyant la chambre des nobles, attendu qu'elle sert de salle *d'assemblée* pour cette branche de la diète, qui est maintenant regardée comme un fantôme de pouvoir. Si l'autorité des états n'était pas une véritable chimère les bourgeois de la campagne auraient aussi quelque raison de se plaindre, puisqu'ils n'ont aucune part aux résolutions *législatives* ; cette ombre de représentation se trouvant, comme elle l'était autrefois lorsque la diète jouissait de la plénitude de sa puissance, et qu'elle tenait le souverain dans sa dépendance, exclusive-

ment entre les mains des nobles, du clergé, des citoyens des villes et des paysans. L'extérieur de l'édifice est d'une très-belle simplicité : dans la place qui se trouve vis-à-vis de la chambre des nobles est la statue équestre de *Gustave-Wasa*, sculptée par *Meyer* ; elle a été érigée à grands frais par la noblesse ; mais ce monument est, suivant moi, indigne de l'homme immortel dont elle est destinée à perpétuer la mémoire.

Les charmes d'une belle matinée nous entraînèrent un jour à Haga, situé à un mille et demi anglais de la porte septentrionale de la ville : comme ce petit palais et ses jardins ont été bâtis et disposés d'après les dessins de Gustave III, secondé de *Marselier*, et qu'ils faisaient les délices de ce monarque, j'étais sûr d'y goûter de l'agrément. Nous arrivâmes à cette maison de plaisance par une allée touffue

d'arbustes les plus beaux et les mieux fleuris que nous eussions vus dans le Nord ; une chaîne pittoresque de rochers couverts de pins règne à une petite distance.

Le château est situé à l'extrémité d'une prairie, sur les bords du Méler, qui forme une très-belle nappe d'eau ; il est construit en bois peint de manière à imiter la pierre; il consiste dans une façade à trois étages, et deux aîles très-longues formant galerie. La distribution des terres dépendantes de ce palais et de ses bâtimens me rappelle le *petit Trianon* de l'infortunée reine de France à Versailles. Les appartemens sont petits, mais bien meublés. Gustave passait une grande partie de son tems dans ce séjour : on rapporte que si ces lieux avaient autant de charmes pour lui, c'était parce qu'à la révolution de 1772 il avait consulté secrètement ses amis

dans l'enfoncement des rochers, qui forme une des grandes beautés de ces lieux romantiques : cette circonstance le détermina à prendre dans ses voyages le titre de *comte de Haga*. Non loin de là sur une éminence sont les fondemens d'un vaste palais commencé par Gustave III en 1791, et dont la construction a été interrompue depuis sa mort : l'entreprise était trop vaste et trop dispendieuse pour le pays, et elle a été fort judicieusement abandonnée par le prince régnant.

J'ai vu avec plaisir dans la bibliothèque différens dessins et plans d'architecture de son illustre fondateur; les uns et les autres annonçaient autant de goût que d'imagination. Après dîner, à notre retour de Haga, nous nous rendîmes par la Baltique au parc situé à la partie orientale de la ville, et qui en est éloigné de trois milles, pour assister à une revue et à une petite guerre

d'environ quatre mille hommes. Le parc est une promenade qui réunit un très-grand concours de monde dans la belle saison; c'est le *Hidepark* de Londres. Les manœuvres commencèrent à cinq heures du soir, à l'arrivée du prince royal, enfant d'une faible santé, qui dans cette occasion représenta son père : il traversa la ligne dans une calèche à six chevaux, accompagné de quelques officiers, ainsi que de deux pages de sa maison, et suivi par une escorte de gardes du corps. Après que les pages, qui étaient vêtus à l'espagnol, et portaient une espèce de justaucorps gris-blanc, à manches fendues, eurent assis ce jeune prince sur un rocher dont la cime dominait un terrain élevé, les troupes se mirent en mouvement, et se formèrent en un corps d'armée composé de soldats vigoureux et bien disciplinés.

Lorsque ce combat simulé fut fini, les troupes défilèrent devant le prince,

qui tint avec beaucoup de docilité son petit chapeau à la main pendant la manœuvre, puis il remonta en voiture, et retourna auprès de ses gouvernantes.

Le costume des deux pages est le seul débris que j'aie trouvé en Suède du changement bizarre que Gustave III introduisit dans le costume de ses sujets; ils avaient adopté, dans le tems, avec assez de mauvaise grâce, une mode à laquelle rien ne ressemblait dans le Nord, et qui leur donnait l'extérieur des sujets d'une nation avec laquelle ils n'ont de rapport que du côté de l'honneur, les habitans de la Castille.

Les forces militaires de la Suède se divisent en troupes réglées ou régimens de garnisons, et en milices nationales; cette dernière institution a besoin de quelque explication : les levées s'en font sur les terres qui appartiennent à la couronne, et dont les tenanciers contribuent non-

seulement à l'entretien des troupes, mais encore à celui du clergé et des officiers civils. Ces domaines sont appelés *hemmans*, et se partagent en districts : chaque district est imposé dans une proportion déterminée ; les plus riches fournissent la cavalerie ; les autres l'infanterie : des hommes ainsi choisis au sein de la campagne sont toujours vigoureux, pleins de santé, et d'une taille bien proportionnée.

En tems de paix comme en tems de guerre les tenanciers de la couronne sont forcés de faire conduire gratuitement ces levées à leurs corps respectifs, d'accorder à la famille de celui qui est parti une chaumière, une grange, ainsi qu'une petite portion de terrain, et de la cultiver pendant tout le tems que dure son service ; ils sont tenus aussi de fournir à ces militaires un habit de drap grossier, deux paires de souliers, et une petite contribution an-

nuelle. En tems de paix les soldats s'assemblent par compagnies les dimanches après le service divin pour apprendre l'exercice de leurs officiers et de leurs sergens.

Après et avant la moisson chaque régiment se forme et campe dans son district pendant trois semaines. Tous les trois ou quatre ans il s'établit des camps de plusieurs régimens dans une province, qui est ordinairement le centre de plusieurs districts ; et le reste de leur tems ces villageois, qui sont enrôlés pour la vie, ont la permission de travailler comme journaliers pour les laboureurs et fermiers au prix ordinaire du pays. Tel est l'aperçu de la manière dont cette grande force constitutionnelle, cette défense nationale et peu onéreuse pour le peuple, est organisée.

En revenant de la revue nous vîmes

manœuvrer les chaloupes canonnières de l'île de l'Amirauté : ces bâtimens peuvent naviguer sur le lac Méler parmi les rochers et près de la côte de Finlande; mais ils ne peuvent voguer en pleine mer, ni lutter contre le vent. Quelques-unes de ces espèces de galères étaient munies de vingt-quatre rames, et portaient à leur poupe un canon de vingt-quatre.

Quoique nous fussions au 28 de juin le tems était si froid que je commençai à croire au proverbe, que *le Nord a deux hivers, l'un blanc et l'autre vert.* Nous nous disposâmes à aller faire une petite excursion à Upsal, ainsi qu'aux mines de Danmora, qui sont éloignées d'environ quatre-vingt-cinq milles de Stockholm, et nous louâmes pour ce voyage un très-léger phaéton, voiture qui n'emploie que deux chevaux, et qui est fort commode pour les chemins de traverse. Les par-

ticuliers les plus riches de ce pays se servent d'une espèce de *carrick*, derrière lequel il y a un siége pour un domestique, qui de loin à l'air de s'accrocher au cou de son maître, et produit un effet singulièrement bizarre.

Tout voyageur dont le tems ne sera pas limité fera fort bien de visiter les fonderies de Sahlahutta, les mines d'argent de *Sahberg* et de *Herstenbotten*; *Afvestad*, où se rafine le cuivre; *Norberg*, remarquable par ses productions minérales, qui sont très-curieuses; *Fahlun*, capitale de la brave Dalécarlie; les fameuses mines d'argent de *Kopparberg*, les cataractes d'*Elfscarleby*, la forge à ancres de M. Grill à *Suderfors*.

Tous les phénomènes produits en Suède par la nature se développent d'une manière intéressante et sublime dans ces différens endroits, ainsi qu'à Danmora. Il

est indispensable pour se procurer l'entrée de ces établissemens d'avoir des lettres de recommandation pour les personnes qui en ont la propriété ou la direction. Pressé comme j'ai déjà dit que je l'étais, et n'ayant que très-peu de tems dont je pusse disposer, je donnai la préférence aux mines de Danmora et à Upsal.

Le pays que nous traversâmes avec notre vitesse accoutumée est riche et pittoresque, et il abonde dans plusieurs cantons en champs de blé; mais à mesure que nous approchâmes d'Upsal, et ensuite de Danmora, la campagne, devenue plus aride, se montra beaucoup moins féconde. Nous couchâmes le même soir à Upsal, et partîmes le lendemain matin de très-bonne heure pour Danmora, où nous arrivâmes très à propos pour entendre la détonation du rocher, qui a lieu tous les jours à midi précis.

Comme je regardais dans la principale ouverture de la mine, d'où l'on découvrait un gouffre immense et effroyable, qui se termine par une impénétrable obscurité, nos oreilles furent assaillies par un bruit semblable à celui de la foudre qui grondait en roulant dans les vastes et ténébreuses cavernes de cette espèce de cratère, et produisait un effet alarmant. Il arrive très-fréquemment que des éclats énormes du rocher sont lancés par la violence de l'explosion au-dehors de cet abîme, où la main de l'homme se fatigue depuis trois siècles.

Les mines de Danmora produisent une quantité considérable de minerai d'une qualité supérieure, dont on fait un grand usage dans les manufactures d'acier anglais. Rien ne put me faire triompher de la répugnance que m'inspirait la nécessité de descendre le principal puits

dans un seau. Il nous fallut gagner le fond d'un autre abîme par de mauvaises échelles placées presque perpendiculairement; méthode qui donne beaucoup de peine, et expose à de grands dangers: nous en trouvâmes l'extrémité inférieure couverte d'une glace indissoluble.

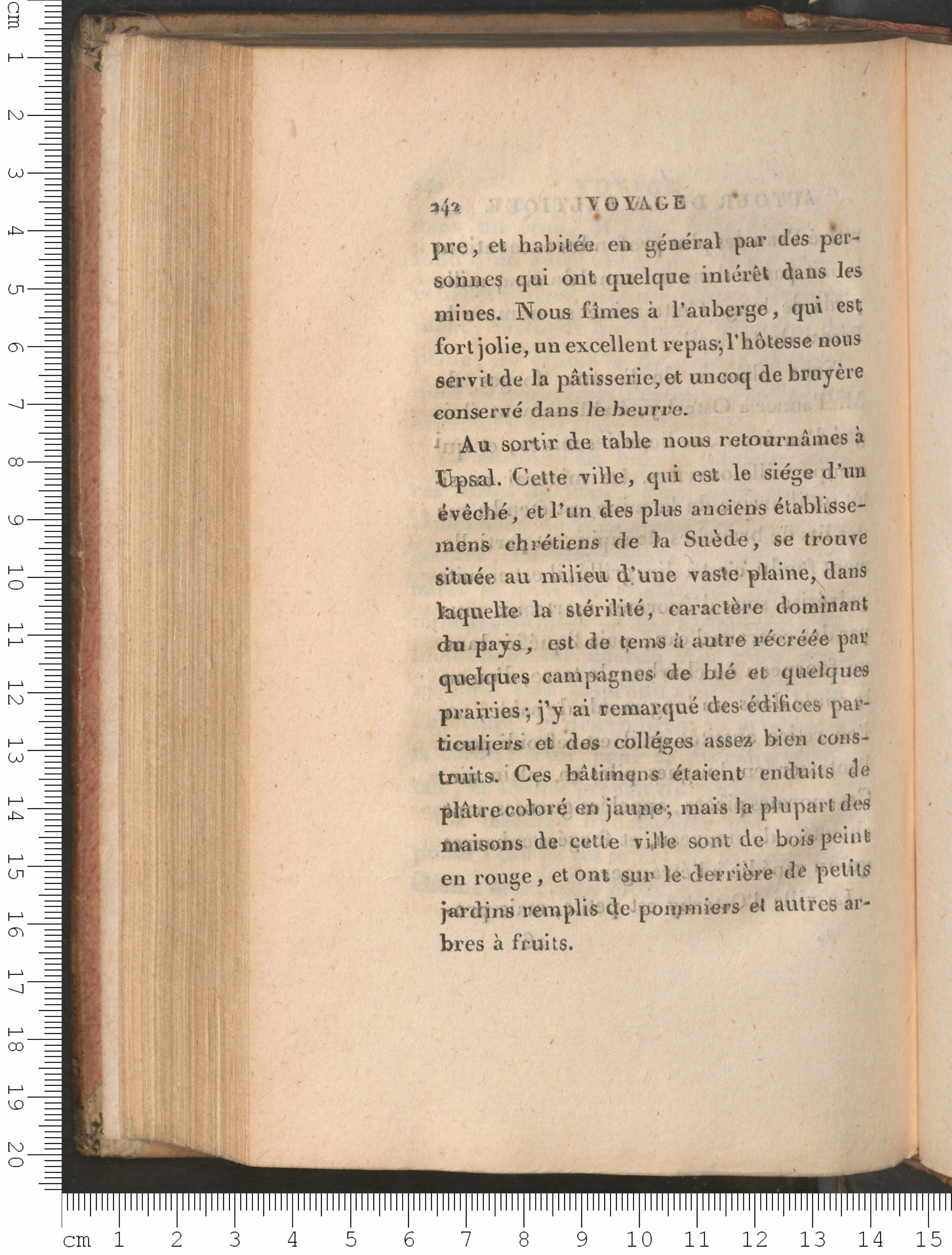
La curiosité est bientôt satisfaite dans ces sortes de lieux; aussi nous empressâmes-nous de remonter à *l'orifice* de ce gouffre, où nous fûmes à portée d'admirer la force de l'habitude; car deux mineurs avancés en âge se mirent à califourchon sur chacun des côtés d'un seau qui était suspendu au-dessus de son ouverture, et descendirent en se tenant à la corde; l'un pour se distraire chantait, et l'autre prenait du tabac.

La machine hydraulique qui sert à puiser l'eau de ces mines fait mouvoir une chaîne de six mille pieds, qui, après avoir

retiré l'eau des plus profondes excavations la fait passer dans un canal de cinq mille pieds de long. Cette mine se nomme le Pérou de la Suède.

Nous allâmes de là aux forges de M. Tanner à *Osterby, établissement* éloigné d'environ une lieue des mines, et qui occupe mille ouvriers. Le minerai aussitôt qu'il arrive de la mine est étendu sur des lits de branches de sapin, et partiellement fondu, c'est à dire grillé ; il est ensuite pulvérisé sous d'énormes marteaux mus par des courans d'eau, puis liquéfié dans un fourneau de charbon de terre, d'où on le coule dans un long moule de sable ; on l'en retire aussitôt qu'il est refroidi pour l'entasser en longues piles en plein air. Ces énormes pièces, appelées gueuses, sont chauffées de nouveau, et forgées en barres qu'on expédie à l'étranger.

La ville d'Osterby est petite, mais pro-



pre, et habitée en général par des personnes qui ont quelque intérêt dans les mines. Nous fîmes à l'auberge, qui est fort jolie, un excellent repas; l'hôtesse nous servit de la pâtisserie, et uncoq de bruyère conservé dans *le beurre*.

Au sortir de table nous retournâmes à Upsal. Cette ville, qui est le siége d'un évêché, et l'un des plus anciens établissemens chrétiens de la Suède, se trouve située au milieu d'une vaste plaine, dans laquelle la stérilité, caractère dominant du pays, est de tems à autre récréée par quelques campagnes de blé et quelques prairies; j'y ai remarqué des édifices particuliers et des colléges assez bien construits. Ces bâtimens étaient enduits de plâtre coloré en jaune; mais la plupart des maisons de cette ville sont de bois peint en rouge, et ont sur le derrière de petits jardins remplis de pommiers et autres arbres à fruits.

La rivière de *Sala*, qui communique avec le Méler, partage la ville. Je n'ai vu nulle part l'herbe aussi haute et aussi verte sur les toits des maisons que dans cette ville. En regardant de la fenêtre de ma chambre à *coucher* à *l'auberge* il me fut impossible de distinguer plusieurs de ces toits de la colline de verdure au sommet de laquelle l'ancien palais est situé. Comme je passais sous la porte de la cour de ce château, qui est construit en briques, et qui est terminé à l'un de ses angles par une grosse tour avec une coupole de cuivre, je vis un grand nombre de voitures chargées de bagages destinés à suivre le duc de *Sudermanie*, (oncle du roi, et régent de Suède pendant sa minorité) lequel avait quitté la veille les appartemens qu'il occupe dans ce palais pour aller rejoindre son régiment.

Ce prince possède de grands talens, mais

il règne malheureusement aujourd'hui beaucoup de froideur entre son altesse royale et son auguste neveu.

On ne voit maintenant qu'une partie du palais, ce qu'il en reste ayant été consumé par le feu : nous découvrîmes de la hauteur sur laquelle il est situé l'emplacement de l'ancienne ville, capitale autrefois de la Suède, et la résidence du grand-prêtre d'*Oden*. Notre tems ne nous permit pas d'aller voir la célèbre *Morasteen* ou *pierre de Mora*, sur laquelle les anciens monarques suédois étaient couronnés ; (1) on la conserve avec d'autres curiosités dans un dépôt à sept milles d'Upsal.

Nous apprîmes que sous un monceau

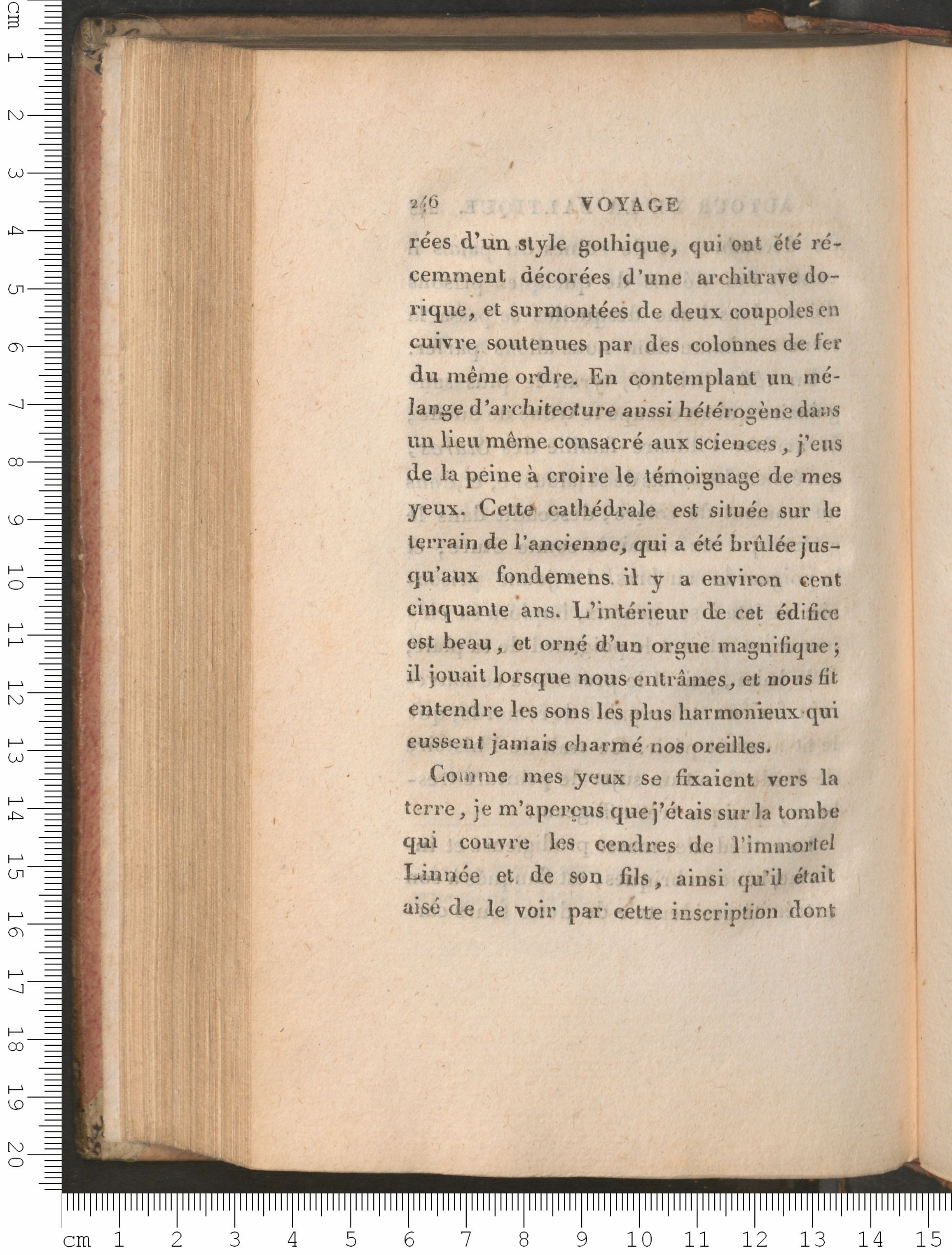
---

(1) Le dernier souverain qui ait été couronné sur cette pierre le fut en 1512.

de décombres et de ruines du palais il existait des débris de quelques prisons d'état, dans l'une desquelles se passa la scène touchante dont nous allons parler.

En 1567 Eric IV, tyran le plus sanguinaire qui ait occupé le trône de Suède, fit arrêter l'illustre famille des *Stures*, qui étaient les objets de sa jalousie, et, dans un moment de colère, descendit dans le cachot qui renfermait le comte Sture, et le poignarda au bras. Le jeune prisonnier se jeta à ses genoux, implora sa clémence, et retirant le poignard de sa plaie, il le baisa, puis il le présenta à ce souverain furieux et incapable de remords, qui le fit aussitôt périr. Ce trait de l'histoire de Suède ferait un sujet de peinture très-beau, quoique très-affligeant.

La cathédrale, masse prodigieuse et informe, bâtie en briques, est flanquée à son extrémité occidentale de deux tours car-



rées d'un style gothique, qui ont été récemment décorées d'une architrave dorique, et surmontées de deux coupoles en cuivre soutenues par des colonnes de fer du même ordre. En contemplant un mélange d'*architecture aussi hétérogène* dans un lieu même consacré aux sciences, j'eus de la peine à croire le témoignage de mes yeux. Cette cathédrale est située sur le terrain de l'*ancienne*, qui a été brûlée jusqu'aux fondemens il y a environ cent cinquante ans. L'intérieur de cet édifice est beau, et orné d'un orgue magnifique; il jouait lorsque nous entrâmes, et nous fit entendre les sons les plus harmonieux qui eussent jamais charmé nos oreilles.

Comme mes yeux se fixaient vers la terre, je m'aperçus que j'étais sur la tombe qui couvre les cendres de l'immortel Linnée et de son fils, ainsi qu'il était aisé de le voir par cette inscription dont

la simplicité est peu digne de la mémoire de ce grand homme.

OSSA

CAROLI A LINNÉE,

EQUITIS AUSATI

MARITO OPTIMO

FILIO UNICO,

CAROLO A LINNÉE,

PATRIS SUCCESSORI,

ET

SIBI

SARA ELIZABETHA MORÆA.

Le respect affectueux des élèves de ce célèbre naturaliste et les talens de son illustre ami Sergell se sont efforcés de suppléer à la médiocrité de ce tribut en érigeant un monument de porphyre suédois, qui supporte un large médaillon représentant la tête de ce grand homme;

on assure qu'elle est très-ressemblante. Au-dessous de ce portrait est l'inscription suivante :

CAROLO A LINNÉE,

BOTANICORUM PRINCIPI,

AMICI ET DISCIPULI.

1798.

Quoique ce monument, placé dans un endroit écarté, soit plus digne de Linnée, il est encore loin de ce qu'un voyageur aurait cru devoir attendre dans le sanctuaire hyperboréen des sciences, et dans le pays qui a vu naître cet homme immortel; dans un pays, dis-je, où le voyageur trouve chaque remarque, chaque observation enrichie du nom de Linnée. Ici, me dit un Suédois, le sourire de l'orgueil national sur les lèvres, *et* l'œil étincelant de joie, est la maison *qu'il* habita; là sont le jardin et le berceau où il étudiait; c'est dans cette prairie qu'il

avait coutume d'accourir avec ses disciples, au lever de l'aurore, pour explorer les beautés de la végétation, et dévoiler avec la sagacité d'une seconde Providence les secrets de la nature : là, si dans le cours de leurs studieuses investigations l'un d'entr'eux découvrait une plante curieuse ou un nouvel insecte, les sons du cor réunissaient la troupe herborisante, qui s'assemblait autour de son chef pour entendre et recueillir ce qui allait sortir de la bouche de cet oracle.

Dans une chapelle particulière de cette cathédrale est la tombe du glorieux Gustave-Wasa, dont l'effigie se trouve placée entre celles de ses deux femmes, Catherine et Marguerite. On voit dans une autre chapelle celle des Stures, dont j'ai parlé ci-dessus. L'inscription placée sur ce monument se termine par ces expressions touchantes : « Tout ce qu'il y

avait de noble et de magnanime ne put parvenir à désarmer le cœur inflexible de leur souverain. Lecteur, si tu es doué d'une ame sensible, déplore la malheureuse destinée de tant de vertus. »

Nous vîmes dans un autre angle de cet édifice une petite statue de Jean III, monarque qui éprouva le même sort que les Stures. Le vaisseau qui la transportait de l'Italie, où elle a été *sculptée*, en Suède, coula à fond près de Dantzick, et elle resta sous l'eau cent cinquante ans; elle fut ensuite repêchée et offerte par les bourgeois de Dantzick au prince Eric, puis on la plaça dans la cathédrale. Là reposent encore les cendres du célèbre chancelier Oxenstiern. Il est étonnant que ni ce grand homme, ni Christian IV de Danemarck, qui tous deux ont été les bienfaiteurs de leur pays, n'aient obtenu aucun monument qui consacrât leur mémoire.

Nos lecteurs ne verront pas sans intérêt le portrait de ce chancelier par la reine de Suède, qui pendant sa minorité fut mise sous la tutelle d'Oxenstiern.

« Cet homme extraordinaire, qui avait beaucoup étudié dans sa jeunesse, possédait les plus vastes connaissances ; les intérêts des nations, les ressources des états, leur force et leur faiblesse, rien de cela ne lui était étranger. Avec tous les talens dont il était doué il possédait encore une prudence consommée, une vaste intelligence, et beaucoup de grandeur d'ame ; infatigable dans le travail, rien n'égalait son assiduité et son application dans l'exercice de ses devoirs ; il était aussi sobre qu'on pouvait l'être dans un pays où cette vertu était inconnue ; grand dormeur, il avait coutume de dire que rien n'avait pu l'empêcher de sommeiller, ou n'avait troublé son repos pendant tout

le cours de sa vie, si ce n'est la mort de son père (1) Gustave, et la perte de la bataille de Nordingue. Il m'a souvent assuré que lorsqu'il se mettait au lit il se détachait de ses soucis comme de ses vêtemens *jusqu'au lendemain matin* : quant à son caractère il était ambitieux, mais probe et incorruptible ; un peu trop penseur et trop flegmatique. »

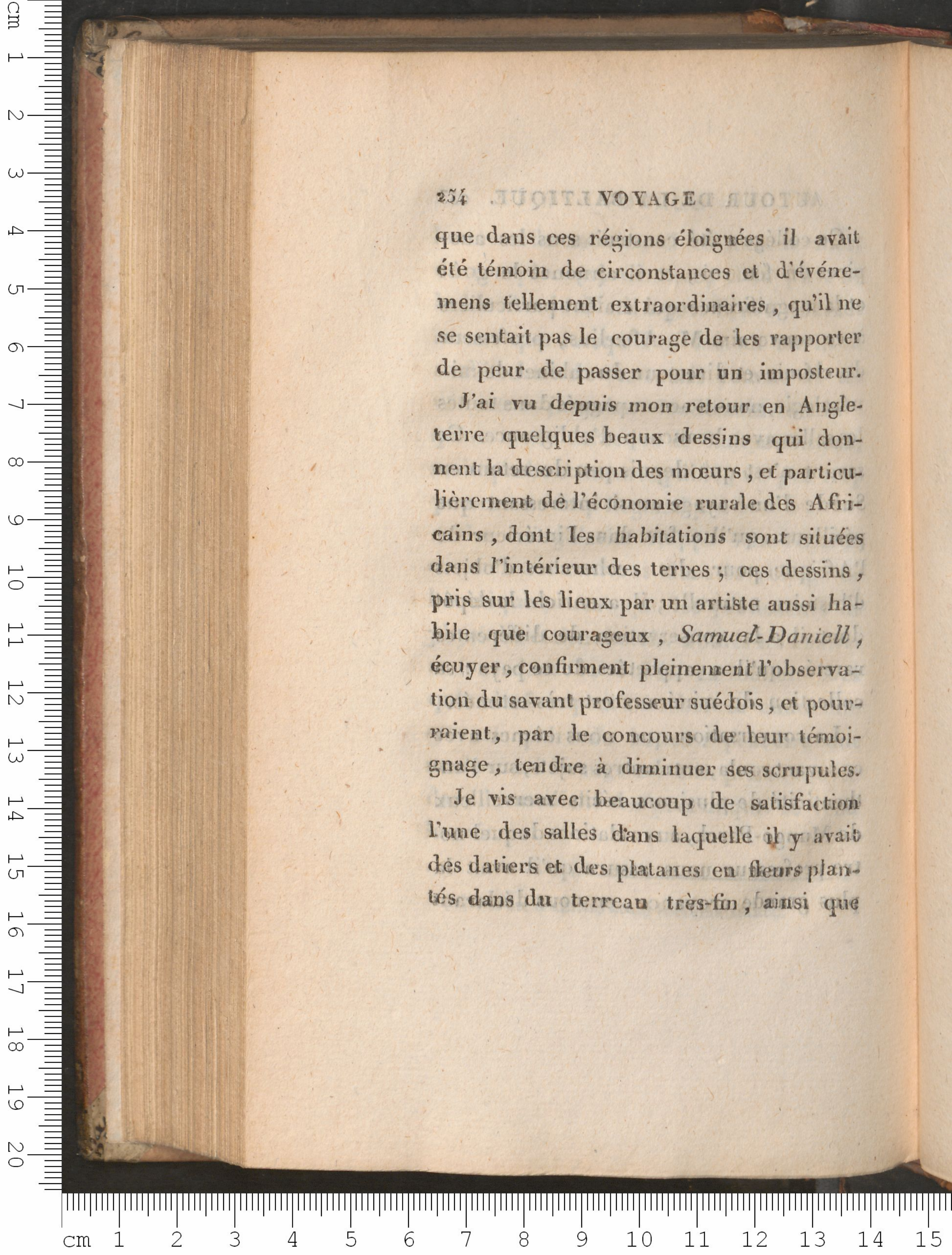
Une *singularité* frappa nos regards comme nous entrions dans le collége de botanique ; c'est que les professeurs de physique étaient bottés. Toutes les affaires se font dans la Suède en bottes. Dès qu'un enfant peut marcher sa chaussure est une paire de bottes : peut-être une mode aussi étrange a-t-elle pris sa source dans la modicité du prix auquel se vend le cuir.

---

(1) Terme d'amitié et de reconnaissance.

Ce collége a été construit sous les auspices du feu roi, et il annonce le goût et la magnificence qui étaient particuliers à ce souverain. M. Aftzelius, professeur de chimie et directeur du cabinet de minéralogie, nous a accompagnés dans toutes les salles avec beaucoup d'obligeance. Ce savant n'est que depuis peu de retour en Suède d'un voyage aussi intéressant que périlleux, qu'il a fait dans l'intérieur de l'Afrique pour des recherches d'objets d'histoire naturelle ; il a enrichi le dépôt dont il a la conservation de différentes raretés qu'il a apportées de ce pays : sa collection de minéraux est très-estimée.

La conversation que nous eûmes avec ce savant roula, entr'autres sujets, sur l'authenticité de plusieurs récits merveilleux de Mungo-Parck, aux relations duquel notre professeur nous assura qu'il avait la plus grande croyance, en nous déclarant



que dans ces régions éloignées il avait été témoin de circonstances et d'événemens tellement extraordinaires, qu'il ne se sentait pas le courage de les rapporter de peur de passer pour un imposteur.

J'ai vu *depuis mon retour* en Angleterre quelques beaux dessins qui donnent la description des mœurs, et particulièrement de l'économie rurale des Africains, dont les *habitations* sont situées dans l'intérieur des terres ; ces dessins, pris sur les lieux par un artiste aussi habile que courageux, *Samuel-Daniell*, écuyer, confirment pleinement l'observation du savant professeur suédois, et pourraient, par le concours de leur témoignage, tendre à diminuer ses scrupules.

Je vis avec beaucoup de satisfaction l'une des salles dans laquelle il y avait des datiers et des platanes en fleurs plantés dans du terreau très-fin, ainsi que

différens autres arbrisseaux fort rares, croissant en espaliers contre un treillage vert qui traversait la pièce en tout sens et formait des allées.

Parmi les curiosités de cette salle était un vénérable perroquet, auquel je ne manquai pas de rendre mes respects, attendu qu'il avait passé sa centième année : il portait les marques de la plus grande vieillesse ; une partie de son corps était entièrement déplumée, et il y avait une apparence sensible de faiblesse dans ses yeux et dans ses mandibules ; cependant il est aisé de voir que cet oiseau a encore quelques années à vivre.

La chaleur de cette salle donne aux plantes la température qui leur convient ; rien n'est plus curieux que de voir l'art seconder ainsi la nature dans un climat qui est aussi contraire à leur croissance. La serre chaude, qui vient d'être achevée,

est une pièce magnifique, supportée par des colonnes de l'ordre dorique, et qui sera échauffée par quatorze poêles et neuf tuyaux de chaleur cachés dans ces colonnes. Il n'y avait pas encore de plantes lorsqu'on nous la fit voir.

Le cabinet du muséum n'est pas terminé ; le dessin en est magnifique : la salle où se tiendront les cours est très-spacieuse et très-belle ; elle communique par un vestibule à la partie du jardin qui est achevée, et est prête à admettre les élèves ; les plantes y sont rangées d'après le système de Linnée, et offre un champ très-vaste et très-intéressant aux recherches des botanistes.

Je n'ai pas trouvé la bibliothèque de l'université digne de la grande réputation qu'elle s'était acquise ; elle est partagée en trois pièces, dont la première est consacrée aux belles-lettres, la seconde aux

ouvrages de différens genres, dont la collection a été donnée à l'université par le feu roi ; la troisième est exclusivement destinée à la théologie, la jurisprudence et la médecine. Cette bibliothèque s'est grossie à différentes *époques* de collections littéraires de différentes contrées soumises par la Suède. Le bibliothécaire, qui était resté plusieurs années dans cette même qualité avec sir Joseph Banks à Londres, nous fit voir un manuscrit très-précieux d'une traduction gothique des quatre évangiles, qu'on dit avoir été faite dans le quatrième siècle : ce manuscrit était de vélin richement orné de lettres d'argent et de quelques-unes en or ; les premières ont perdu leur éclat, mais les dernières sont d'une très-belle conservation. Ce livre fait partie du pillage de la bibliothèque de Prague, qui eut lieu en 1648, et il fut envoyé à la reine Christine

par le comte de Konigsmarck. La princesse en fut dépouillée par un Hollandais, à la mort duquel un patriote suédois l'acheta deux cent cinquante livres sterling, et en fit don à l'université.

On nous y montra quelques curiosités qui, suivant moi, n'étaient nullement à leur place, et que je ne trouvai point de nature à être mises sous la garde de ce corps respectable et savant; c'étaient les sandales de la *Vierge Marie* et la bourse de *Judas*. J'avouerai, à la louange de l'université, que ceux qui nous donnaient l'explication de ces raretés étaient un peu embarrassés de leur rôle.

Nous vîmes dans une petite salle de la bibliothèque une grande caisse à peu près de la largeur de quatre pieds sur six de longueur, à double serrure et à double scellé, contenant les manuscrits de Gustave III, et dont il a été ordonné par

son testament que l'ouverture ne serait faite que cinquante ans après sa mort. Les conjectures et les espérances planent souvent sur cette caisse, qui fournira indubitablement à la *Suède* des mémoires *très-intéressans*, et un trésor de productions littéraires. On nous montra aussi quelques manuscrits islandais, qui, dit-on, datent de plus de huit cents ans, et quelques traités écrits par des Lapons. Quel prodige que les lettres aient pu fleurir dans des contrées que le soleil échauffe si rarement du feu de ses rayons!

Les élèves de cette université sont au nombre de mille; ils se logent et se nourrissent dans différens quartiers de la ville, suivant leurs moyens et leur goût; leur costume consiste en général dans une robe noire sans manches. Les revenus de cette institution, qui tient le premier rang parmi celles du nord de l'Europe, sont

peu considérables, et il serait à désirer pour un aussi précieux établissement que la mode de confier à ses soins les enfans des bourgeois et des nobles fût plus généralement *suivie* : il ne faut que de la protection pour donner à cette université plus de vigueur, le génie et les sciences ayant fait de ce lieu leur séjour de prédilection.

La population de la Suède, en y comprenant la Finlande, va tous les jours en augmentant ; on assure qu'elle excède aujourd'hui trois millions d'ames. Le revenu de ce royaume consiste dans une capitation qui s'élève à un schelling trois pences (dix-huit pences d'Angleterre) par personne, les domaines royaux, la taxe sur les fenêtres, les chevaux, les équipages, les domestiques de luxe, les montres, le tabac ; les droits d'exportation et d'importation ; l'impôt sur les

esprits ardens ; les mines et les forges ; une partie des grandes dîmes ; les retenues sur les appointemens, les pensions et les places ; le monopole du salpêtre. On prétend que la pêche du hareng est dans un état de dépérissement *sensible*. Nous trouvâmes *tout* en Suède à un prix modéré, à l'exception du drap.

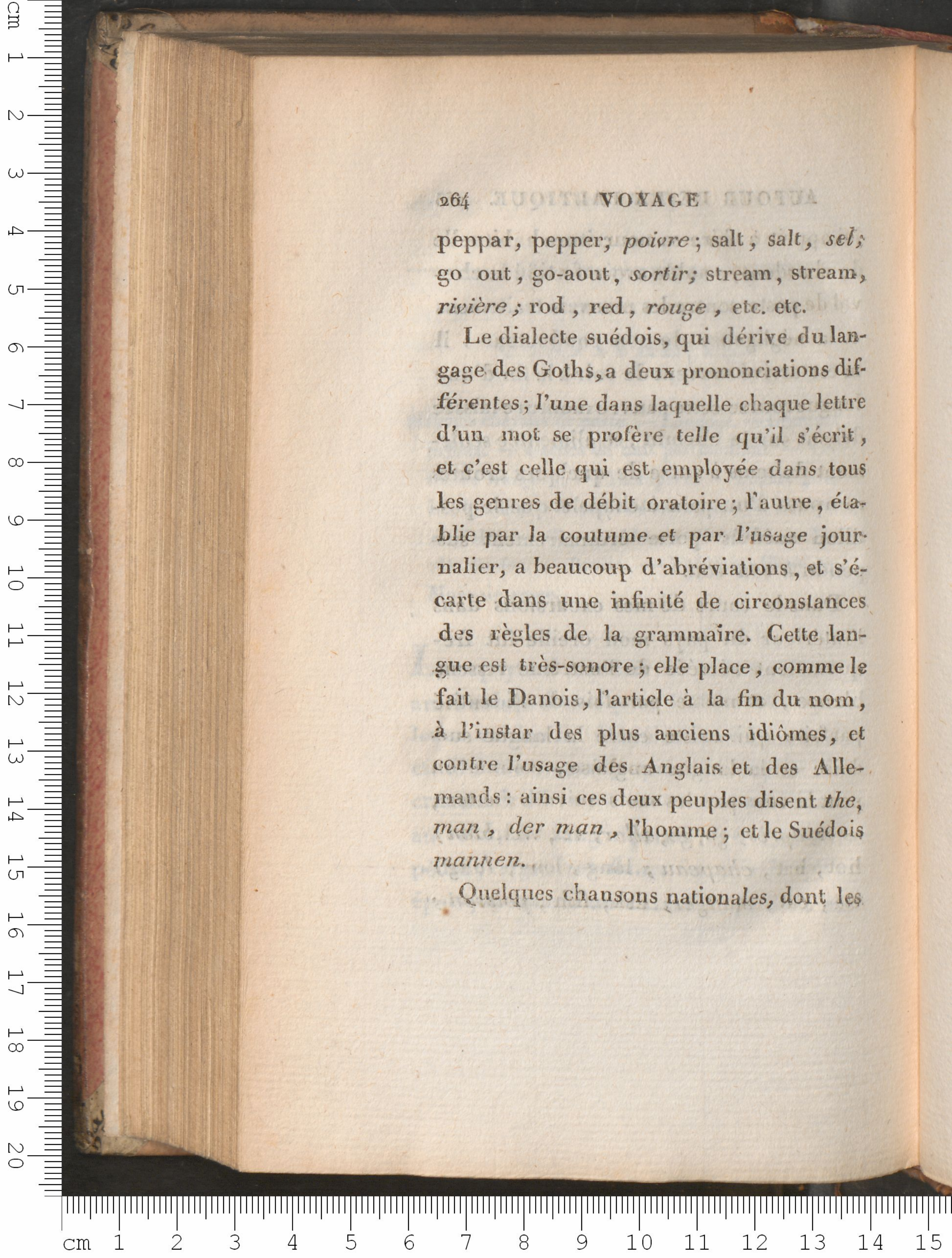
CHAPITRE IX.

Mauvais chevaux de *poste*. — *Langage*. — Criminel joyeux. — Gardes de nuit psalmodiant. — Comédie française. — Passeports. — Départ pour la Finlande. — Mendicité sur un nouvel élément — Isles sur îles. — *Abo*. — *Mouches*. — Forêts en *feu*. — Russie. — Frédéric-Sham. — Monnaie russe.

Les paysans suédois sont loin d'être aussi compatissans pour les chevaux que leurs voisins les Danois; mais la bonne et libérale nature, qui, prévoyant la cruauté de l'homme envers l'animal placé au second rang parmi les quadrupèdes, arma ses flancs du cuir le plus épais, le doua d'un caractère patient, et

lui apprit à faire sa nourriture habituelle de chardons, semble avoir fortifié le cheval de poste contre les mauvais traitemens et la négligence de son conducteur : il m'est arrivé souvent de voir à la fin d'une longue course cette pauvre monture laissée debout sur le chemin, et alimentée seulement de tems à autre de quelques croûtes rompues d'un pain à chapelet que le postillon *suédois* porte ordinairement suspendu à son cou.

Dans le cours de mes excursions dans l'intérieur du pays mon oreille fut fréquemment récréée de l'extrême ressemblance, et même par fois de l'identité parfaite qui existe entre la langue suédoise et la langue anglaise, comme on peut le voir par les mots suivans : ester, aster, *après;* go, go, *aller;* vel, wel, *bien;* hot, hat, *chapeau;* long, long, *long;* eta, eat, *manger;* fisk, fish, *poisson;*



peppar, pepper, *poivre*; salt, salt, *sel;* go out, go-aout, *sortir;* stream, stream, *rivière;* rod, red, *rouge*, etc. etc.

Le dialecte suédois, qui dérive du langage des Goths, a deux prononciations différentes; l'une dans laquelle chaque lettre d'un mot se profère telle qu'il s'écrit, et c'est celle qui est employée dans tous les genres de débit oratoire; l'autre, établie par la coutume et par l'usage journalier, a beaucoup d'abréviations, et s'écarte dans une infinité de circonstances des règles de la grammaire. Cette langue est très-sonore; elle place, comme le fait le Danois, l'article à la fin du nom, à l'instar des plus anciens idiômes, et contre l'usage des Anglais et des Allemands: ainsi ces deux peuples disent *the, man, der man*, l'homme; et le Suédois *mannen*.

Quelques chansons nationales, dont les

Suédois raffolent, passent pour être très-agréables, et pour respirer le véritable esprit de la poésie; ils parlent avec une sorte de ravissement de *Dalin*, l'un de leurs poètes modernes, et en font autant de *Stiernhielm*, qui vécut sous le règne de Gustave-Adolphe, et qui, chose assez étonnante, fut le plus grand mathématicien et le plus grand versificateur de son tems : c'est peut-être l'existence de cet homme singulier qui suggéra l'idée du poème satirique intitulé *la Passion des Triangles*.

Les personnes du premier rang en Suède ont l'esprit très-cultivé; elles réunissent à une infinité de connaissances des talens et des qualités fort estimables. Les paroisses de chaque village ont une école publique; les paysans savent presque tous lire; et un très-grand nombre de leurs enfans passent de ces écoles aux colléges d'Upsal.

Je parcourais les rues de Stockholm à mon retour d'Upsal lorsqu'il se passa sous mes yeux un événement, d'où l'on peut facilement conclure qu'un sentiment inné d'obéissance aux lois est plus propre à répondre de la personne de celui qui les viole que la prison la mieux gardée, et que les Suédois sont plus sous l'influence de ce penchant qu'aucun autre peuple de la terre. En détournant le coin d'un carrefour je me trouvai vis-à-vis d'un rustre, qui à sa tournure gauche et à son air emprunté me fit bientôt juger qu'il n'était jamais venu à la ville ; il conduisait dans une petite charrette un grand drôle à la face réjouie, dont les mains étaient attachées par des menottes grossièrement faites, et les pieds enchaînés aux ridelles de la voiture. Le charretier et le prisonnier paraissaient s'être désaltérés plus d'une fois sur la route, « et, comme dit La Fon-

« taine, avoir noyé leurs soucis dans les « pots. » Le prisonnier, qui par la supériorité de ses forces eût été en état d'assommer le rustre d'un coup de ses menottes et de s'échapper, était tranquillement assis sur un banc dans la voiture, et s'amusait de tems à autre à pincer son conducteur, qui lui rendait la pareille en poussant de gros éclats de rire. Ils traversèrent ainsi la ville, le voleur montrant au charretier le chemin de la prison d'un air aussi joyeux que s'il eût été à une fête. J'ai vu différens criminels passer d'une ville à une autre avec le même air d'insouciance.

Les chambres de la principale prison que j'allai voir me parurent trop petites et trop resserrées; les prisonniers y étaient entassés, et les malades s'y trouvaient mêlés avec les bien portans. Les détenus n'étaient pas obligés de travailler comme dans Copenhague; circonstance qui,

réunie aux causes que je viens de décrire, contribuait indubitablement à leur rendre le teint pâle et décoloré.

Je fus choqué de voir une barre de fer, aussi grosse et aussi longue qu'un fourgon de nos cheminées anglaises, rivée au bas de la jambe de chaque prisonnier, et que pour se mouvoir il est obligé de maintenir dans une position horizontale au moyen d'une corde attachée à l'extrémité de cette barre, et qui se noue à sa ceinture : charger un prisonnier de plus de chaînes qu'il n'en faut pour l'empêcher de s'évader, c'est, ce me semble, un reproche fait à la justice, à l'humanité et à la politique du gouvernement qui le permet. Les femmes sont enfermées dans une partie séparée du bâtiment ; elles n'ont pas de fers, mais leurs cellules sont trop étroites et trop peu spacieuses : on leur laisse aussi la liberté de vivre dans l'indolence. J'avoue-

rai qu'en réfléchissant sur la bienveillance éclairée de la nation suédoise je fus surpris de voir combien ces lieux avaient eu peu de part à sa sollicitude.

Les gardes nocturnes de Stockholm, ainsi que leurs *confrères* de Copenhague, annoncent à grands cris l'heure, et chantent des antiennes pendant une grande partie de la nuit, au grand regret des étrangers, qui sont accoutumés à restraindre leurs dévotions aux heures de la journée. Ces importuns personnages circulent dans la ville toute la nuit, munis d'une arme très-curieuse, et qui a beaucoup de ressemblance avec une fourche de fer, dont chaque branche est armée d'un crochet qui sert à arrêter les voleurs par la jambe lorsqu'il s'enfuient : l'emploi de cet instrument demande de l'adresse et de la pratique, et constitue une partie essentielle des talens exigés des agens de la police.

Le théâtre français, qui nous a paru très fréquenté, est petit, d'une forme oblongue, et fort mal éclairé. La loge du roi est dans la partie qui fait face à la scène, et elle l'occupe toute entière. Les acteurs ne manquent pas d'un certain mérite, et ils reçoivent beaucoup d'encouramens du public : quant aux décorations elles étaient passables ; mais les embellismens de ce théâtre souffrent beaucoup de l'extrême générosité avec laquelle l'opéra a été précédemment traité.

Comme le tems de notre départ approchait, nous fûmes obligés, pour pouvoir pénétrer en Russie, de nous procurer du gouverneur de Stockholm un passeport qu'il nous fit payer huit rixdales et demie, et un autre passeport du ministre de Russie résidant à la cour de Suède, qui exigea de nous deux rixdales; et comme il en coûte moins de peine et d'argent

pour traverser le golfe de Bosnie à Abo en remontant la Baltique pour aller à Stockholm, nous louâmes la moitié d'un paquebot pour quinze rixdales, l'autre moitié se trouvant arrêtée. La distance de Stockholm à Abo est d'environ trois cent quinze milles anglais. Les bâtimens qu'on emploie pour cette navigation n'ont qu'un seul mât, et ressemblent à une chaloupe, dont la poupe est beaucoup plus basse que la proue, et qui se trouve fréquemment sous l'eau : ces sortes de navires ne peuvent guère résister aux mauvais tems.

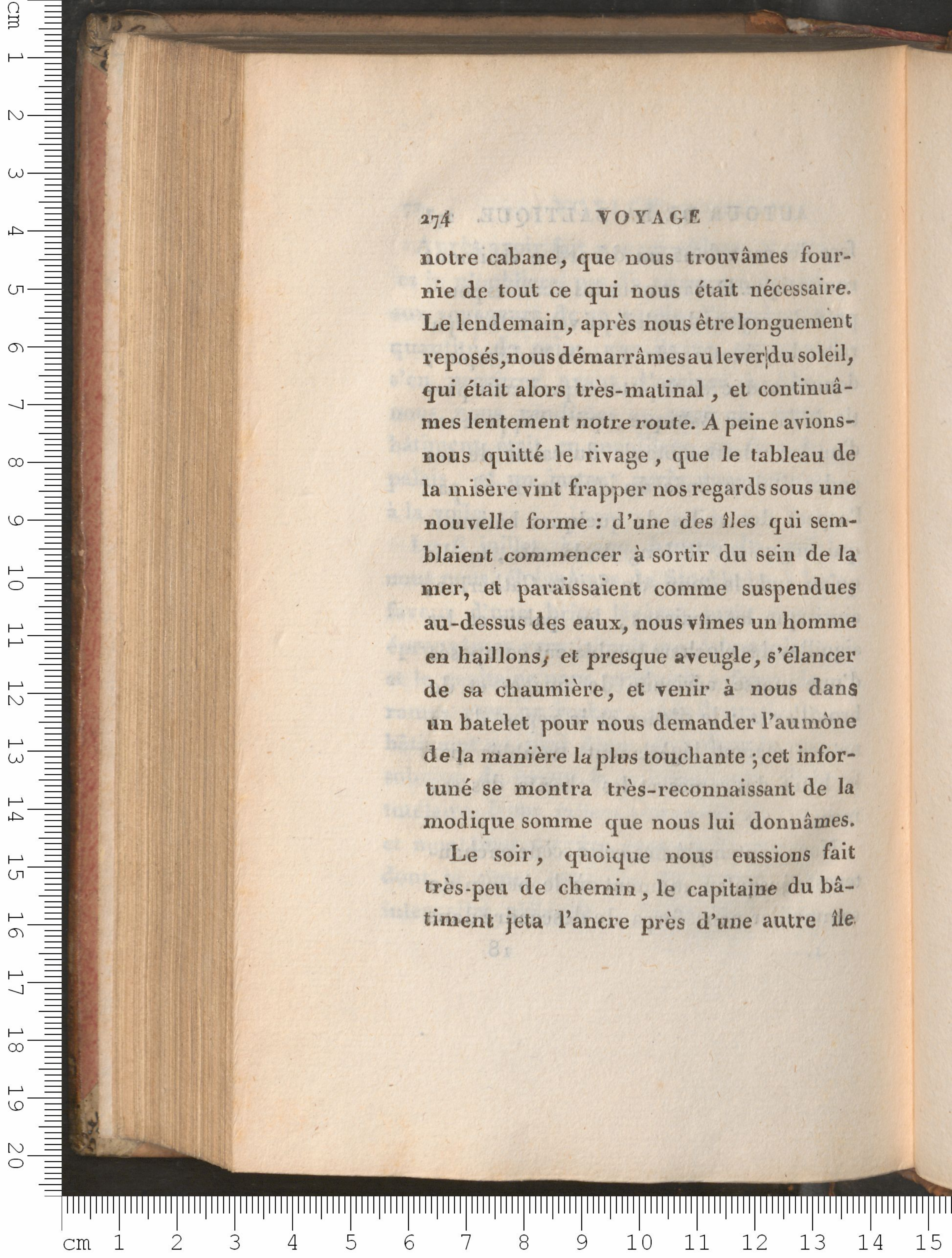
Le jour de notre départ je ne pus triompher du désir que j'avais de monter une seconde fois au haut de l'église Sainte-Catherine, située sur le sommet du mont Moïse, pour y faire mes adieux à cette ville enchanteresse, dont les édifices, éclairés par les rayons du soleil, se développèrent majestueusement sous mes yeux.

Après avoir fait nos provisions, et certes je n'oublierai pas de recommander ici aux voyageurs de se munir d'une bonne quantité de pain, car ils ne pourront s'en procurer avant d'arriver à Abo, nous nous *rendîmes* au quai où notre bâtiment était en mouillage en *face* du palais, et un instant après nous mîmes à la voile.

Le 6 juillet à *cinq heures* du soir nous nous éloignâmes de Stockholm à la faveur d'une brise légère; mais nous éprouvâmes vers la nuit un calme plat, et le capitaine nous conduisit à force de rames vers un rocher, puis il attacha le bâtiment au pied d'un pin, dans la résolution de passer la nuit sous son abri tutélaire. Nous mîmes alors pied à terre, et montâmes sur des groupes de granit, dont la cime, couverte de mousse *par* intervalles, s'élevait au-dessus de la sur-

face des eaux dans un désordre vraiment romantique. Devant nous les nuances pourprées des rayons du soleil qui venait de disparaître derrière un rideau de forêts de sapins, donnaient une teinte pittoresque à cette partie de la mer Baltique, qui a l'apparence d'un lac : la monotonie du calme de ses ondes était animée du côté du nord par l'aspect des voiles de quelques bâtimens qui voguaient le long de la côte, tandis qu'au sud la tour de Sainte-Catherine, ainsi que les maisons, les palais et les aiguilles des clochers semblaient composés d'une masse aérienne de nuages et de brouillards : le silence et le repos de la nature étaient légèrement troublés par le bruit des rames et les chants des rameurs.

Nous contemplâmes cette scène enchanteresse jusqu'au moment où le besoin de sommeiller nous força de descendre dans



notre cabane, que nous trouvâmes fournie de tout ce qui nous était nécessaire. Le lendemain, après nous être longuement reposés, nous démarrâmes au lever du soleil, qui était alors très-matinal, et continuâmes lentement notre route. A peine avions-nous quitté le rivage, que le tableau de la misère vint frapper nos regards sous une nouvelle forme : d'une des îles qui semblaient commencer à sortir du sein de la mer, et paraissaient comme suspendues au-dessus des eaux, nous vîmes un homme en haillons, et presque aveugle, s'élancer de sa chaumière, et venir à nous dans un batelet pour nous demander l'aumône de la manière la plus touchante ; cet infortuné se montra très-reconnaissant de la modique somme que nous lui donnâmes.

Le soir, quoique nous eussions fait très-peu de chemin, le capitaine du bâtiment jeta l'ancre près d'une autre île

pour y passer la nuit, suivant la coutume du pays, à raison du danger et des difficultés de la navigation. Cette île présentait une scène ravissante ; nous trouvâmes sur sa cime de roc grisâtre une petite cabane *entourée* de bouleaux, de pins et de hêtres taillés en forme de berceau : un pêcheur, sa mère déjà avancée en âge, sa femme et ses enfans formaient la population de cette île.

Un petit verger dans lequel paissait une vache, un champ de blé, un jardin et les eaux poissonneuses de la Baltique qui ressemblait encore dans cet endroit à un lac, subvenaient à tous les besoins de ces heureux habitans, et formaient toutes leurs richesses : là il semblait que l'homme n'eût plus de maux à souffrir; que l'ambition n'eût plus rien à désirer ; que le cœur enfin eût pu penser à ses anciennes jouissances sans éprouver de regrets.

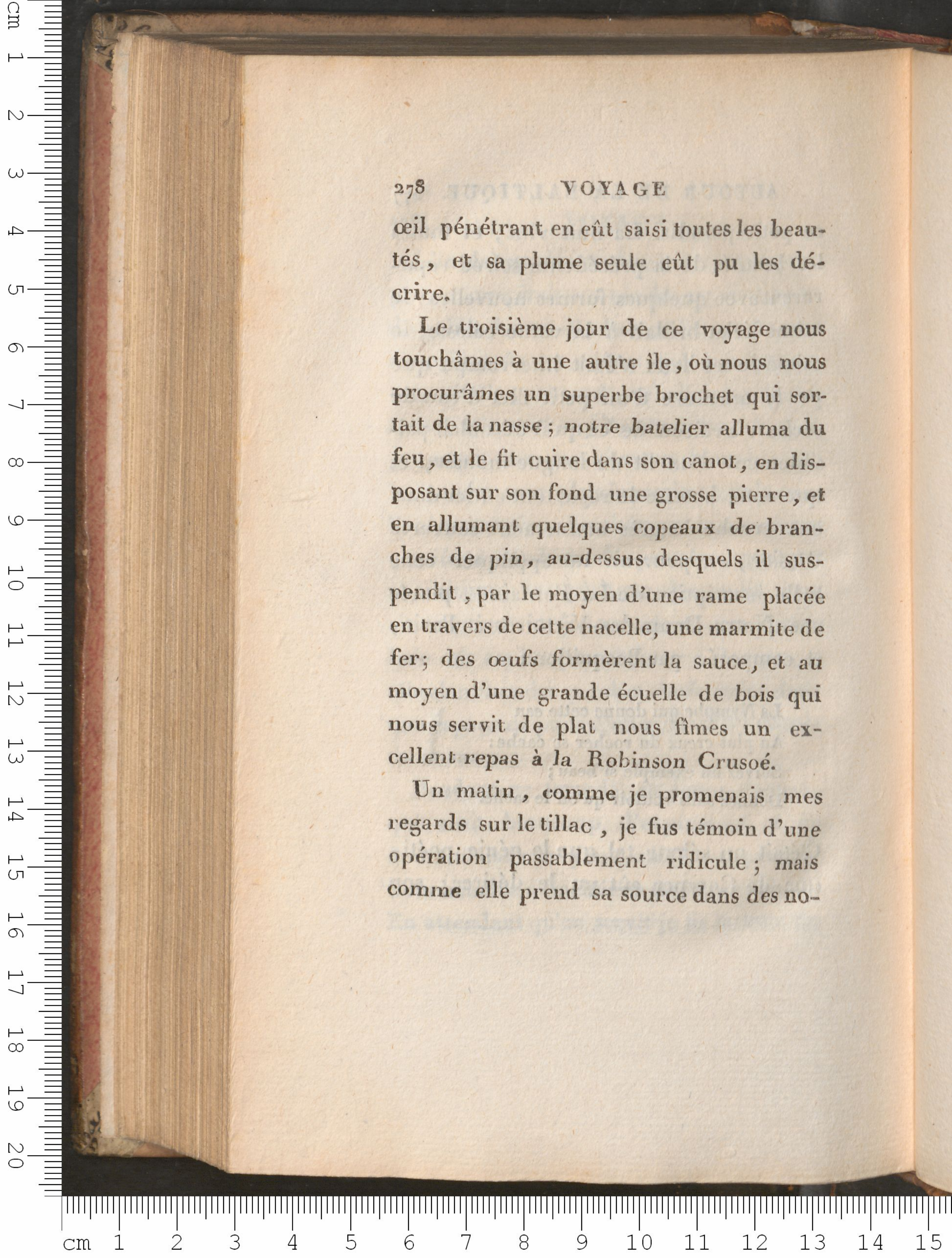
L'intérieur de la chaumière était propre, et respirait un air de satisfaction et de gaîté. La vieille bonne femme, assise au milieu de ses enfans qui jouaient autour d'elle, vêtus d'une chemise seulement, tricotait *auprès d'un* bon feu, et présentait sous ses cheveux blanchis par les années une physionomie en paix avec l'univers entier. Aussitôt que nous eûmes *manifesté le désir* de prendre quelque nourriture, le pêcheur descendit d'un air content et joyeux dans une petite baie où ses barques étaient à l'ancre, et alla chercher des perches renfermées dans une espèce de puits d'osier placé à l'entrée de la *mer*.

Pendant ce tems-là sa jeune épouse, qui avait beaucoup d'expression et de douceur dans les yeux, mit la nappe dans une chambre détachée en face de la cabane. En attendant qu'on servît je fis le tour de

ce petit paradis. La nuit vint, et toutes les beautés de la précédente soirée reparurent avec quelques formes nouvelles; le même éclat brillait à la voûte céleste; le calme de ces lieux n'était interrompu que par le murmure d'un petit filet d'eau de roche : à raison de ce qu'il découlait paisiblement d'un lit de longue mousse, et que notre hôtesse le reçût tout entier dans une cruche de grès artistement couverte d'osier, on pourrait *lui appliquer* cette belle inscription de La Fontaine, placée rue Notre-Dame-des-Victoires à Paris, et composée par Bosquillon :

La Nymphe qui donne cette eau
Au plus creux du rocher se cache :
Suivez un exemple si beau;
Donnez sans vouloir qu'on le sache.

C'était un séjour tel que le génie poétique de Cowper eût pu le désirer; son



œil pénétrant en eût saisi toutes les beautés, et sa plume seule eût pu les décrire.

Le troisième jour de ce voyage nous touchâmes à une autre île, où nous nous procurâmes un superbe brochet qui sortait de la nasse; *notre batelier* alluma du feu, et le fit cuire dans son canot, en disposant sur son fond une grosse pierre, et en allumant quelques copeaux de branches de *pin*, au-dessus desquels il suspendit, par le moyen d'une rame placée en travers de cette nacelle, une marmite de fer; des œufs formèrent la sauce, et au moyen d'une grande écuelle de bois qui nous servit de plat nous fîmes un excellent *repas* à la Robinson Crusoé.

Un matin, comme je promenais mes regards sur le tillac, je fus témoin d'une opération passablement ridicule; *mais* comme elle prend sa source dans des no-

tions grossières de la propreté, et qu'elle est une des coutumes domestiques du pays, je vais la raconter.

Notre contre-maître était au pied d'une grosse fille au teint brunâtre, qu'il comptait parmi ses passagers; sa tête était appuyée sur son sein, comme jadis le fut celle de *Samson* sur celui de *Dalila*: mais les doigts de la belle étaient plus généreusement occupés que ceux de la Philistine; cette obligeante créature détruisait les perturbateurs du repos de notre marin dans cette région que l'on doit regarder, malgré tout sentiment contraire, comme le siége de la raison. Le mousse prit la place de son maître, puis, par reconnaissance du service qu'il venait de recevoir, ce dernier pratiqua la même opération sur sa bienfaitrice avec l'adresse et la subtilité d'un singe.

Les îles, après que nous eûmes passé

Aland, et à mesure que nous approchions du golfe, ne nous présentèrent plus aucun objet pittoresque; elles paraissaient à peine au-dessus de l'eau, et étaient parsemées de pins grêles et élancés, dont les branches effeuillées et couvertes de mousse offraient par leur monotonie un aspect aussi fastidieux que celui des lugubres forêts que nous avions traversées sur la côte; enfin, nous fûmes délivrés du spectacle le plus ennuyeux par ce cri de joie : *Abo! Abo!*

Après avoir parcouru environ deux milles anglais nous arrivâmes à cette ville, dans laquelle nous entrâmes par un canal très-étroit d'à peu près quarante pieds de large : ce canal est formé par des pieux plantés à peu de distance les uns des autres; comme il n'a pas assez de largeur pour admettre de gros vaisseaux, ils sont obligés de rester à quelque distance de son entrée.

Nous passâmes à côté du château, qui est situé à gauche de ce canal. Cet édifice, bâti en briques et enduit de plâtre, est fort ancien, et présente un coup d'œil fort agréable; il a été jadis la prison du sanguinaire Eric IV, mais maintenant il sert de caserne pour une garnison. Un peu plus loin, du même côté, est la maison du brave amiral Steddynk, qui sous le dernier règne fit preuve de tant de mérite et de tant de bravoure dans différens combats contre les Russes, et qui a le commandement des chaloupes canonnières : ces chaloupes sont rangées dans une longue file de petites remises auprès de sa maison.

Au-delà de ces chaloupes est la douane, d'où un commis du fisc vint à notre bord, et remonta la rivière avec nous jusqu'à la ville, qui nous présenta l'aspect d'une cité très-grande et très-peuplée. Nous ga-

gnâmes le quai et débarquâmes joyeusement dans la capitale de la Finlande suédoise. Nous vîmes dans la cour de l'auberge un équipage d'après lequel il était facile de juger que nous étions voisins de la Russie; c'était un mauvais *kibitka*, voiture *ordinaire du pays*, exposé en vente. Le kibitka est une espèce de petite charrette qui a la forme d'un berceau d'enfant, et est long de cinq pieds; deux personnes *peuvent* s'y tenir assises ou couchées; cette dernière posture est celle la plus habituellement adoptée : on y est à l'abri sous une espèce de banne demi-circulaire, ouverte sur le devant, et formée de lattes très-larges, entrelacées, et couvertes d'écorces de hêtre et de bouleau.

La caisse de cette voiture n'a ni ferrure ni ressorts, mais elle tient aux limons par des chevilles de bois et des cordes; le conducteur se place sur le devant près de la croupe du cheval.

A dîner nous eûmes d'excellentes fraises des bois, premier fruit que nous eussions goûté de l'année.

Abo est situé sur une pointe de terre où se réunissent les golfes de Finlande et de Bothnie; c'est une grande ville commerçante; la plupart des maisons, qui ont une très-belle apparence, sont bâties en bois, mais quelques-unes le sont en briques enduites de plâtre : on assure qu'elle contient plus de cent mille ames.

La cathédrale est une masse de briques très-ancienne, et qui n'offre rien d'attrayant à l'œil. L'obscurité de son intérieur est encore augmentée par une tenture de drap bleu à fond gris : elle contient les tombes de plusieurs familles illustres. Christine, qui avec toute sa légèreté était une femme fort instruite, et la bienfaisante protectrice du talent, dota dans cette ville une université dont la

bibliothèque contient dix mille volumes fort mal choisis; cette université n'est pas dans un état très-florissant. Nous montâmes sur le rocher dont le sommet domine un côté de la ville; l'aspect de cette cité, les sinuosités de l'Aura, et quelques échappées du golfe de *Finlande*, qui se faisaient jour à travers les clairières des sombres forêts dont les côtes sont couvertes, nous présentaient une perspective assez lugubre, mais fort intéressante.

Dans mes *pérégrinations* septentrionales ma destinée a toujours été d'avoir pour chambre à coucher une salle de danse ou de café, endroits, à mon avis, les plus désagréables que puisse rencontrer un homme dont le corps a besoin de repos. Les murs de celle où je passai la nuit étaient barbouillés de couleurs foncées, représentant des épées flamboyantes, des hautbois, des flûtes, des cors-de-chasse

et des têtes de séraphins adroitement préservées de la serre et du bec de plusieurs griffons et vautours noirs par la généreuse interposition de corbeilles de fleurs, surmontées de sphinxs, et des armes de la Suède.

Nous fîmes à Abo l'emplette de provisions pour notre voyage, et prîmes congé de cette ville à la pointe du jour.

A mesure que nous avancions nous remarquâmes que les maisons étaient construites avec des pins grossièrement équarris, placés les uns sur les autres, et séparés par un peu de mousse; que chaque extrémité de ces arbres, au lieu d'être coupée à fleur du bâtiment, se projetait au-dehors, ce qui donnait aux murs un air grotesque et sauvage. Le toit de ces maisons est aussi en sapin, teint par fois en rouge; les fenêtres en sont communément taillées dans l'épaisseur du bois avec

la hache ; opération qui se fait après que les côtés du bâtiment sont élevés ; celles de ces croisées qui étaient bien finies fermaient hermétiquement, et tenaient les appartemens très-chauds.

Notre *domestique, qui* connaissait parfaitement la langue suédoise, commença à se trouver de plus en plus embarrassé à chaque mille qu'il faisait. Le patois de cette *province est* barbare, et offre un mélange inintelligible de suédois et de russe.

L'été fondit sur nous alors, c'est à dire au 11 de juin, avec une fureur extrême, sans d'autres avants-coureurs que la verdure des prés et des feuilles. Les mouches qui conservent une plus longue existence dans le Nord que dans les régions plus tempérées de l'Europe, à raison des poêles dont on se sert dans *cette* contrée hyperboréenne, s'étaient tout à coup

réveillées de la torpeur où les avait jetées l'intervalle qui règne annuellement entre la saison de la chaleur artificielle et l'arrivée définitive du tems chaud ; ce sont les mosquites et le fléau du Nord : les personnes qui *ont souffert* de leurs atteintes *peuvent* seules juger des tourmens que ces insectes ailés savent infliger.

Nous passâmes une nuit à *Mjollbolsted*, poste aux chevaux située au milieu d'une forêt de sapins, sur les bords d'un bras du golfe de Finlande. Le maître de cet établissement nous introduisit par une petite ouverture dans un hangar vis-à-vis de la poste, attendu que sa famille occupait tout le corps de bâtiment. Nous fîmes bientôt la réflexion que nous étions logés dans un endroit dont nous n'aurions pas dû nous attendre à sortir, si malgré la perfidie de notre vorborde nous n'avions pas eu la meilleure opinion de la

moralité suédoise. Les fenêtres de ce hangar, qui donnaient sur le plus épais de la forêt, étaient aussi immobiles que le bâtiment, ce qui acheva de nous rassurer; la cloison était tapissée de mouches qui se disposaient *à l'assaut du lendemain*; et les escarbots se disputaient avec elles la possession du plancher.

Il y avait dans les coins de ce déplorable réduit deux *crèches* pourvues chacune d'une paillasse, d'une couverture remplie de puces et d'une courtepointe fort malpropre. Les crèches sont le coucher généralement employé dans le Nord. Là j'invoquai toutes les puissances célestes pour qu'elles m'accordassent un peu de repos; mais notre malheureuse lumière et le mouvement que nous nous étions donné pour rentrer nos effets avaient jeté l'alarme parmi nosbourreaux, qui nous assaillirent de tous les côtés, et éloignèrent par leurs

bourdonnemens continuels le sommeil de nos paupières pendant l'espace de deux mortelles heures ; cependant à force de leur faire la guerre je parvins à les écarter, et à fermer l'œil jusqu'au jour.

Lorsque je me levai je trouvai quelques voyageurs qui, étant arrivés après nous avaient été obligés de passer la nuit par terre sous leurs voitures, et qui se disposaient à se mettre en route pour Abo. J'avouerai que quelque attrait qu'aient souvent eu pour moi les charmes de la solitude je me trouvai fort content de quitter celle où nous venions de nous trouver.

Nous traversâmes dans la plus grande ardeur du soleil une forte partie de la forêt qui était en feu. Cette circonstance n'était pas l'effet d'un accident ni d'une cause naturelle, qui dans ces régions produit souvent les effets les plus désastreux, et sur lesquels je reviendrai dans

la suite. Quelques coups de fouet sauvèrent nos chevaux, nos gens et nos équipages du danger d'être rôtis. Ce que nous voyions provenait de ce que des fermiers étaient occupés à former des lacunes *dans la forêt* en brûlant des arbres qu'ils avaient abattus pour circonscrire les progrès des flammes en cas d'incendie. Le soir nous passâmes à quelque *distance* d'une autre forêt, qui était aussi en feu, et dont l'embrasement produisit sur nous un effet affligeant, sublime et nouveau tout à la fois.

Le pays aux environs de Borgo, ville de garnison très-mal pavée, et où l'on nous demanda nos passeports, est fertile; mais les chaumières dans cette partie de la Finlande suédoise sont très-misérables, et les villageois sont très-mal habillés; les hommes, les femmes, les enfans avaient pour tous vêtemens des chemises

en haillons. Quoique le soleil eût trop d'intensité pour qu'on pût les prendre en pitié, à raison de ce qu'ils se trouvaient exposés aux injures de l'air, cependant cette livrée de l'extrême indigence attrista nos regards. Les chemins, qui étaient excellens, nous permirent d'avancer avec notre vitesse accoutumée.

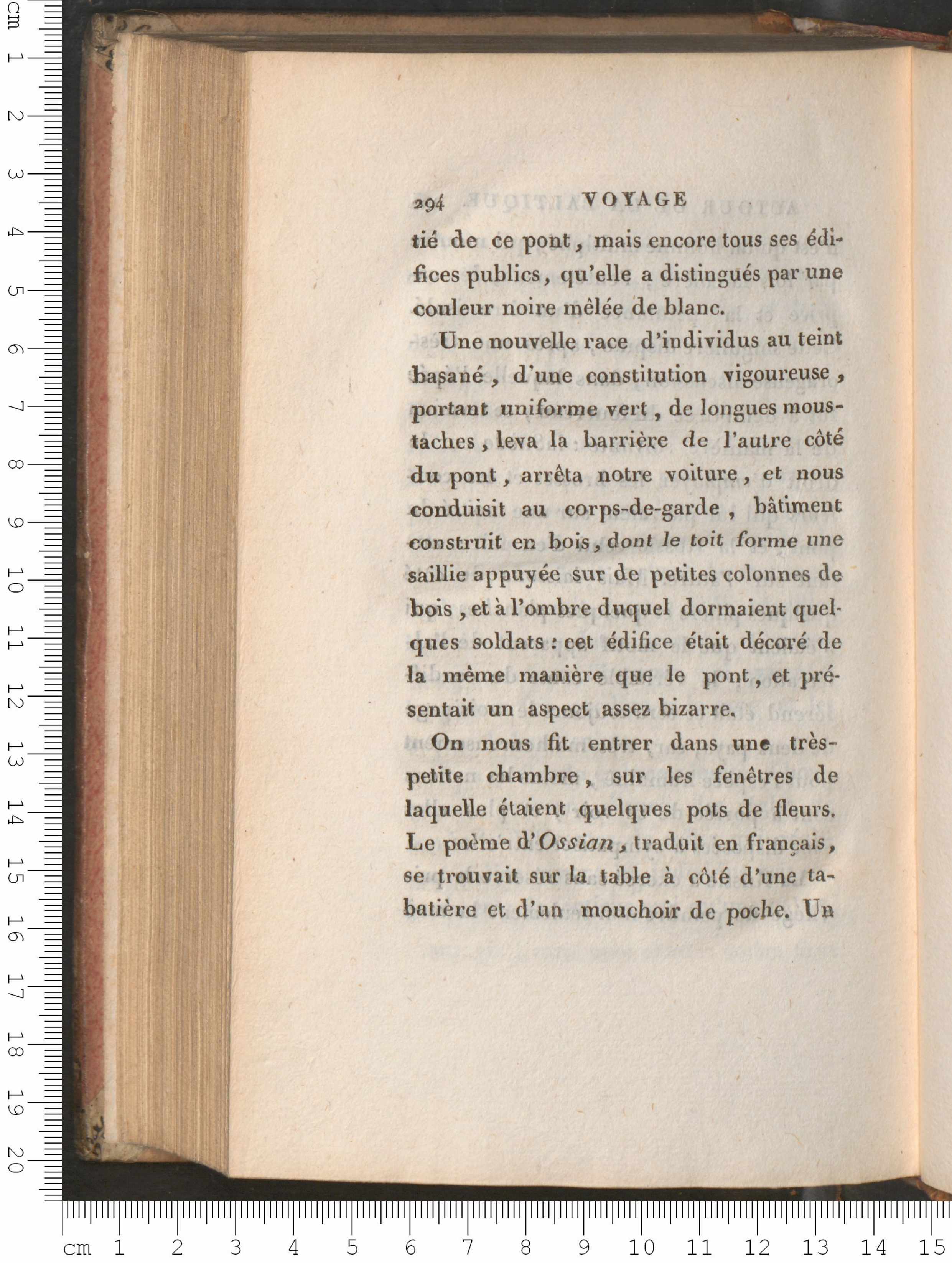
Faute de tems nous ne pûmes chercher à voir la célèbre forteresse suédoise de Sweborg, qui occupe sept îles dans le golfe de Finlande, et est en état de protéger les flottes de la Suède contre l'ennemi; les batteries, le port et le bassin sont de granit, et regardés comme des ouvrages qui tiennent du prodige. Je me sus bon gré par la suite de n'avoir pas essayé de voir cette place, attendu que j'ai appris depuis que des voyageurs anglais n'avaient pu quelque tems auparavant obtenir la permission d'y entrer, et qu'on la leur avait même refusée avec assez d'aigreur.

A environ trois milles de *Louisa*, autre ville de garnison, nous nous trouvâmes aux frontières de la Suède, et vîmes dans un corps-de-garde ainsi qu'à la douane les dernières traces de ce pays. Un soldat suédois leva une barrière pareille à celle dont je parle à l'article du Danemarck, et nous passâmes sur un pont qui traverse une branche de la rivière *Kimmen*, et sépare la Suède de la Russie. Le droit exclusif de mettre en couleur ce petit pont a failli réveiller la haine de ces deux nations, et renouveler les scènes d'horreur qui avaient si long-tems fait prodiguer le sang et les trésors de leurs sujets.

On a prétendu qu'une réunion d'hommes se gouverne d'après des règles de conduite différentes de celles qui régissent ordinairement les individus pris séparément; je soutiens moi qu'une nation

n'est qu'un homme multiplié, qui montre par fois la colère, l'entêtement, le caprice et la pétulance d'un être isolé. Cette singulière dispute, après une très-orageuse discussion, dans laquelle l'épée fut à demi tirée du fourreau, se termina de la manière suivante : la Suède eut le droit d'employer les brosses et les couleurs qui lui plairaient sur une moitié du pont, et la Russie celui d'en faire autant sur l'autre. Mais laissons de côté quelques piliers et quelques planches, qui n'étaient que le motif apparent de l'altercation ; la véritable cause de ce différend était et sera toujours le voisinage de deux pays ; car, très-malheureusement pour l'espèce humaine, moins les nations sont à portée de se voir, et plus elles sont disposées à sympatiser entr'elles.

La Russie a exercé sans réserve le privilége de peindre non-seulement la moi-



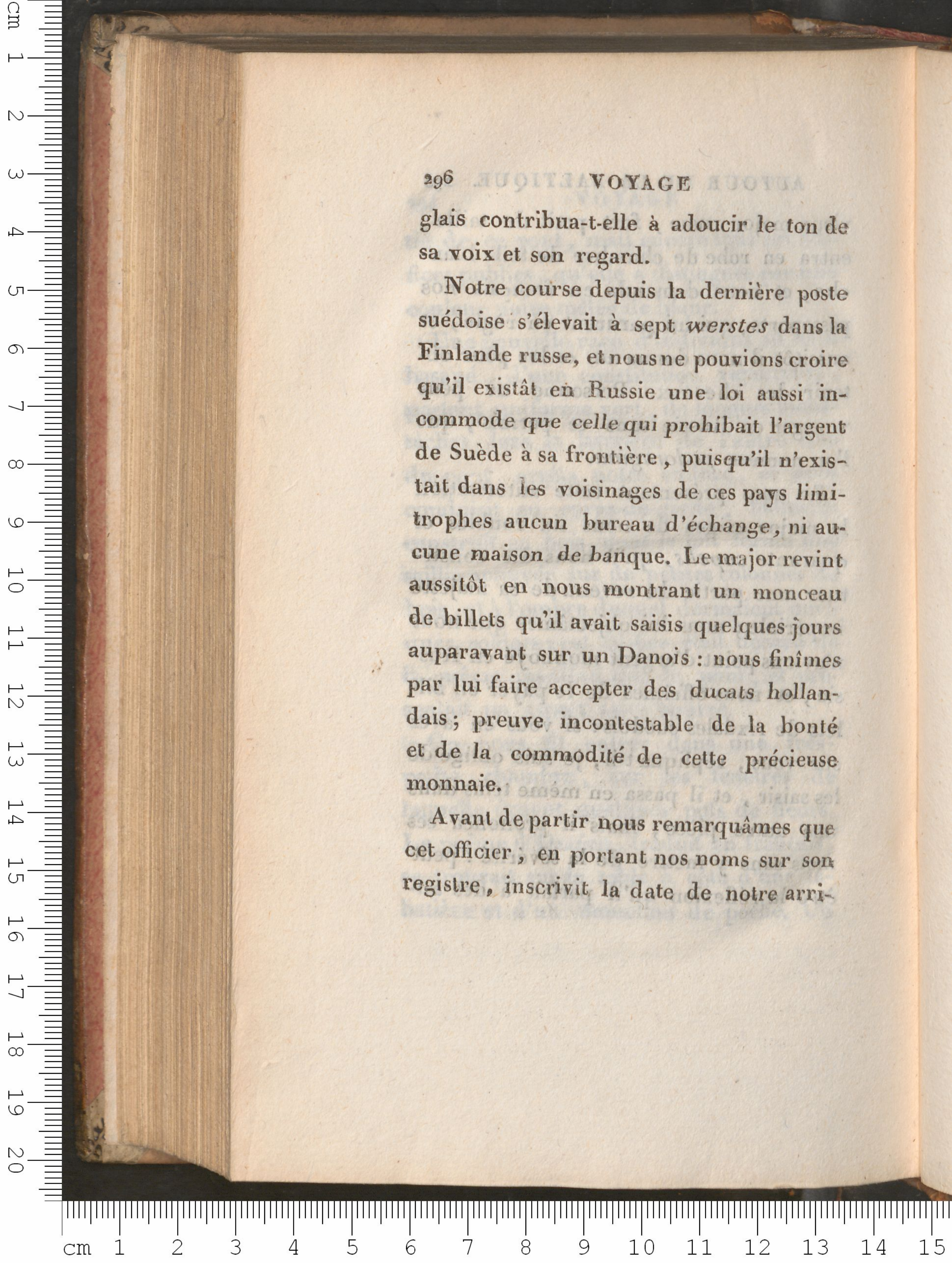
tié de ce pont, mais encore tous ses édifices publics, qu'elle a distingués par une couleur noire mêlée de blanc.

Une nouvelle race d'individus au teint basané, d'une constitution vigoureuse, portant uniforme vert, de longues moustaches, leva la barrière de l'autre côté du pont, arrêta notre voiture, et nous conduisit au corps-de-garde, bâtiment construit en bois, dont le toit forme une saillie appuyée sur de petites colonnes de bois, et à l'ombre duquel dormaient quelques soldats : cet édifice était décoré de la même manière que le pont, et présentait un aspect assez bizarre.

On nous fit entrer dans une très-petite chambre, sur les fenêtres de laquelle étaient quelques pots de fleurs. Le poème d'*Ossian*, traduit en français, se trouvait sur la table à côté d'une tabatière et d'un mouchoir de poche. Un

vieux major russe, fort petit de taille, entra en robe de chambre de toile blanche, et nous demanda en français nos passeports, qui lui parurent en règle, et aussitôt il nous donna un ordre pour obtenir des chevaux. Personne ne peut voyager en Russie sans ce permis, que l'on nomme *podoragina*.

En nous présentant cette autorisation le major exigea de nous six roubles et quarante *copeks*, qu'il nous dit constituer une partie du revenu de sa majesté impériale; nous lui objectâmes que nous n'avions point d'argent monnoyé en Russie, et nous offrîmes de le payer en billets de rixdales suédois: si vous en avez sur vous, répliqua-t-il, je suis obligé de les saisir, et il passa en même tems dans une autre pièce; mais il prononça ces mots sans y mettre de la sévérité: peut-être la réflexion qu'il parlait à des an-



glais contribua-t-elle à adoucir le ton de sa voix et son regard.

Notre course depuis la dernière poste suédoise s'élevait à sept *werstes* dans la Finlande russe, et nous ne pouvions croire qu'il existât en Russie une loi aussi incommode que celle qui prohibait l'argent de Suède à sa frontière, puisqu'il n'existait dans les voisinages de ces pays limitrophes aucun bureau d'échange, ni aucune maison de banque. Le major revint aussitôt en nous montrant un monceau de billets qu'il avait saisis quelques jours auparavant sur un Danois : nous finîmes par lui faire accepter des ducats hollandais; preuve incontestable de la bonté et de la commodité de cette précieuse monnaie.

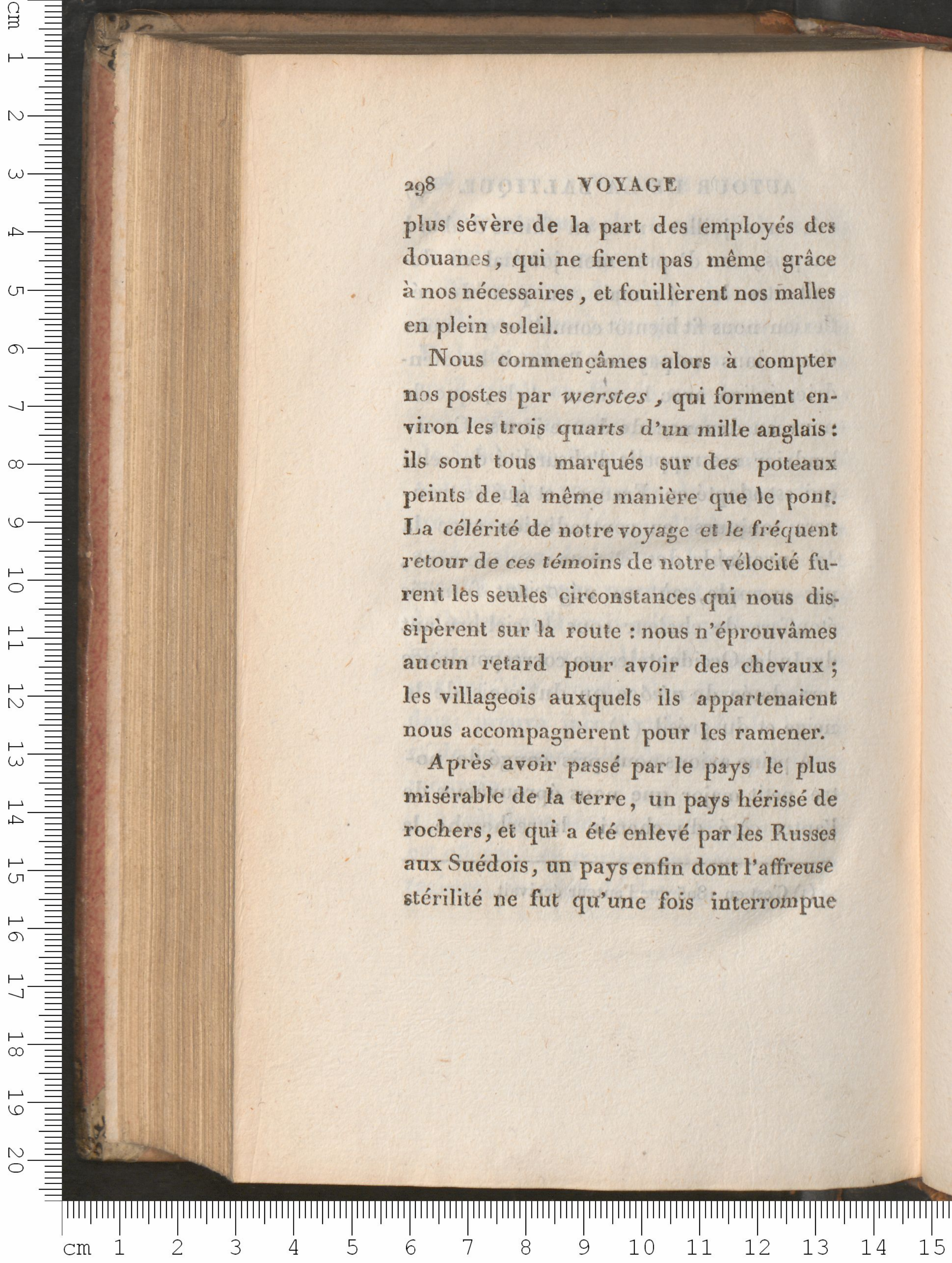
Avant de partir nous remarquâmes que cet officier, en portant nos noms sur son registre, inscrivit la date de notre arri-

vée au 2 juillet : nous en fûmes d'abord surpris, car d'après mon journal ce devait être le 14; mais un peu de réflexion nous fit bientôt connaître que nous étions dans un pays où l'on suit le calendrier julien avec le vieux style, que le nouveau devance de douze jours. Ce calendrier me rappelle l'absurdité de celui qui est adopté en France, et qui se trouvera toujours en contradiction avec la loi invariable des climats : au moment, par exemple, où un négociant français étouffera de chaleur sous le ciel brûlant des Indes-Occidentales, sa correspondance sera datée de *nivôse* ou du mois de la neige et du grésil. (1)

A peine avions-nous pris congé de notre petit major que nous éprouvâmes de l'autre côté du chemin la recherche la

---

(1) C'est en 1805 que l'auteur écrivait.



plus sévère de la part des employés des douanes, qui ne firent pas même grâce à nos nécessaires, et fouillèrent nos malles en plein soleil.

Nous commençâmes alors à compter nos postes par *werstes*, qui forment environ les trois *quarts* d'un mille anglais : ils sont tous marqués sur des poteaux peints de la même manière que le pont. La célérité de notre voyage et le fréquent retour de ces témoins de notre vélocité furent les seules circonstances qui nous dissipèrent sur la route : nous n'éprouvâmes aucun retard pour avoir des chevaux ; les villageois auxquels ils appartenaient nous accompagnèrent pour les ramener.

Après avoir passé par le pays le plus misérable de la terre, un pays hérissé de rochers, et qui a été enlevé par les Russes aux Suédois, un pays enfin dont l'affreuse stérilité ne fut qu'une fois interrompue

par des cascades qui attirèrent nos regards à Hagfors, et un camp formé de plusieurs régimens russes qui avaient une très-belle apparence, nous arrivâmes à onze heures du soir au pont-levis de Frédéricsham, dont les portes avaient été fermées quelques instans auparavant.

Après avoir frappé plusieurs coups un officier sans barbe vint à nous, et nous pria *très-poliment* de lui remettre nos passeports et notre permission de voyager en poste : là nous attendîmes trois quarts-d'heure, grâce à l'incorruptible intégrité du principal commis des douanes, qui nous retint à la barrière ; enfin nous entendîmes le bruit de gros verroux que l'on faisait mouvoir ; les portes s'ouvrirent, et nous entrâmes dans la ville par une longue voûte pratiquée sous les remparts. Nous nous occupâmes aussitôt de trouver un hôtel pour y loger ; il était

alors grand jour, mais le plus profond calme régnait autour de nous; enfin nous nous arrêtâmes devant une maison que l'officier nous déclara, autant que nous pûmes le comprendre, être la seule auberge de la ville.

Personne ne bougeait dans ce manoir: la porte de la chambre de devant se trouvant entr'ouverte, je m'en approchai, et fus témoin *d'un* spectacle absolument nouveau pour moi, d'un spectacle à la russe: c'était une réunion de dix à douze personnes, tant hommes que femmes, vêtues de leurs habits, et étendues pêle-mêle sur le plancher. Un officier qui vint à passer nous informa que ce logement était celui d'un particulier, et que l'hôtellerie, qui en Russie s'appelle un *kabac*, était à une porte plus loin, mais qu'elle se trouvait fermée, et que personne ne l'occupait pour le moment,

parce que son maître était allé respirer l'air des côtes de la Baltique pour quelques jours : cette circonstance me démontra clairement deux choses ; l'une ou que cette contrée n'était pas fréquentée par un grand nombre de voyageurs, ou, comme j'en ai souvent fait l'expérience, qu'en Russie un aubergiste, quelque pauvre qu'il soit, s'empresse fort peu de leur donner ses soins.

Nous avions voyagé tout le jour à l'ardeur d'un soleil brûlant ; nous étions couverts de poussière des pieds jusqu'à la tête, et nous mourions de soif ; les provisions dont nous nous étions munis à Abo étaient epuisées ; notre dernière bouteille de vin était chaude comme de la lessive, et nos pauvres chevaux, épuisés de fatigue, léchaient les murs d'un bâtiment voisin pour se rafraîchir.

Dans cet extrême embarras j'aperçus

un jeune officier fort élégant, la tête découverte, et vêtu d'un uniforme de drap vert foncé, couleur légionnaire des Russes, à côté d'un personnage avancé en âge, décoré de deux différens ordres, qui venait au-devant de nous : les deux espèces d'étoiles qui *brillaient* sur son habit furent pour nous les plus propices des constellations. Ce personnage nous adressa la parole *en français* de *la* manière *la* plus civile et la plus affable : lorsque nous lui eûmes exposé notre situation, je suis désespéré, nous dit-il, de l'absence de cet homme, mais il y a du remède à la chose ; un Anglais ne doit pas venir en Russie pour y éprouver des désagrémens, mais pour y recevoir l'hospitalité ; je vais pourvoir en conséquence à ce que vous ne manquiez de rien. En disant ces mots il nous fit un profond salut, donna des ordres à un *officier* qui le suivait, et continua son chemin.

Il se trouva que ce personnage obligeant était le comte de *Mériandoff*, gouverneur de la Finlande russe, qui très-heureusement pour nous était une heure auparavant arrivé de *Wibourg*. Un officier vint à nous un instant après, et nous conduisit à une très-belle maison appartenant à un particulier fort riche. L'hôte, qui parlait un peu anglais, nous fit entrer dans un salon, où nous nous reposâmes dans d'excellens lits dressés sur des chaises. Notre pauvre domestique, qui, suivant l'usage reçu en Russie, n'occupait pas une très-grande place dans l'estime de notre hôte, fut obligé de se faire un lit de nos redingotes sur le parquet de l'antichambre, et y dormit comme il plut à Dieu.

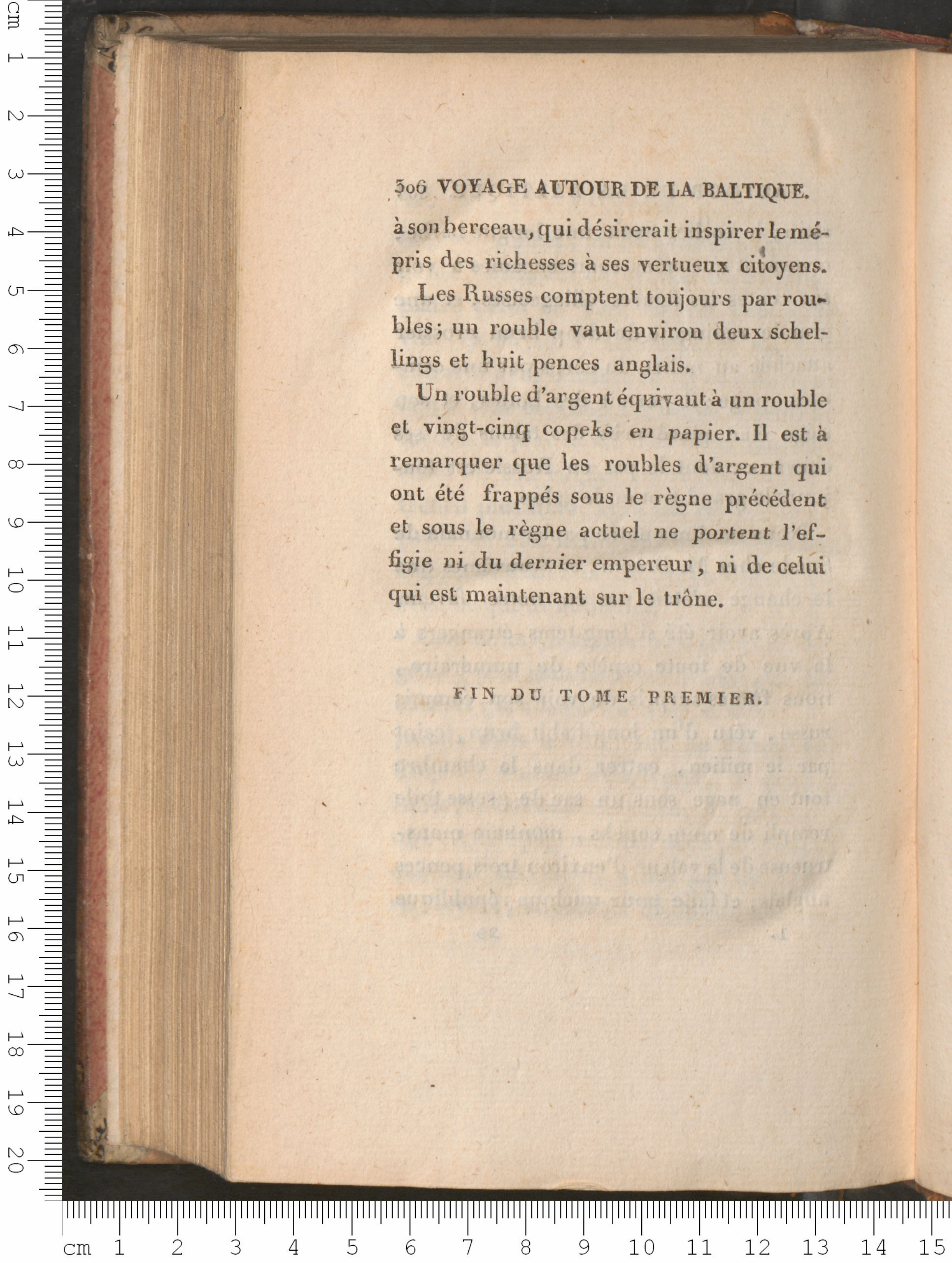
Le lendemain nous fîmes un tour dans la ville, qui est fort petite, mais assez belle; on peut en découvrir toutes les rues de

la grande place, où est situé le corps-de-garde, bâtiment de briques couvertes de plâtre peint en vert. Ce fut dans cette ville qu'en 1783 Catherine II eut une entrevue avec Gustave III : la czarine, voulant à cette occasion donner au monarque suédois la plus haute idée de la magnificence de son empire, et rendre leur entretien plus libre, avait fait construire un palais en bois contenant une longue file d'appartemens et un théâtre. La ville n'était remplie que de militaires.

Comme les Russes font très-peu de cas des gens de pied nous ne rencontrâmes que des officiers qui allaient au camp, et même à la parade dans la ville, sur un droska ou drojeka, voiture découverte, à quatre roues, montée sur des ressorts : cette voiture est faite pour contenir deux personnes, qui sont assises dos à dos sur un banc rembourré, et couvert ordinairement en

satin; le cocher avait une longue barbe, ornement que nous commençâmes à voir sur toutes les figures villageoises, et une grande redingote de drap brun grossier attachée au milieu du corps par une ceinture rouge; il portait des bottes, et son siége était *placé près* des talons de ses chevaux, dont le pas en Russie est toujours le grand trot ou le galop.

Nous remîmes notre papier-monnaie de Suède chez M. Broom, et trouvâmes que le change n'était pas en notre faveur. Après avoir été si long-tems étrangers à la vue de toute espèce de numéraire, nous fûmes surpris de voir son commis russe, vêtu d'un long habit brun, ceint par le milieu, entrer dans la chambre tout en nage sous un sac de grosse toile rempli de cinq copeks, monnaie monstrueuse de la valeur d'environ trois pences anglais, et faite pour quelque république



à son berceau, qui désirerait inspirer le mépris des richesses à ses vertueux citoyens.

Les Russes comptent toujours par roubles; un rouble vaut environ deux schellings et huit pences anglais.

Un rouble d'argent équivaut à un rouble et vingt-cinq copeks *en papier*. Il est à remarquer que les roubles d'argent qui ont été frappés sous le règne précédent et sous le règne actuel *ne portent* l'effigie *ni du dernier* empereur, ni de celui qui est maintenant sur le trône.

FIN DU TOME PREMIER.

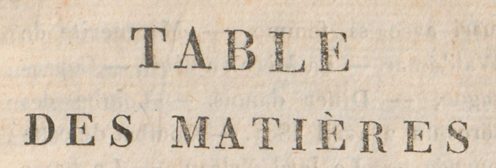
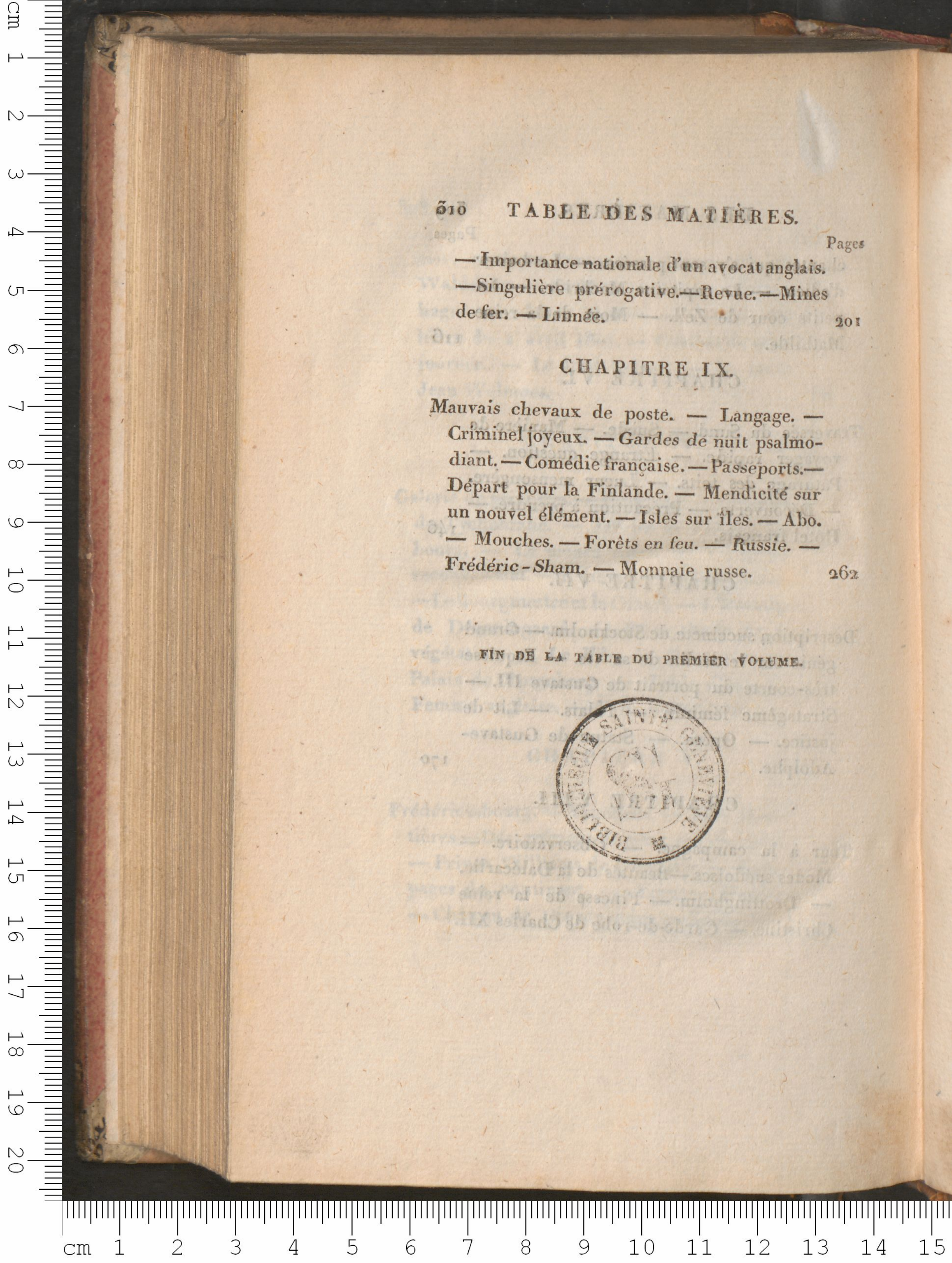


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.



CHAPITRE IX.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Page 30, ligne 17, *ce qui n'est pas;* lisez *ce qui n'était pas.*

Page 38, ligne 4, *Weldémar;* lisez *Waldémar.*

Page 74, ligne 4, ôtez *maître d'école du bon ton.*

Page 87, ligne 10, *ce souverain;* lisez *le roi.*

Page 103, ligne 21, ôtez *et.*

Page 109, ligne 20, *vue;* lisez *perspective.*

Page 138, ligne première, *l'abandonner en;* lisez *l'abandonnèrent.*

Page 150, ligne 3, *sept quarts de mille;* lisez *sept milles.*

Page 183, ligne 6, *balustres;* lisez *pilastres.*

Page 185, ligne dernière, *colorié;* lisez *coloré.*

Page 198, ligne 10, *un véritable plaisir;* lisez *une véritable satisfaction.*

Page 102, ligne 14, *allions;* lisez *allâmes.*

Page 227, ligne 8, *décollation;* lisez *décapitation.*

Page 230, ligne 10, *il;* lisez *et.*

Page 260, ligne 16, *dix-huit pièces;* lisez *monnaie.*

Page 163, ligne 19, *aster;* lisez *after.*

Page 290, ligne 19, ôtez *sont.*

Page 298, ligne 8, *ils sont tous marqués;* lisez *elles sont toutes marquées.*

